

DÉ-CIVILISATION

Roland Gori

DÉ-CIVILISATION

Les nouvelles logiques de l'emprise

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

ISBN: 979-10-209-2305-9
© Les Liens qui Libèrent, 2025

REMERCIEMENTS

À Marie-José Del Volgo, ma première et indispensable lectrice pour ce temps que je lui ai soustrait, ses commentaires furent précieux, précis et généreux.

À Henri Trubert, ami et éditeur irremplaçable qui m'a accompagné tout au long du chemin de l'écriture avec une exigence et une bienveillance renouvelées.

« Nous avons dû donner raison à Freud, quand il ne voyait dans notre culture qu'une mince couche que peuvent crever à chaque instant les forces destructrices du monde souterrain, nous avons dû nous habituer peu à peu à vivre sans terre ferme sous nos pieds, sans droit, sans liberté, sans sécurité. »

Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*

CHAPITRE I

Destruction du dialogue démocratique

« Il est bien injuste de dire [...] que le fascisme anéantit la pensée libre ; en réalité c'est l'absence de pensée libre qui rend possible d'imposer par la force des doctrines officielles totalement dépourvues de signification. »

Simone Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*

En ces mois de juin et juillet 2024, la France entre dans l'été d'une drôle de manière. Il s'agit moins pour les Français de préparer leur départ en vacances ou de se réjouir des festivités olympiques organisées à Paris que de faire face à la sidération politique du moment et à la brutalité de la culture gouvernementale de ces derniers mois. Jupiter¹ s'est transformé en adolescent capricieux et dangereux, décidant seul et sans concertation de l'avenir du pays. Cette « brutalité » dans la conduite des affaires gouvernementales s'est largement manifestée au cours de ses

1. C'est ainsi que le président Emmanuel Macron se plaisait à se nommer lui-même.

mandats présidentiels par la répression des manifestations et des émeutes, et surtout par le passage en force des lois sur les retraites et les protections sociales largement rejetées par l'opinion publique et adoptées à coups de 49.3. La légitimité chancelante du président de la République ne permet plus la réconciliation démocratique des citoyens et les partis politiques eux-mêmes perdent tous les jours leur lendemain.

Le caractère destructeur

Il est impossible pour un psychanalyste informé de sociologie de ne pas voir dans cette détérioration démocratique l'expression d'une « pulsion de mort » qui fait prévaloir le contrôle bureaucratique et l'imposition d'un système idéologique autocratique sur la diversité et l'indétermination du vivant qui, par la parole, fait exister la démocratie. Erich Fromm se plaisait à dire que l'« amant de la mort¹ » était un admirateur de la force qui transforme les êtres vivants en automates soumis à sa domination. À ce prix, il est possible de considérer les êtres humains comme des choses ou des fonctions, voire des chiffres, que l'on « manipule » par des analyses logiques et que l'on soumet par la propagande et la publicité. Nous verrons, tout au long de cet essai, que ce sont justement les « conditions culturelles et les modes de civilisation des mœurs » qui permettent, à une époque donnée et dans une société donnée, à des autocrates, à des

1. Erich Fromm, *Le Cœur de l'homme*, Payot, 2002 [1964]. Dans une approche originale, il distinguait au sein du psychisme une tendance *nécrophili-que*, expression de la pulsion de mort, et une tendance *biophilique*, amour de la vie, au service des pulsions érotiques et de conservation.

amants de la mort, de se venger sur la vie de ce qu'elle s'est refusée à eux. À distance de tout psychologisme, je mettrai au centre de mon travail la culture et la civilisation qui s'incarnent dans des pratiques sociales et des institutions, façonnent les *habitus*¹ des citoyens, conduisent à l'amour de la vie ou au goût du néant. Seule la parole vivante peut restituer le sujet dans ses responsabilités démocratiques et l'inciter à persévérer dans son désir de vivre.

Le cynisme et la jouissance de détruire portent l'empreinte du désespoir qui se transforme en haine dans les conduites perverses individuelles et collectives. Dans ce type de perversion, il s'agit moins de comportements sexuels déviants que de positions psychiques déniaient la réalité, déformant sa représentation à des fins narcissiques. La manipulation des autres, le mensonge, le cynisme, l'indifférence à la souffrance d'autrui et l'imposture en constituent les principaux traits cliniques. Mais la perversion politique propre à notre époque où pullulent des régimes « illibéraux² » ne peut se réduire à une psychopathologie de la personnalité des gouvernants. Elle se nourrit des effondrements culturels et civilisationnels des espoirs démocratiques, de leur attelage aux

1. Le terme d'*habitus* a été conceptualisé par Pierre Bourdieu comme « schème de pensée », « schème de conduite », il signifie à l'origine « mode d'être ou d'agir », « manière de se comporter ». Il est la traduction latine d'un terme employé par Aristote pour désigner les facultés acquises.

2. Fareed Zakaria, *L'Avenir de la liberté. La démocratie illibérale aux États-Unis et dans le monde*, Odile Jacob, 2003. Les démocraties libérales sont en proie aux États-Unis et en Europe à des crises culturelles, économiques et politiques conduisant à l'émergence de groupes et de gouvernements démocratiquement élus mais désarrimés du libéralisme – philosophique et constitutionnel –, avec des gouvernements autoritaires réduisant la liberté d'expression, l'état de droit, la séparation des pouvoirs, les libertés civiles et la protection des minorités.

libéralismes. Il existe aujourd'hui, comme hier à la fin du XIX^e siècle et dans les années 1930, une forte corrélation entre la haine nourrissant les désirs de revanche et de destruction et l'appauvrissement culturel et économique des sociétés. Lorsque le mirage du « progrès » – icône de nos sociétés productivistes – se dissipe à l'horizon, les férociétés et les cruautés se déchaînent dans l'avitissement et la destruction généralisés. Seuls la confiance, la sincérité, l'amour, le désir de vivre et de créer – expressions des pulsions de vie – peuvent constituer des forces susceptibles de freiner et d'utiliser à leur profit la violence du désir d'anéantissement. Nous le verrons, la parole est le lieu, la scène de cette tragédie qui décide du destin de chacun et de tous. En France, l'entrée dans l'été 2024 nous offre l'occasion d'en connaître le déroulé. Les tendances suicidaires du politique poussent à la désunion, à la dislocation, à l'assèchement invariant des slogans et des formules. À l'ombre du pouvoir, l'instinct de mort commande à la parole de se terrer dans le communiqué. Et, bonne surprise : les discours grouillent de tous bords et la participation des électeurs est au rendez-vous. En ce début de l'été, le pays retrouvait sa substance politique. Des paroles émergeaient, des signifiants produisaient leurs effets, nous sortions des arrangements et des rituels mortifères pour entrer dans l'histoire collective. Pour combien de temps encore ?

Colère, désespoir et insécurité

Après la révolte des Gilets jaunes fin 2018, avec des occupations de routes, de péages et de ronds-points, émaillée de dégradations de biens publics et privés, la répression policière fut violente, accompagnée de blessures et de

mutilations de manifestants et de membres des forces de l'ordre. Ce mouvement est resté un symbole des luttes sociales contre les inégalités et la marginalisation des classes populaires. Il fut suivi de luttes sociales et de manifestations protestant toujours davantage contre la politique néolibérale de l'extrême centre macronien. Et en juin 2023, des émeutes urbaines ont eu lieu à la suite du décès d'un jeune homme tué à bout portant par un policier au moment d'un contrôle. Toutes les tensions sociales de ces dernières années font suite à une série d'attentats terroristes de la mouvance islamiste qui ont ensanglanté la France en 2015, 2016 et plus récemment en 2020 et 2023. Ces attentats islamistes ont profondément bouleversé la France, laissant des cicatrices profondes dans le pays, exigeant une révision des manières de traiter les problèmes de la sécurité, de la cohésion sociale et des politiques d'immigration par les autorités. Le vote RN a été analysé par certains journalistes comme « un effet retard¹ » des attentats djihadistes. La France ciblée en priorité par ces attentats détient en Europe la plus grande communauté arabo-musulmane en même temps que la plus grande communauté juive. Elle est devenue au fil du temps la cible privilégiée de ces terroristes qui trouvent dans son paysage démographique les ferments d'une guerre civile entre les communautés constituant l'archipel français. L'appel d'Abu Musad al-Suri à la guerre des communautés en Europe théorise ce processus d'affrontements ethno-religieux au cœur du continent européen. Les revendications sociales et culturelles placées

1. Christophe Ayad, « Le vote RN, un effet retard des attentats djihadistes », *Le Monde*, 27 juin 2024.

sous le signifiant de la « lutte des classes » semblent s'être dégradées et déplacées, dès le début de ce siècle, dans la sphère communautaire et ethnoreligieuse. Quelle que soit la pertinence ou l'inconsistance des mots pour définir les forces appelées à s'affronter, le mirage des identités brouille le champ politique.

De ce fait, la droite et l'extrême droite font de ces actes criminels, meurtriers et violents le carburant principal de leurs campagnes électorales. Le glissement vers une conception « identitaire » de la citoyenneté française s'est progressivement imposé à l'opinion publique grâce à la nébuleuse médiatique de la sphère Bolloré et de l'hebdomadaire *Valeurs Actuelles*. L'altération des principes républicains de liberté d'expression des artistes, des journalistes et des enseignants convoque les pouvoirs publics à devoir entreprendre une véritable politique de sécurité et de renforcement de la cohésion sociale. Or, ils ne répondent que par le contrôle des citoyens et la répression des délinquants et des candidats au terrorisme sans analyser les facteurs culturels et les conditions sociales qui ont favorisé l'émergence de ces nouveaux terrorismes¹. Ce climat de violence exigeait un apaisement social, des initiatives favorisant la fraternité et la solidarité républicaines. Ce fut tout à fait l'inverse qui se passa, à l'exception des exercices rhétoriques du chef de l'État le jour des hommages funèbres des victimes.

La confiance dans l'autorité présidentielle, sa capacité à obtenir l'adhésion des Français à un programme de

1. Roland Gori, *Un monde sans esprit. La fabrique des terrorismes*, Actes Sud Babel, 2018.

gouvernement, fondit comme neige au soleil. Le tassement électoral du président Macron au moment des élections présidentielles et législatives en a fait la démonstration : en 2022, il n'a pas été réélu « pour » son projet politique, mais « contre » Marine Le Pen. Son parti n'obtint à l'Assemblée nationale qu'une majorité relative et, sans égard pour une opinion publique rétive et en colère, il continua à faire adopter des lois « par la force » du 49.3. Or, il faut s'en souvenir pour comprendre une des thèses de cet essai : la force « cadavérisé » le vivant dans les relations entre personnes comme en politique. Tout acte de violence procède, en dernière analyse, du désir de détruire. La force est pure manifestation de la pulsion de mort si elle n'est pas mêlée à des pulsions au service du vivant comme dans les actes de création ou les paroles de vérité. Lorsque la parole ne montre pas ce qu'elle dit, elle devient inconsistante, ossements desséchés de ce qui fut une force vitale. En même temps qu'elle se dévitalise, elle se « désacralise » et perd sa fonction de rassemblement et de liens. Elle devient pure abstraction, dénuée de sens, de corps et de force.

La brutalité comme politique

En usant sans cesse de la force contre les oppositions politiques, contre les corps intermédiaires, contre l'opinion publique, le pouvoir macronien s'est démis de son souffle vital. Simone Weil rappelle cette malédiction du vainqueur qui conquiert sa victoire par la force : « Telle est la nature de la force. Le pouvoir qu'elle possède de transformer les hommes en chose est double, et s'exerce de deux côtés ; elle pétrifie, différemment, mais également, les âmes de ceux qui la

subissent et de ceux qui la manient¹. » Il n'est qu'à comparer la posture d'énonciation du candidat Emmanuel Macron à l'élection présidentielle de 2017 et celle du président en juin 2024, pour se rendre compte du paradoxe constamment observé : l'exercice de la force et de ses épreuves use celui qui s'en sert et celui qui en abuse.

Les années 2023 et 2024 en France et dans le monde en donnent une spectaculaire démonstration. Après les monstrueux attentats terroristes du Hamas le 7 octobre 2023 en Israël, ayant entraîné la mort de plus de 1 200 personnes dans des conditions atroces et barbares, le gouvernement israélien a entrepris d'intenses opérations militaires, des représailles massives à caractère punitif autant que sécuritaire, largement condamnées par la communauté internationale. Les infrastructures civiles (écoles, hôpitaux), religieuses (mosquées) et les populations d'abord déplacées puis bombardées sont dans un état humanitaire extrêmement inquiétant. La condamnation du gouvernement israélien est massive et enflamme les campus en France comme aux États-Unis. L'intensification du conflit israélo-palestinien a des retombées en France où, selon le CRIF², en 2023 après le 7 octobre, les actes antisémites auraient augmenté de 1 000 % (1676 actes antisémites recensés). L'explosion se poursuit en 2024 et a des répercussions sur les élections législatives au cours desquelles le Rassemblement national – dont les origines antisémites sont pourtant historiquement patentes – se pose en défenseur des Juifs français.

1. Simone Weil, *L'Iliade ou le poème de la force*, éditions de l'Éclat, 2014, p. 71.

2. Conseil représentatif des institutions juives.

Notons pour l'instant que dans cette période encore, le cycle infernal de la violence a entraîné cette « barbarisation des comportements¹ » analysée par Norbert Elias. J'y reviendrai. Le gouvernement israélien, dirigé par Benyamin Netanyahu, fait prévaloir la « force brutale » sur les populations civiles palestiniennes plutôt que la « négociation » avec le Hamas en vue de la libération des otages. Ce que la parole perd en puissance sociale et imaginaire, elle le cède à la force qui transforme le vivant en matière inerte. Le sentiment de la misère et de la vulnérabilité humaines est la condition de la justice et de l'amour.

La levée des inhibitions pulsionnelles

C'est dans ce climat français et international de violences qu'ont eu lieu en Europe les élections au Parlement européen le 9 juin 2024 avec une forte poussée des partis de droite et d'extrême droite susceptible d'influencer les politiques européennes sur la sécurité et l'immigration. La fragmentation d'un Parlement européen virant à droite – et même à l'extrême droite avec 188 sièges pour le Parti populaire européen et 84 pour le parti Patriots for Europe sur 705 députés – se retrouve au niveau des résultats électoraux français. Au soir de la victoire écrasante de Jordan Bardella (le RN obtient près de 32 % des voix) et de la défaite cuisante du camp macronien (Renaissance obtient moins de 15 % des voix), le président décide de dissoudre l'Assemblée nationale et de procéder à de nouvelles élections législatives

1. Norbert Elias, *Les Allemands. Lutttes de pouvoir et développement de l'habitus au XIX^e et XX^e siècles*, Seuil, 2017 [1989].

dès les 30 juin et 7 juillet. Cette « marée brune », comme la nomme le journal *L'Humanité*, est un coup de tonnerre dans un ciel loin d'être serein. Cette victoire de l'extrême droite leverait les inhibitions racistes et xénophobes des populations de certains quartiers précarisés et périphériques autant que des habitants des « beaux quartiers » qui répugnaient jusque-là à se compromettre avec un parti aux origines nauséabondes.

Il y a de mon point de vue une illusion d'optique. Ce n'est pas la victoire du RN qui produit des désinhibitions morales et sociales des Français à la suite de la proclamation des résultats aux européennes de l'extrême droite. Mais ce sont ces levées d'inhibitions des pulsions de haine et de destruction qui ont permis ce vote RN. Comme dans toute analyse des passages à l'acte, ce qui apparaît comme une conséquence est bien souvent la cause elle-même¹. Les phénomènes de violence qui ont suivi ou accompagné ces élections n'en sont pas la conséquence, ils sont inclus dans la structure du comportement électoral lui-même : les inhibitions sont déjà levées et les résultats le démontrent. La dé-civilisation qui s'expose au cours des émeutes et des occupations violentes n'est pas l'apanage de jeunes « sauvages » ou de populations marginales. Elle est au cœur de la société, les résultats électoraux en sont la traduction politique. L'exemple vient d'en haut.

En ce mois de juillet 2024, le paysage politique français se dévoile semblable à la météo, chaotique, disloqué, fragmenté, brutal, atomisé, sidérant, surprenant parfois par

1. Il en va ainsi dans la « logique des passions », celles de l'amour, de la haine ou de la jalousie, cf. Roland Gori, *Logique des passions*, Flammarion, 2002.

ses fugaces arcs-en-ciel rouges, bleus et verts qui percent au travers de nuages et de brouillards denses, obscurs, gris, jaunes et bruns, étouffants, irrespirables. La France en archipels¹ s'est dotée de résultats électoraux à son image : les embardées et les secousses du système politique ont conduit le Rassemblement national – parti d'extrême droite héritier du Front national fondé par un Waffen SS et un poujadiste – aux portes du pouvoir. Le Rassemblement national est largement arrivé en tête aux élections européennes, une dislocation de la « matrice catho-républicaine » de la société française et de sa culture s'inscrit désormais dans le paysage politique. Les inhibitions et les freins moraux, mais aussi culturels d'un vote pour l'extrême droite sont levés. *Le Journal du dimanche* du 16 juin le claironne à tue-tête par la voix de l'ex-président Sarkozy : « La France veut l'identité, la sécurité et l'autorité. » Tout se passe comme si ces désirs d'identité, de sécurité et d'autorité ne pouvaient être satisfaits que par les mesures sécuritaires, discriminatoires et répressives de la droite « dure » et de l'extrême droite !

Ce mirage qui empoisonne toutes les politiques d'éducation et de prévention confond le désir « d'ordre », dont les racines puisent dans la pulsion de mort, avec le désir « de responsabilité et de justice » propre à l'épanouissement de l'amour du vivant. Le désir d'ordre se confond bien souvent avec la bureaucratie ritualisée qui se révèle analogue aux procédés pervers : immobiliser le vivant dans le fétichisme de la pure compulsion de répétition. La civilisation bureaucratique et industrielle a produit ce type d'humains et de

1. Jérôme Fourquet, *L'Archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Seuil, 2019.

société mécanique, favorisant l'*organisation* aux dépens des *organismes* vivants¹. Cet ordre de rangement bureaucratique des humains assimilés à des choses ou à des fonctions mathématiques permet la productivité et l'extraction des ressources. Il peut s'avérer nécessaire, mais en aucune manière suffisant. Il y a une place indispensable à laisser à l'imprévu et à l'imprédictible pour que le vivant puisse continuer à persévérer, à créer.

Il n'y a aucune tolérance à avoir à l'égard de la « destructivité », rejeton ordinaire de la pulsion de mort, mais elle sévit des deux côtés du mur des violences, dans leurs expressions antisociales et dans leur répression mécanique, automatique. C'est cette donnée sociologique et psychologique que feint d'ignorer l'ex-président Sarkozy dans sa déclaration au *JDD* : la France – il serait plus juste de dire « les Français » – veut la sécurité et l'autorité. Sauf qu'il faudrait savoir par quelles conditions sociales, culturelles et politiques il serait possible de satisfaire ce désir. Les moyens pour parvenir à ces fins – l'ordre et la sécurité – s'étendent entre deux pôles : détruire indéfiniment toutes les menaces de destruction ou traiter, autant que possible, les facteurs favorisant l'émergence des violences. Ce serait illusoire de penser qu'un gouvernement n'a le choix qu'entre ces deux situations extrêmes pour contenir la violence. La plupart du temps, il opère de manière hybride en associant les deux moyens de répondre aux violences. Il importe quand même de préciser que l'un de ces moyens – violence contre violence – s'inscrit dans le cercle infernal de la pulsion de mort, et l'autre – « soigner » les facteurs favorisant les

1. Nicolas Berdiaeff, *L'Homme et la Machine*, R&N, 2019 [1933].

violences – appartient aux pulsions de vie et de conservation. Mais ne tombons pas dans un « angélisme exterminateur », l'histoire n'est que rarement du côté de la justice et des vertus. Dans les luttes, le cynisme et la brutalité, rejets de la pulsion de mort, procurent quelques avantages « immédiats ». Mais, à long terme est-ce le meilleur moyen de construire l'ordre et la sécurité ?

La sécurité et le bonheur ne se décrètent pas

Il conviendrait de préciser que l'ordre et la sécurité dont le pouvoir libéral a fait la promesse au Peuple – pour lui permettre le bonheur, condition d'un bon gouvernement – ne sauraient être le monopole des seules institutions politiques au sens étroit du terme. Il faut se rappeler avec Michel Foucault que « l'exercice du pouvoir consiste à “conduire des conduites” et à en aménager la probabilité. Le pouvoir, au fond, est moins de l'ordre de l'affrontement entre deux adversaires, ou de l'engagement de l'un à l'égard de l'autre, que de l'ordre du “gouvernement”¹ ». Et il précise : « Il faut laisser à ce mot la signification très large qu'il avait au XVI^e siècle. Il ne se référait pas seulement à des structures politiques et à la gestion des États ; mais il désignait la manière de diriger la conduite d'individus ou de groupes². » Ce type de relation de pouvoir amène les pouvoirs modernes à agir toujours plus, et aujourd'hui encore davantage, en ciblant le milieu dans lequel évoluent les êtres humains. À partir de ce moment-là, l'État en vient à « conduire les conduites »

1. Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir » [1982], *Dits et Écrits, Tome IV*, Gallimard, 1994, p. 237.

2. *Ibid.*

en structurant le champ des actions possibles des individus dans leur milieu social.

Dès lors, la liberté ne s'oppose plus au pouvoir, bien au contraire, les manières de gouverner les conduites d'un être humain présupposent impérativement sa liberté. Gouverner suppose l'existence d'une liberté laissant aux sujets humains des champs de possibilités d'action sur lesquelles le pouvoir agit de multiples façons, par le jeu des institutions, des lois et, aujourd'hui plus encore, par la force prescriptrice des technologies de normalisation. L'ordre et la sécurité ne sont plus seulement affaire de police au sens traditionnel du terme, mais encore d'éducation, de santé, d'information, de justice et de culture qui participent à la civilisation des mœurs, au sens précis de Norbert Elias¹. La civilisation des mœurs en Occident à partir du XVII^e siècle postule une intériorisation des normes et des inhibitions qui pousse toujours davantage les individus à s'autocontrôler, à réprimer leurs pulsions sexuelles et agressives. Faute de quoi nous assistons à un processus de « dé-civilisation » et d'« ensauvagement des conduites » que l'on ne saurait mettre à la charge exclusive des individus, des communautés et des populations particulières. Norbert Elias a montré qu'une civilisation superficielle et instable des mœurs peut conduire à une « dé-civilisation », et à des actes de violence et d'agressivité qui avaient été jusque-là réprimés.

À partir de ce moment-là, nous pouvons comprendre la place centrale de la santé, de l'éducation et de nombre de disciplines et de pratiques institutionnelles qui contribuent

1. Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, 1973 [1939], et *La Dynamique de l'Occident*, Calmann-Lévy, 1977 [1969].

dans la vie quotidienne des individus et des groupes à diriger leurs conduites. Au point que ces disciplines et ces champs deviennent toujours davantage les vecteurs des politiques gouvernementales. C'est un pouvoir conçu par Michel Foucault comme un ensemble de pratiques sociales sur des actions possibles, omniprésent dans nos sociétés: « Les relations de pouvoir s'enracinent loin dans le nexus social; et elles ne reconstituent pas au-dessus de la "société" une structure supplémentaire et dont on pourrait peut-être rêver l'effacement radical. Vivre en société, c'est, de toute façon, vivre de manière qu'il soit possible d'agir sur l'action les uns des autres¹. »

C'est justement ces institutions d'éducation, de santé, d'information, de culture et de justice qui ont été pulvérisées, bureaucratisées, colonisées jusqu'à la ruine par le néolibéralisme et la droite. De ce fait, l'ensauvagement des populations, la « barbarisation » de certaines conduites, est le résultat de ces politiques austéritaires qui ont détruit les métiers et découragé ceux qui les exercent, les conduisant à la démission, au *burn-out*, au désespoir et parfois à la résignation apathique. Quand la droite et l'extrême centre exigent l'ordre et la sécurité, ils feignent d'ignorer les conditions sociales et culturelles qui participent à leur construction et dont ils ont altéré le fonctionnement. Leur appel à l'ordre et à la sécurité a la consistance des propos d'industriels du tabac invitant les fumeurs à la modération.

Ce délitement des services publics et le mécontentement social qui s'ensuit explique en grande partie les résultats des

1. Michel Foucault, 1982, « Le sujet et le pouvoir », *Dits et écrits*, IV, *op. cit.*, p. 239.

élections européennes. Les droites populistes et xénophobes émergent à l'horizon, l'extrême centre macronien est disqualifié – il s'essouffle à 14,6 % –, la gauche étant éparpillée entre les socialistes (13,8 %), la France insoumise (9,9 %), les écologistes (5,5 %) et les communistes (2,4 %). Le libéralisme autoritaire¹ reprend des couleurs pour imposer son principe de gouvernement: un État autoritaire avec ses citoyens et « mou » avec les marchés auxquels il soumet sa politique. Simplement, ce projet ne peut plus être porté par la droite des LR agonisant à 7,2 % et pas davantage par le macronisme surfant sur un « ni gauche ni droite » qui ne fait plus illusion. Alors, s'il y a une opinion majoritaire dans le pays, un bloc solide et incontournable, c'est bien le rejet d'Emmanuel Macron, la détestation de sa personne et de sa politique. Au point d'ailleurs qu'au deuxième tour des législatives, les candidats de son camp le supplieront de se taire et éviteront soigneusement de se réclamer de son nom. C'est extrêmement important pour bien comprendre ce qui se joue alors dans le pays: à la montée vertigineuse des forces obscures de la dé-civilisation s'oppose la volonté titanessque de liberté et de création qui s'est mobilisée entre les deux tours des élections législatives. Là où progresse l'emprise du pouvoir de rejeter, d'exclure, de trier, d'exiler et de détruire la diversité du monde au nom d'un nationalisme étriqué et par peur de la liberté², émerge en contrepoint le « dur désir de durer³ » des imaginaires de justice et de liberté.

1. Hermann Heller, « Libéralisme autoritaire? » [1932], in Carl Schmitt, Hermann Heller, *Du libéralisme autoritaire*, Zones, 2020; Roland Gori, *La Fabrique de nos servitudes*, Les Liens qui Libèrent poche, 2023.

2. Erich Fromm, *La Peur de la liberté*, Buchet-Chastel, 2021 [1941].

3. Paul Éluard, *Le dur désir de durer*, Bordas, 1950 [1946].

La peur du déclin social

L'Église et l'École ne sont plus au centre du village, la matrice « catho-républicaine » a pris un coup de vieux et quelques rhumatismes. Il n'empêche, une partie importante de la nation française reste résolument démocrate et républicaine. Des communautés ethnoculturelles façonnent une France en archipels, induisent des sécessions sociales (les élites transnationales) et culturelles (les stratifications ethno-religieuses), des ghettos que les pouvoirs publics ont tolérés, voire encouragés. Mais la globalisation et l'Europe sont bien plus souvent vilipendées par les classes populaires que les immigrés.

Le carburant du mécontentement capable de porter les partis populistes et xénophobes à des scores très élevés en France comme en Europe et dans d'autres parties du monde, c'est la crainte du « déclin social, de la paupérisation, de la prolétarisation des existences » à laquelle les citoyens les moins protégés cherchent à donner un sens et une cause. De la cause à l'accusation, il n'y a qu'un pas. Faute d'un récit national, d'une révolution symbolique revalorisant la rationalité universaliste des Lumières, les partis populistes prospèrent avec leur propre récit alternatif empreint de racisme et de xénophobie. Un récit bien dur, bien gras, bien simpliste, bien trafiqué, un prêt-à-penser reposant dans le désert des idées. C'est dans le tissu de l'éducation, du soin, de l'information et de la culture que s'élaborent ces récits pour comprendre et décider. La nouvelle droite et l'extrême droite d'aujourd'hui l'ont bien compris. Le sentiment de déclin individuel et collectif actuel associé aux peurs et aux incertitudes sociales et existentielles nourrit

ce vote populiste. L'immigration devient l'« obturateur » de la question sociale et restitue, un temps et artificiellement, le sentiment « national ». L'attelage historique entre la Nation et la République tend à être remplacé par une conception géographique étriquée de la Nation. L'État et l'individu n'ont pas d'effort à faire dans la fabrique du citoyen qui est ramené à la portion congrue de son origine, de sa souche. Cette perte de « spiritualité » des valeurs et des principes politiques au profit d'une conception quasi biologique est un vecteur significatif des dérives droitières et populistes. Cette conception de la Nation évite d'avoir à « penser » et à faire « vivre » aux citoyens la démocratie. L'acte de naissance suffit.

Or, c'est dans ce climat populiste de mécontentement social généralisé qu'au soir des résultats des élections européennes, Emmanuel Macron prend le risque de *dissoudre l'Assemblée nationale pour redonner la parole au peuple, mais sans lui donner les moyens de la prendre véritablement*. On ne peut pas considérer cette dissolution comme un geste démocratique au regard du temps qu'Emmanuel Macron laisse aux politiques pour s'organiser. Trois semaines, c'est le temps de l'urgence, de la précipitation et des stratégies du chaos, pas celui de la démocratie. Il s'en serait vanté quelques semaines plus tard en disant qu'il leur « a envoyé une grenade dégoupillée dans les jambes pour voir comment ils vont faire avec¹ ». La parole et le geste politique sont d'un cynisme et d'une arrogance qui ont rendu Emmanuel Macron encore plus insupportable au pays. Il aura beau multiplier les interventions publiques, sans la pudeur et la

1. Solenn de Royer, « Emmanuel Macron, qui a déclenché cette dissolution pour piéger les partis, s'est piégé lui-même », *Le Monde*, 14 juin 2024.

rigueur démocratiques qui conviennent à un président de la République, rien n'y fera. Le RN est toujours donné grand gagnant par les sondages. Des violences racistes et homophobes se multiplient avec le risque de s'accroître après la victoire électorale du parti nationaliste.

Un président de la République ingénieur du chaos

Emmanuel Macron a inscrit son acte tel un «ingénieur du chaos¹», stratégie décrite par l'écrivain Giuliano da Empoli dans son analyse de ceux qu'il appelle ainsi, que ce soit Beppe Grillo en Italie, Vladimir Poutine, Viktor Orbán, Donald Trump et bien d'autres. C'est une des stratégies des logiques d'économie expérimentale et de la théorie des jeux consistant à produire du chaos pour redistribuer les cartes en sa faveur. Ce jeu est dangereux. Emmanuel Macron est parvenu en 2017 à profiter d'un vide politique et d'une décrédibilisation de la parole publique, frappant aussi bien François Fillon que François Hollande, pour conquérir le pouvoir. Mais nous assistons aujourd'hui à son effondrement politique. Le gouvernement «par le centre» qu'il avait promis apparaît comme un gouvernement néolibéral, brutal, avec des lois punitives au nom d'une valeur travail qu'il ne conçoit que comme soumise aux intérêts des marchés. Le rejet est violent. Et avec un Rassemblement national qui continue son *lifting*, la poussée populiste est très forte. Tout semblait jouer en faveur de ce parti xénophobe et populiste drainant à son profit le mécontentement général. Les citoyens sont à la recherche de solutions alternatives à

1. Giuliano da Empoli, *Les Ingénieurs du chaos*, Gallimard, 2023 [2019].

même de répondre à leurs colères, à leur désespoir et à leur misère matérielle et symbolique. Le RN a été très présent sur les réseaux sociaux et dans les médias qui lui ont donné un espace et un temps d'expression importants. Là encore, à la manière des partis algorithmiques, comme le Mouvement populiste 5 étoiles de Beppe Grillo, le RN a su répondre à la demande des consommateurs politiques de façon rapide, efficace et simpliste avec la complaisance des médias, médias prisonniers de la mentalité commerciale, de leur logique d'audimat. La comparaison des temps d'antenne de Jordan Bardella avec ceux des autres responsables politiques est significative et l'extrême droite a été omniprésente sur les chaînes privées. L'organisation d'un débat Bardella/Attal a aussi été largement critiquée comme favorisant, une nouvelle fois, le duel/duo de l'extrême droite et de l'extrême centre.

Mais, après le 9 juin sous la pression du « peuple de gauche », des syndicats, des associations, des universitaires et personnalités de la culture comme de la santé, des intellectuels et nombre de professionnels exhortèrent les « chefs » de partis à s'unir sous la bannière d'une coalition baptisée « Nouveau front populaire ». Le baptême lexical de cette nouvelle coalition était particulièrement opportun. Il réactivait une trace majeure de notre histoire, celle du mouvement ouvrier et de la gauche. Il invitait à un nouveau « rassemblement » des forces populaires qui, à l'instar des événements de 1934-1936, engageait la « base sociale et culturelle à l'union », obligeant les partis politiques à s'unir.

Au premier tour des élections législatives, la nouvelle configuration du paysage politique donna un Rassemblement national largement en tête avec plus de 29 % des voix, le Nouveau front populaire à 28 % et Ensemble (coalition macronienne)

à 20 %. La droite traditionnelle dut se contenter de 6,5 % et subit en son sein une scission inattendue : le président des LR, Éric Ciotti, décida d'une alliance avec le RN refusée par les « barons » du parti. Les appels au sursaut républicain se multiplièrent alors et, « sans accord formel des partis », la décision d'un désistement faisant barrage au RN s'imposa. Le NFP décida sans réserve de retirer le candidat arrivé en troisième position pour éviter les triangulaires qui auraient donné une chance au RN de l'emporter. La macronie, après de multiples contorsions et pas mal de réserves, suivit le mouvement d'opposition républicaine à une extrême droite dont par ailleurs la presse révélait, jour après jour, qu'elle était loin d'avoir terminé sa mue. La dédiable du RN butait sur l'existence de nombreuses « brebis galeuses ». Un florilège hallucinant de propos climatosceptiques, suprémacistes, complottistes, racistes et antisémites rappela à la mémoire des Français les origines haineuses du parti. Les résultats du deuxième tour des élections législatives de juillet 2024 dépassèrent tous les espoirs du front républicain, la gauche arrivant en tête avec 182 élus, la macronie parvenant de manière inespérée à obtenir 168 sièges... et le RN terminant troisième avec 143 élus, bien en dessous du score que laissait espérer le premier tour. À la veille du 14 juillet, l'Assemblée nationale, composée de trois « blocs » sans majorité, semblait ingouvernable.

Emmanuel Macron, comme à son habitude, persistait à « dénier » la victoire du Nouveau front populaire en exigeant un gouvernement « républicain » excluant le RN et LFI (La France Insoumise). Il donnait une nouvelle fois au pays l'impression de bafouer les traditions républicaines en choisissant avec qui il voulait gouverner. C'est-à-dire qu'une fois encore, il coupait les racines et les filiations historiques de la

politique du pays en la réduisant à une situation de « management d'entreprise » gouvernée par des chiffres et des jeux de logique expérimentale. C'est cela qu'il nous faut retenir : la politique serait pur « calcul », exercice *computationnel sans pensée, sans décision historique, sans opinion publique, une pratique comme une autre de la théorie des jeux*. Et de ce fait, en « volant » la victoire au front de gauche comme en méprisant les élus RN, représentant, chacun à leur manière, la colère populaire et sociale, Emmanuel Macron choisit « son » peuple. Il procède à l'élection de ceux auxquels il consent de l'avoir élu, faisant des élections un jeu à somme nulle (ce que l'un des joueurs gagne est perdu par l'autre), stratégie en vogue depuis les années 1960 dans l'Empire américain. La fascination de la logique et de ses mécanismes formels rend aveugle à la nature même du politique qui plonge, depuis des siècles, ses racines dans la parole et le débat rhétorique.

Cette manière très « américaine » de concevoir la politique et qui a conduit les gouvernants à perdre la guerre du Viêt Nam a été analysée par Hannah Arendt. Cette pratique dépourvue de morale autre qu'utilitaire, indifférente aux vecteurs traditionnels de confiance et d'empathie, de scrupule et de dignité républicaines, fait de la politique une « pure fiction logique ». Dans cette analyse des situations, les néo-stratèges qui inspirent le président Emmanuel Macron ne peuvent concevoir les élections et leurs résultats que comme un coup oublié dès que joué. Nous sommes en présence de ce « caractère destructeur » analysé par Walter Benjamin : « Le caractère destructeur rejoint le front des traditionalistes. Certains transmettent les choses en les rendant intangibles et en les conservant ; d'autres transmettent les situations en les rendant maniables et en les liquidant. Ce

sont ces derniers que l'on appelle les destructeurs¹.» À la veille de la fête du 14 juillet, le président tente, « par ce jeu logique », d'annuler la valeur des élections en poursuivant sa politique comme si rien ne s'était passé. Demain, ce ne sera plus une révolte qui déterminera les résultats d'une élection, ce sera une révolution. Quant au signifiant du Nouveau front populaire, son avenir sera conditionné à sa capacité à lui donner vie et corps, à faire en quelque sorte que « le sens ne cesse de rencontrer une force », faute de quoi il n'aura été qu'un signifiant sans signification, une parole de *talk-show*. Début août, Emmanuel Macron a imposé « une trêve olympique » à l'occasion des Jeux olympiques qui se tiennent à Paris. Pas de Premier ministre à l'horizon à ce moment. Ce qui n'empêche pas les ministres chargés des affaires courantes de prendre des décisions politiques majeures, comme le changement d'alliance de la France sur la question du Sahara occidental. Ce qui n'empêche pas non plus ces ministres-députés de voter pour l'élection de la présidence de l'Assemblée nationale, au mépris du principe politique républicain de séparation des pouvoirs (exécutif/législatif), et de permettre ainsi, grâce à leurs voix « contestables », de conserver ce poste décisionnel capital. Bien joué, pourrait-on dire, puisqu'ensuite la mobilisation populaire pour des Jeux olympiques aux spectacles réussis serait susceptible de faire « oublier » les stratégies macroniennes. Place au cirque d'abord, « le pain, la liberté et la paix² » attendront !

L'histoire ne retiendra du « moment Macron » que *la brutalité et le déni de démocratie* élevés au rang de

1. Walter Benjamin, « Le caractère destructeur » [1931], in *Œuvres*, II, Gallimard, 2000, p. 332.

2. Ce sont les mots clés de l'appel à un Front populaire en 1934.

gouvernementalité des conduites du peuple français¹. Ce mode de gouvernement brutal du pouvoir politique français appartient de pied en cap au processus de dé-civilisation qui tend à prévaloir à l'horizon d'un monde décomplexé quant à l'usage de la force et à la pratique du cynisme. Cette crise démocratique permet tous les jours davantage de voir s'imposer en Occident une extrême droite passée de la frange politique au courant dominant. La « peur » est le carburant révolutionnaire de cette nouvelle civilisation des mœurs qui a remplacé le dialogue démocratique par le coup d'État bureaucratique et l'usage abusif de la force logique sans respect de la dignité du citoyen. C'est ainsi que « le long dialogue des hommes vient de s'arrêter. Et bien entendu, un homme qu'on ne peut pas persuader est un homme qui fait peur² ».

Quand penser devient un crime

« Il est plus facile de couper des têtes
que d'avoir des idées. »

Albert Camus, *Les Possédés*

Lors des dernières élections législatives françaises, la campagne a été marquée par une montée des violences. Plus de cinquante incidents d'agressions physiques et verbales contre des candidats, des suppléants et des militants ont

1. Au moment de la relecture de cet essai en décembre 2024, le gouvernement Barnier vient de tomber. La logique des jeux expérimentaux du président Macron d'installer au gouvernement une coalition de « perdants » semble avoir échoué. Le déni de la démocratie se poursuit au risque d'un chaos qui finira par donner le pouvoir à l'extrême droite.

2. Albert Camus, « Ni victimes ni bourreaux : le siècle de la peur », 19 novembre 1946, in *À Combat*, Gallimard, 2002, p. 638.

été signalés. Ces violences ont été le fait essentiellement de divers groupes politisés d'extrême droite et d'extrême gauche. En réponse à cette tension sociale et politique, les pouvoirs publics ont mobilisé plus de 30 000 policiers et ont réalisé de nombreux contrôles. Le journal *Le Monde* relate des récits d'agressions qui s'accumulent sur un fond de libération de la parole raciste et homophobe. Dans le contexte hautement inflammable des élections européennes et du premier tour des élections législatives qui anticipe une victoire du Rassemblement national, des discours nauséabonds ont surgi, de plus en plus « décomplexés » invitant à casser du « nègre », des « pédés » et des « arabes ». Les minorités sont la cible principale de ces menaces agressives, mais pas seulement. Des listes de noms d'avocats, de journalistes, de responsables politiques et d'intellectuels, établies par exemple par le Réseau libre des patriotes dont le serveur serait en Russie, circulent, promettant « une balle dans la nuque » à ces « connards ». Il semble parfois très difficile de comprendre comment certains d'entre nous peuvent se retrouver sur de telles listes, alors même qu'ils n'ont pas de responsabilités politiques ou militantes. À moins qu'écrire, parler, débattre, devienne, aux yeux de certains, des comportements criminels. Cette haine de la pensée et de la parole est le propre des mouvements fascistes qui veulent renverser la démocratie. Bertolt Brecht le rappelle : « Le fascisme traite la pensée comme un comportement. Ce qui fait d'elle un acte au sens juridique, le cas échéant criminel, et passible des sanctions appropriées¹. »

1. Bertolt Brecht, *Écrits sur la politique et la société*, L'Arche, 1970 [1967], p. 130.

Ces violences et ces menaces de mort font régner en France un climat d'insécurité et génèrent des peurs qui affectent particulièrement les populations précaires et vulnérables, les personnes âgées et isolées, les enfants perdus des quartiers périphériques brutalisés par les trafics et les violences, et qui tendent à voir dans tout autre qui ne lui ressemble pas une menace potentielle. Le soulagement de la mise à l'écart du RN au deuxième tour des élections législatives peut nous donner l'illusion d'un attachement républicain aux valeurs d'un « antiracisme universaliste¹ ». C'est peut-être aller vite en besogne. D'une part, le barrage du RN s'est réalisé autour d'un front républicain qui doit *chercher* sa traduction politique dans un gouvernement *ad hoc* qui risque de prendre plus de temps que ne l'escomptait les classes populaires. D'autre part, les raisons d'un vote RN doivent faire l'objet d'un traitement politique, social et civilisationnel. Faute de quoi les passions tristes du ressentiment et de la haine finiront par nous conduire au fascisme. Pas forcément le fascisme qu'a connu l'Italie en 1919, ni sa version nazie dans l'Allemagne de 1933, ni encore ceux qui se sont imposés au fil de l'histoire en Europe et en Amérique du Sud, mais un fascisme plus « techno-libéral » sur lequel je reviendrai, capable de réguler les populations, de les surveiller, de les contrôler et de les « trier ». Il convient de ne pas oublier avec Umberto Eco que « le terme fascisme s'adapte à tout parce que même si l'on élimine d'un régime fasciste un ou plusieurs aspects, il sera toujours possible de le reconnaître comme

1. Philippe Bernard, « Le réflexe républicain du 7 juillet contre l'extrême droite traduit la puissance politique d'un antiracisme universaliste », *Le Monde*, 14 juillet 2024.

fasciste¹». Il existerait ce qu'il nomme un «Ur-fascisme», c'est-à-dire un fascisme primitif et éternel auquel chaque culture vient greffer, coaguler son régime culturel spécifique. L'irrationalisme est un des ferments du fascisme qui incite à l'action pour l'action, action violente et belliqueuse, action héroïque et nationaliste qui fait de chaque citoyen un exemplaire de la masse dirigée par des chefs méprisant les faibles et les étrangers. L'amour de la mort – la devise des phalangistes espagnols était «Vive la mort» – invite à un état de guerre permanent, une épuration continue des opposants et à une haine de la pensée et de la culture. Pour ce fascisme originaire, primitif et éternel, «penser est une forme d'émasculatation²» et «la suspicion envers le monde intellectuel a toujours été un symptôme d'*Ur-fascisme*³». Nous y sommes.

Les enquêtes, Ipsos-Talan par exemple, montrent qu'aux dernières élections législatives les électeurs du RN ne sont «pas satisfaits» de leur vie (un sur deux), sont essentiellement des hommes, ouvriers ou employés, âgés de 50 à 59 ans dont le niveau d'études est inférieur au bac (49 %). Le bloc macronien a attiré les retraités et les cadres, et les jeunes de 18 à 24 ans ont apporté à 48 % leur soutien au Nouveau front populaire. Un survol rapide de ces résultats d'enquête montre que l'insatisfaction, la frustration sociale, la précarité matérielle et symbolique sont les ferments révolutionnaires des mouvements d'extrême droite dont nous verrons qu'ils préparent depuis plus de quinze ans une conquête du pouvoir par une «hégémonie

1. Umberto Eco, *Reconnaître le fascisme*, Grasset, 2010 [1995], p. 43.

2. *Ibid.* p. 48.

3. *Ibid.*

culturelle¹». Ce concept marxiste développé par Antonio Gramsci prône une domination politique par le contrôle des systèmes éducatifs, l'édification des normes sociales et culturelles, l'occupation des espaces médiatiques d'information et la socialisation des citoyens par tous les moyens fabriquant leurs habitus. La gauche ayant baissé la garde dans ces domaines, la colonisation néolibérale favorisant les classes sociales hyper-privilegiées, les oligarques d'un monde globalisé, de nouvelles visions du monde se sont imposées.

Ces nouvelles idéologies – bien souvent issues des penseurs anti-Lumières des siècles précédents – ont permis à la droite extrême et à l'extrême droite de retrouver des couleurs, de détourner vers de nouveaux boucs émissaires la colère des masses sans changer les systèmes de domination et les régimes de propriété. La récente offensive de Giorgia Meloni sur l'audiovisuel public italien, et d'une manière plus générale sur les politiques des espaces culturels, participe de cette pugnace volonté d'imposer un « nouveau récit national » célébrant les valeurs néofascistes et nationalistes. L'audiovisuel public est actuellement en Europe la cible privilégiée des régimes politiques illibéraux². En Italie, le paysage audiovisuel a été bouleversé dans les années 1980 par Silvio Berlusconi et ses chaînes privées de divertissement. Giorgia Meloni inscrit son offensive dans ce sillon en approfondissant idéologiquement ce « labourage » culturel par un contre-récit national encastré dans la matrice fasciste.

1. Alain Hayot souligne l'importance de cette bataille culturelle actuelle qui exige la déconstruction des mots, des idées, des programmes et des actes des extrêmes droites (Alain Hayot, *Face aux nouveaux monstres le sursaut*, les éditions de l'Humanité, 2024).

2. Allan Kaval, « Giorgia Meloni à l'offensive sur l'audiovisuel public italien », *Le Monde*, 12 juillet 2024.

L'ambition de l'extrême droite italienne est d'accomplir une contre-révolution culturelle obtenant le consentement des citoyens à ses thèses populistes réactionnaires. La pierre angulaire de ce nouveau récit est toujours la même : transformer un problème social en problème ethnique en dénonçant la gauche comme ennemie du vrai peuple. Ce changement de discours narratif invite à la valorisation des traditions conservatrices : valorisation des patrimoines des terroirs, des cultures locales artisanales et gastronomiques, des fictions biographiques sur les personnages historiques de l'Italie, encouragement à redresser la tête face aux immigrations culturelles et aux changements de mœurs en assumant les traditions familiales et nationales. Dans cette nouvelle bataille idéologique, le départ de plusieurs animateurs des espaces culturels (théâtres, opéras, audiovisuel, expositions...) et l'arrivée de responsables institutionnels proches du gouvernement inscrivent une volonté politique de créer un nouvel imaginaire et de réécrire l'histoire du fascisme italien.

Cette réappropriation des symboles et des narrations nationales traverse le continent européen et au-delà, s'inscrit dans l'assomption de nationalismes occidentaux mis à mal aussi bien par les « universalismes » libéraux que par les adversaires des valeurs occidentales comme par exemple les islamistes¹. Cette évolution des forces politiques dans le champ culturel devient un des symptômes de la crise des démocraties libérales. Aujourd'hui encore, comme hier au tournant du xx^e siècle, les nationalistes prennent en considération le pouvoir symbolique des idées et des langages

1. Roland Gori, *Un monde sans esprit*, *op. cit.*

DÉ-CIVILISATION

qui les façonnent. Ils sont à la recherche de grands récits unificateurs capables de dépasser les crises des libéralismes et des socialismes en proposant une culture alternative aux discours de la gauche à laquelle ils veulent soustraire son « hégémonie ».

Nous retrouvons une fois encore le pouvoir de la révolution fasciste dans sa vocation à nourrir la plupart des thèses de l'extrême droite: « Le fascisme est à la fois le produit d'une crise de la démocratie libérale et d'une crise du socialisme. Il est une révolte contre la société bourgeoise [...]. Le fascisme se présente ainsi comme l'expression d'une rupture qui a tous les signes d'une crise de civilisation¹. » Ce « nouveau » projet culturel apparu en Europe dès les années 1980 ne risque-t-il pas de produire de nouvelles versions de la « dé-civilisation » qui avait précipité l'Europe dans le chaos à la veille de la Seconde Guerre mondiale?

1. Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Gallimard, 2012 [1983], p. 168.

CHAPITRE II

Logiques de l'exclusion, civilisation et dé-civilisation

« Je veux imaginer sur quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres. [...] Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux [...], il ne cherche [...] qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance. »

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie, en Amérique. Tome II*

Logiques de l'exclusion et narcissisme collectif

Les travaux de Norbert Elias inspirent mes propres recherches dans la mesure où ce sociologue s'est toujours refusé à séparer la psychogenèse et la sociogenèse. Il n'y a pas de gouffre infranchissable entre la psychanalyse et la psychologie sociale. La psychanalyse est aussi une psychologie sociale. Quant à la sociologie, lorsqu'elle s'appuie sur des enquêtes concrètes de la vie quotidienne des gens elle ne peut se passer de la psychanalyse, ou du moins de la psychologie. Il en va ainsi du racisme qui ne saurait se réduire à des rapports sociaux déterminés par des crises économiques, il procède aussi d'une logique symbolique. C'est un des mérites de Norbert Elias, et pas des moindres, que d'avoir montré que les individus ne pouvaient être compris de manière isolée, mais qu'ils se révélaient toujours partie intégrante de réseaux sociaux dynamiques. Les logiques du racisme en constituent un des exemples les plus saillants.

Depuis les années 1970, la montée du racisme en France comme en Europe se trouve corrélée à la déstructuration des rapports sociaux rendus toujours plus inégalitaires suite aux crises économiques et politiques. Cette hypothèse marxiste est juste, mais insuffisante. L'originalité des travaux de Norbert Elias est d'avoir su montrer, par une enquête sociologique concrète et détaillée¹, que le phénomène du racisme et de l'exclusion pouvait aussi reposer sur une matrice culturelle, relever d'un déterminisme symbolique. Le racisme n'est pas un phénomène abstrait, sans acteurs vivant dans leur chair et dans leurs mots les souffrances de l'exclusion.

1. Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion*, Fayard, 1997.

Nous ne saurions accepter les phénomènes de rejet et d'exclusion racistes comme une fatalité liée, par exemple, à l'entrée des pays européens dans une économie globalisée qui aurait démonétisé la fonction du politique. C'est un facteur « favorisant » les phénomènes de rejet et d'exclusion sociale, mais non « nécessitants¹ ».

Norbert Elias a montré que les logiques de l'exclusion, les rapports de pouvoir, les interactions sociales créent une stigmatisation de certains groupes minoritaires indépendamment de l'appartenance ethnique, du niveau d'éducation et du statut socioéconomique. Dans l'enquête qu'il a conduite avec John L. Scotson, le critère qui fabrique la stigmatisation des groupes minoritaires – lesquels peuvent répondre par des violences et de la délinquance – est avant tout le degré d'ancienneté des habitants dans un quartier d'une banlieue de la ville industrielle anglaise de Leicester! C'est ce marqueur symbolique et social qui tend à façonner les comportements psychosociaux de domination/soumission des habitants de ce quartier, inscrivant l'appartenance ou le rejet « eux/nous ». L'enquête dévoile que l'exclusion, le refus de relations et d'interactions sociales, le sentiment de puissance ou d'infériorité dépendent de ces facteurs symboliques : il y a le groupe de résidents installés depuis deux ou trois générations et celui des nouveaux venus.

1. Pour reprendre l'analyse de Pierre Bourdieu sur les facteurs sociaux et culturels « favorisant » les révolutions symboliques qui « établissent de nouvelles catégories de perception et de connaissance qui deviennent si naturelles, si évidentes, qu'elles rendent difficilement pensable la violence de la rupture qu'elles ont instaurée ». Pierre Bourdieu, *Manet. Une révolution symbolique*, Seuil, 2013, p. 13. Ces facteurs favorisent leur émergence sans toutefois être la cause nécessitante qui les détermine.

Indépendamment des ressources individuelles et collectives réelles, le charisme et l'adhésion collective à une cause sont produits par la dynamique des groupes en confrontation. L'intentionnalité joue à pleins tuyaux et les individus tendent à s'identifier à la représentation que les autres ont d'eux. De ce fait, la stigmatisation peut avoir un effet paralysant sur les groupes dominés. Elle peut les empêcher de mobiliser leurs ressources ou les inciter à des comportements de révolte, à des conduites antisociales. L'enquête montre une intentionnalité complémentaire des comportements et des attitudes. Les individus exclus se vengent de ceux qui les rejettent en éprouvant un malin plaisir à faire les choses que les dominants leur reprochent, les transgressions dont ils les accusent. Norbert Elias souligne que la principale souffrance psychique et sociale du groupe des exclus n'est pas d'ordre matériel mais symbolique. C'est la part de valorisation sociale, d'amour-propre et de respect humain qui se trouve de ce fait la plus malmenée. Et il souligne que le « sentiment de menace » pour l'identité sociale et culturelle se trouve souvent au cœur des processus conduisant à la ségrégation et au racisme. Notre époque nous en donne la démonstration par les scores élevés des résultats électoraux en faveur de l'extrême droite xénophobe en France dans des régions... sans immigrés. C'est la peur de perdre son identité culturelle qui se trouve au cœur de ce vote pour des partis xénophobes et populistes et non la confrontation à une réalité du quotidien, comme cela peut parfois être le cas dans des cités urbaines périphériques passées sous le contrôle de dealers et de délinquants d'origine étrangère, au sein desquelles les populations se trouvent confrontées à une insécurité réelle du fait de ces trafics. Néanmoins, il apparaît clairement

dans les enquêtes sociologiques sur les sentiments de peur et d'insécurité que les *fake news* et les agitateurs politiques de l'extrême droite comptent davantage que la réalité de ces désordres du quotidien.

Au mois d'août 2024, le Royaume-Uni a été en proie à de violentes émeutes à la suite de l'assassinat à Southport de trois petites filles lors d'une agression au couteau d'une dizaine d'enfants, par un jeune homme de 17 ans né en Angleterre et d'origine rwandaise. Ces émeutes sont parties de l'appel d'un internaute anonyme sur le réseau Telegram invitant à organiser des manifestations dans la ville au nom de *Southport Wake Up* («Southport réveille-toi»). Dans la mosaïque des groupuscules de la fachosphère, l'agresseur était présenté comme un migrant musulman arrivé récemment en bateau. Sur les réseaux sociaux (Telegram et X), l'extrême droite attise la haine et exploite cette tragédie en diffusant des *fake news* et des vidéos trompeuses incitant à des rassemblements violents et racistes. Les immigrés musulmans sont les cibles privilégiées de ces attaques, les demandeurs d'asile sont conspués et le gouvernement invité à stopper les embarcations en provenance de la Manche («*Stop the boards*»). Les mosquées, les hébergements d'urgence, sont attaqués par les émeutiers et des affrontements ont lieu avec la police et des groupes de manifestants opposés à l'extrême droite. Deux choses méritent d'être soulignées.

D'abord, l'importance d'une désinformation à grande échelle qui dépasse le cadre de la ville d'où sont parties les émeutes, mais aussi celui du pays. Au côté des «influenceurs» classiques de l'extrême droite britannique, des militants australiens néo-nazis, des militants américains pro-Trump et des activistes pro-russes se mêlent aux combats sur

les réseaux sociaux. Le plus célèbre, Elon Musk, patron de la plateforme X, n'hésite pas à écrire qu'une « guerre civile est inévitable » et diffuse des vidéos suspectes en reprenant les éléments de langage de l'extrême droite. La deuxième chose est que la « cohésion » des émeutiers n'a pas besoin de reposer sur une réelle différence sociale ou religieuse avec les migrants qu'ils rejettent. Alors que l'assassin des trois fillettes est né en Angleterre et que le motif « terroriste » a été écarté par la police, les réactions islamophobes qui ont suivi cette tragédie ne semblent pas appropriées. Tout se passe comme si, face à cette horrible tragédie, des militants de la haine et de la division exploitaient l'« émotion des populations » pour faire avancer leur cause idéologique et diriger les passions tristes vers les symboles de l'immigration. Ce qui montre l'importance du sentiment de peur et d'insécurité pour fonder la « cohésion » sociale, de groupe ou nationale, corrélative d'une illusion, celle d'une identité dont l'homogénéité est établie sur le rejet d'« éléments » désignés comme hétérogènes. Je reviendrai ultérieurement sur cette question.

Notons dès à présent que le « rejet » de l'autre ne repose pas sur une réalité, mais sur une « image qui captive et capture » les sujets pour établir une identité imaginaire. En s'aliénant à cette image, ils acceptent de se soumettre aux normes de civilisation qui assurent leur intégration. Nous verrons ce que cette capture des sujets par une image, un mirage identitaire, doit au rapport érotique que l'individu humain entretient avec la *gestalt*, la forme du corps propre. Notons pour l'instant cette étrange et étroite relation de concaténation entre le corps somatique, le corps psychique et le corps social. Ils obéissent au même complexe ontologique permettant une connaissance « paranoïaque » du

monde dans laquelle tout sujet humain se précipite. C'est-à-dire que nous ne nous percevons nous-mêmes qu'à travers la fenêtre de l'image du corps, et que nous ne voyons les autres et le monde qu'au travers de cette forme originaire. La chose est primordiale puisqu'à partir de ce moment-là situé par Jacques Lacan comme le stade du miroir¹, tout le savoir humain transite par cette médiatisation du corps propre et de son aliénation à la figure du semblable. Il faut insister sur ce point pour comprendre l'agressivité et la haine qui se déploient dans les luttes « identitaires » qui mobilisent cette adhésion à l'*imago* du corps. Le langage, les récits, deviennent dépositaires de cette forme primordiale chargée de contenir et de donner un sens au chaos des sensations en provenance du corps.

Le Moi apparaît marqué dès l'origine de cette relation agressive qui fabrique un nœud de servitude imaginaire à la forme unifiée et totalisée du corps propre. Cette unité, cette totalité formelle du corps, est un mirage, un mirage eu égard aux pulsions sexuelles partielles qui l'agitent autant qu'elles le morcellent. Cette captation du sujet par son image – que le mythe de Narcisse illustre – détermine une véritable passion, passion archaïque et originaire à laquelle s'enchaînent toutes les autres. Cette organisation passionnelle qui constitue le Moi de chacun exige cohérence et unité. Cette exigence d'unité et de continuité inscrit les expériences qu'un sujet fait dans sa vie et dans son histoire dans la trame d'un récit dont il réclame qu'il lui renvoie une image cohérente et unifiée de lui-même. L'identification à

1. Jacques Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » [1949], in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 93-100.

un groupe ou à une communauté, quel qu'en puisse être le fondement chimérique, répond aussi un désir de satisfaction « narcissique ». Comme Erich Fromm¹ l'a analysé, cette identification narcissique à une communauté ou à un pays peut venir compenser des situations d'infériorité sociale ou économique et satisfaire le narcissisme individuel : « Je suis pauvre et méprisé, mais néanmoins d'essence supérieure parce que blanc, mâle et britannique. » Le concept de narcissisme est fondamental pour comprendre les ressorts de la haine raciste, de la discrimination sociale et des passions identitaires.

L'enquête menée par Norbert Elias montre que le pouvoir de stigmatisation des groupes rejetants se révèle étroitement dépendant de la cohésion et de l'intégration sociale des individus dans leur communauté. Ce qui donne un avantage narcissique évident à tous les habitants installés depuis plus longtemps que les derniers arrivés. Il constate que : « La participation à la supériorité d'un groupe et à son charisme collectif est, pour ainsi dire, la récompense de la soumission aux normes spécifiques de ce groupe. Chacun de ses membres doit en payer individuellement le prix en pliant sa conduite à des modèles spécifiques de contrôle d'affect². » Toute déviance personnelle, réelle ou supposée, se solde par une perte de pouvoir et un affaissement du statut social de l'individu au sein de la communauté et des interactions avec les autres. La théorie de la civilisation des mœurs de Norbert Elias affleure tout au long de cette analyse des logiques d'exclusion dans le quartier périphérique d'une ville industrielle

1. Erich Fromm, *Le Cœur de l'homme*, *op. cit.*

2. Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion*, *op. cit.*

anglaise. La conformité sociale – qui peut parfois favoriser des positions d'imposture ou d'hypocrisie – exige l'adoption d'habitus qui sont tout autant des manières psychologiques de penser et d'agir que des normes sociales. L'adhésion individuelle aux normes de comportement est au cœur des processus de civilisation. Cette emprise des processus de civilisation sur les comportements individuels est essentielle pour comprendre les crises sociales et psychologiques qui émergent au cours des périodes de transition de l'histoire européenne.

La civilisation des mœurs

Pour comprendre cette notion de «civilisation» et son antithèse, «la notion de dé-civilisation», nous devons nous rappeler que pour Norbert Elias, les processus de civilisation consistent en une individualisation des contraintes sociales conduisant l'individu à «s'autocontrôler» et à refouler lui-même ses pulsions, c'est-à-dire à s'interdire lui-même ce qu'auparavant les contrôles exogènes de la société lui interdisaient. Cela ne veut pas dire pour autant que l'homme médiéval, par exemple, pouvait faire tout ce qu'il voulait. Il pouvait à table dépecer viandes et poissons avec ses armes personnelles, manger dans le même plat que les autres convives, faire du bruit avec sa bouche, se moucher dans la nappe, prendre nombre de libertés avec son corps et ses effluves, mais il devait obéir à d'autres codes et à d'autres rituels sociaux. Norbert Elias rappelle que la liberté absolue est une pure vue de l'esprit. Simplement, il y a tout au long de l'histoire européenne une évolution des mœurs qui fait, par exemple, que le passage de l'homme chevaleresque à

l'homme de cour transforme le chevalier libre en serviteur du roi. Les normes et les codes sociaux changent, évoluent, régressent, mais demeurent.

La pudeur et la sensibilité de tout ce qui touche au « corps », et les refoulements qui vont avec, ont augmenté au cours des siècles. À la distance sensible des sujets avec leur propre corps correspond une distance sociale des individus entre eux. Les logiques d'évitement des autres s'accompagnent d'une distanciation d'avec son propre corps et ce qui en dérive. Il ne faudrait pas croire pour autant que l'assujettissement social est contemporain de la modernité. Les sociétés de cour des XVII^e et XVIII^e siècle, comme les sociétés bourgeoises du XIX^e et du XX^e siècle, étaient des sociétés assujetties. Les individus devenaient, tous les jours davantage, des sujets contraints par des normes sociales. Mais là où le renoncement aux pulsions procédait de l'autorité et de la hiérarchie aristocratique – et ses rituels d'honneur que sont les duels et les conquêtes par les armes –, dans les sociétés bourgeoises, c'est à l'individu qu'est revenue la charge de ses refoulements... et de ses névroses.

Cette « privatisation » des mœurs s'est manifestée dans les habitudes du quotidien (toilette, fonctions corporelles, sommeil...). Le développement des espaces privés s'est intensifié en même temps que prévalait l'organisation rationnelle des conduites sociales. L'hygiène est progressivement devenue un marqueur de distinction sociale. Dans la société médiévale, la fonction du sommeil n'était pas aussi privatisée qu'aujourd'hui, détachée de toute vie sociale. Il était d'usage de recevoir ses invités dans des pièces dans lesquelles l'hôte était alité, exposant le luxe de son aménagement intérieur. Comme Norbert Elias le rappelle, très

souvent plusieurs personnes dormaient et vivaient dans la même chambre : le seigneur avec son valet, la maîtresse de maison avec sa servante, et parfois les amis qui étaient invités. En France, la société de cour faisait du coucher et du lever du seigneur un cérémonial de la vie sociale. Aux siècles suivants, la montée sociale de larges couches moyennes de la bourgeoisie accrurent les besoins d'« intimité » dans la vie quotidienne et les seuils de sensibilité se sont modifiés en conséquence. Les normes de pudeur et de déplaisir se sont transformées, marquant des appartenances et des hiérarchies sociales. Les évolutions et les modifications du langage accompagnent ces nouvelles structures sociales et répondent à leurs nouveaux principes d'organisation et de stratification sociales. Le parler se révèle le corrélat des nouvelles manières de table, de se vêtir et du savoir-vivre.

Cette civilisation des mœurs s'impose aussi avec le langage qui épouse et matérialise les évolutions sociales. Au xv^e siècle, par exemple, les parlers vernaculaires pouvaient emprunter à de nombreuses langues et idiomes, mélanger gaillardement le verbe populaire avec les langues raffinées. La centralisation royale, puis nationale, n'était pas encore passée par là¹. Ivan Illich a consacré une étude à cette question : à la fin du xv^e siècle, Antonio de Cala, plus connu sous le nom de Nebrija, écrit à la reine Isabelle la Catholique pour lui suggérer de mettre un terme à la multiplicité des parlers vernaculaires, utilisés par le peuple espagnol, et lui propose d'imposer à ses sujets une langue unifiée, le castillan. Ivan Illich cite la lettre du 18 août 1492 de Nebrija :

1. Ivan Illich, *Le Travail fantôme*, Fayard, 2005 [1981]; Roland Gori, *La Fabrique de nos servitudes*, *op. cit.*

« Mon illustre Reine. Chaque fois que je médite sur les témoignages du passé qui ont été conservés par l'écriture, la même conclusion s'impose à moi. Le langage a toujours été le conjoint de l'Empire, et il le demeurera à jamais. Ensemble ils prennent naissance, ensemble ils croissent et fleurissent, et ensemble ils déclinent¹. » L'empire a besoin du langage autant que de l'épée pour coloniser les peuples et soumettre ses propres sujets à une nouvelle forme de dépendance. Cette transformation de la matière sociale des langages s'est accélérée tout au long des siècles suivants et a, à chaque fois, reflété les rapports de domination sociale.

La bourgeoisie a exercé progressivement un pouvoir linguistique qui est venu matérialiser sa domination sociale et politique, assurer un nouvel ordre du monde. Le langage est toujours le symptôme et l'opérateur des normes sociales. Georges Canguilhem le désigne comme le paradigme originaire des normes: « S'il est vrai que l'expérience de normalisation est expérience spécifiquement anthropologique ou culturelle, il peut sembler normal que la langue ait proposé à cette expérience l'un de ses premiers champs. [...] En fait, au XVII^e siècle, la norme grammaticale, c'est l'usage des bourgeois parisiens cultivés, en sorte que cette norme renvoie à une norme politique, la centralisation administrative au profit du pouvoir royal [...]. On commence par les normes grammaticales, pour finir par les normes morphologiques des hommes et des chevaux [...] en passant par les normes industrielles et hygiéniques². » Les dominations sociales et politiques s'accompagnent toujours d'une

1. Cité par Ivan Illich, *Le Travail fantôme*, op. cit., p. 58-59.

2. Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, PUF, 1979 [1967], p. 181.

colonisation linguistique. L'État-nation en Europe réprime les langues régionales à la fin du XIX^e siècle. La LTI (*Lingua Tertii Imperii*)¹ décrite et analysée par Victor Klemperer est fréquemment citée comme le modèle des langues des totalitarismes. Au risque parfois d'oublier que les processus de « novlangue » qu'elle dévoile de manière obscène sont au cœur de toutes les modifications linguistiques qui matérialisent les transformations politiques². Une véritable colonisation du vivant par les valeurs industrielles conduit aujourd'hui à nous faire lâcher la chair du vivant pour l'ombre des algorithmes.

Les autocontraintes symboliques concernant les parlers populaires soumis à la « centralisation » linguistique et à l'« uniformisation » de la langue s'imposent toujours davantage au cours du temps. Les conceptions du monde dépendent étroitement de l'ordre symbolique des discours et de leurs langages. La lente progression des « intériorisations » et des « privatisations » des actes de la vie quotidienne accroît la pression des normes sociales sur les sujets et modifie leur psychologie autant que leurs mœurs. Ils ne parlent plus de la même manière qu'auparavant, et ce faisant ils ne peuvent plus penser de la même manière. Les récits que les humains se font à eux-mêmes et aux autres pour penser ce qui leur arrive se modifient. L'émergence de nouvelles subjectivités, de nouveaux concepts – comme ceux de « conflit intérieur », de « réalité psychique » ou de « liberté individuelle » – rend compte de la dynamique de cette évolution des civilisations des mœurs. L'originalité du travail de Norbert Elias est incontestablement d'avoir articulé cette évolution

1. Victor Klemperer, *LTI. La langue du III^e Reich*, Albin Michel, 1996 [1947].

2. Cf. Roland Gori, *La Fabrique de nos servitudes*, *op. cit.*

psychogénétique avec la sociogénèse des structures sociales, comme l'apparition d'un État centralisé, d'abord monarchique, ensuite national et républicain. La privatisation de la vie quotidienne, par exemple, s'accompagne d'une monopolisation des moyens par lesquels les États modernes assurent le façonnage social établi par les couches sociales dominantes.

Les modèles d'autocontrôle élaborés par les sociétés aristocratiques de cour à l'usage de la sphère sociale et de la vie privée furent transmis à d'autres couches accédant nouvellement à la position sociale et aux fonctions politiques de l'ancienne couche supérieure. C'est précisément dans et par cette interpénétration des normes que se constituent les mœurs d'une société et que les «angoisses sociales», la peur de perdre l'amour des autres et de gâcher son crédit augmentent. Les transformations des normes de comportement et des codes de conduite incitent à cultiver de nouvelles qualités et de nouvelles valeurs: réflexion, stratégie, régulation des affects, maîtrise de soi, connaissance des autres, qui tendent à venir en lieu et place des victoires par les armes¹. Les hommes et femmes à la cour ne se contrôlaient qu'avec les personnes de leur rang, avec les classes inférieures, ils se laissaient aller à leurs pulsions sexuelles et agressives. Leurs autocontraintes n'avaient pas encore atteint ce degré d'«automatisme» exigé par la culture bourgeoise et qui par la suite a englobé toutes les relations humaines. Les processus de «rationalisation» et de «psychologisation» qui apparaissent dans l'économie psychique sont inséparables de la transformation de ces structures sociales. C'est par des

1. Norbert Elias, *La Dynamique de l'Occident*, *op. cit.*

expressions isolées, des tournures de phrase, des formes syntaxiques que le nazisme a imposé sa conception du monde à des millions d'Allemands. Cette colonisation de leurs esprits fut adoptée de façon mécanique et inconsciente. Tel est l'apport, par exemple, du travail de Victor Klemperer. Le désordre du monde est une affaire de langage, un langage perverti par des forces politiques capables, au moins un temps, de coaguler les forces en jeu dans le chaos social.

Norbert Elias montre que l'intériorisation des craintes constitue un processus de civilisation qui conduit les humains à voir atténuée la peur de l'agression extérieure au profit des craintes et angoisses « intérieures ». En raison de cette intériorisation, les individus délaissent les corps-à-corps impitoyables au profit des combats intérieurs. Cette notion de conflit psychique et moral constituera une pièce centrale de la psychologie à la fin du XIX^e siècle. L'émergence d'un monopole de la violence physique par les États et l'ancrage des valeurs sociales par le métier et l'acquisition de l'argent, l'inscription des règles sociales à partir des espaces privés, tout cela modifie les économies psychiques et sociales. À partir du XIX^e siècle, les comportements de civilisation s'étendent aux différentes couches sociales des populations qui tendent à s'aligner sur les normes de comportement et les codes sociaux de la classe sociale dominante, la bourgeoisie. Bien évidemment, cette évolution ne se réalise pas de manière linéaire et ce façonnage social a progressé par l'interpénétration des habitudes sociales et des habitus individuels au cours du temps.

Un point important sur lequel je reviendrai, c'est que les processus de civilisation « désincarnent » toujours davantage les manières de vivre et de penser. Nous devrions très

sérieusement nous interroger sur les exigences de plus en plus tyranniques *qui contraignent les individus à perdre leur lien avec leur corps et qui font perdre à leur parole son poids de chair*. Ce délitement des liens entre le langage et le corps constitue une violence sociale qui explique peut-être bien des comportements délictueux, dénués d'empathie, cherchant désespérément par la destruction à ressentir les sensibilités perdues. Dans une lettre du 17 juillet 2024¹ « sur le rôle de la littérature dans la formation », le pape François rappelle ce défi contemporain d'un retour au « sacré » qui pourrait conduire de nouveaux croyants à adhérer à « un Jésus-Christ sans chair ». Il rappelle que l'engagement véritable invite tout un chacun à rencontrer « un Jésus-Christ fait chair, fait homme, fait histoire ». Cette chair faite d'émotions, de passions, de récits concrets, d'amour, répond, poursuit le pape François, au mystère de l'humain qui « ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné ». Cet appel du plus haut responsable de la religion catholique révèle un défi contemporain, jette une lumière sur nos obscurités : l'éloignement social est un éloignement du corps, de celui des autres comme du sien. C'est aussi, souligne la lettre du pape François, un éloignement des âmes, des sensibilités et des capacités à l'empathie. La désincarnation accélérée des moyens humains de communication, propre à notre époque, conduit à certains moments de l'histoire contemporaine à un retour violent de la présence du corps et des pulsions dans les rapports de confrontation sociale.

1. « Lettre du pape François sur le rôle de la littérature dans la formation », Le Saint-Siège [en ligne], 17 juillet 2024.

Cette évolution des processus de civilisation s'est accomplie *différemment d'un pays européen à l'autre*, la France s'inscrivant plus vite et plus volontiers dans un processus de centralité économique en favorisant le développement des affaires et du commerce. *A contrario*, l'Allemagne a laissé prospérer de petites seigneuries absolutistes en manque de moyens économiques, dominées plus longtemps par des formes de comportement aristocratiques. Ce rappel est indispensable pour comprendre la niche écologique de dé-civilisation ayant permis l'émergence de la catastrophe. Une lecture attentive des ouvrages de Norbert Elias éviterait bien des contresens que nous avons vus fleurir en France au moment des émeutes de juin 2023.

Émergence de la barbarisation nazie

L'ouvrage de Norbert Elias, publié en 1989 un an avant sa mort, *Les Allemands*, pose la cruelle question de « la terrible, l'indicible, l'impensable banalité du mal » formulée par Hannah Arendt. Cet ouvrage corrige et complète ses thèses précédentes que je viens d'évoquer.

Pour horrible qu'elle ait pu être, la Première Guerre mondiale semble ne pas avoir altéré la thèse de pacification progressive des mœurs théorisée par Norbert Elias, à savoir : la construction d'États absolutistes qui, en monopolisant la violence physique, en prétendant avoir le monopole de l'usage légitime de la force, parviennent à contraindre les individus et les sociétés à une maîtrise des pulsions, au resserrement des liens sociaux, à l'incorporation des mécanismes stables et rigoureux des contraintes sociales. Les constructions psychiques assurent désormais l'inhibition des

pulsions et tendent à se substituer aux instances exogènes de contrôle social des individus, en voie, si ce n'est de disparition, du moins d'atténuation.

C'est la « barbarisation » des conduites des nazis envers leurs victimes qui est venue constituer le plus cruel démenti des premières analyses de Norbert Elias sur la civilisation des mœurs. Comment en effet comprendre que tant d'Allemands aient accepté, participé voire encouragé l'extermination des Juifs et perpétré les plus effroyables cruautés ? Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui a conduit à l'effondrement des processus de civilisation ? Comment une société, une langue, la LTI, peuvent-elles mettre un terme à des processus de civilisation individualisants et faire perdre aux citoyens l'essence de leur existence sociale ? Comment des citoyens civilisés par des décennies de culture morale et sociale ont-ils pu accepter d'être anesthésiés, transformés en automates, sans pensée, sans d'autres formes de jugement que celles des atomes maléfiques du système nazi qu'ils ont accepté d'implanter dans leur psychisme ? Comment ont-ils pu accepter d'être « remontés » comme des horloges, entraînés dans des « expéditions punitives » pour célébrer des événements « historiques » à la gloire du Reich ? Ces trois mots – « remontés », « expéditions punitives », « historiques » – sont des expressions identifiées par Victor Klemperer comme spécifiquement nazies¹.

Comment une doctrine fanatique a-t-elle pu amener des citoyens allemands à se mettre au service des forces de mort, d'un gouvernement nécrophile incitant aux meurtres de masse de populations désarmées, assassinant cruellement femmes et enfants ? Éloge de la force et célébration d'un

1. Victor Klemperer, *LTI, op. cit.*, p. 71.

héroïsme poussés jusqu'au suicide collectif auquel invitait Hitler au moment de la défaite, ce régime de terreur fut une période de dé-civilisation. Face à cette phase de régression de la civilisation, des horreurs commises par le national-socialisme dont il fut le proche témoin et la victime¹, Norbert Elias se trouve dans l'obligation d'analyser l'habitus national des Allemands qui a rendu possible ce choc de l'effondrement d'une civilisation.

Dans *Les Allemands*, Norbert Elias commence par constater qu'une civilisation superficielle et instable des mœurs contient le risque de mener à une « dé-civilisation », à une régression, à une involution des processus de civilisation. Des actes de violence et d'agressivité, qui avaient été jusque-là réprimés par la société, sont à nouveau autorisés, voire encouragés durant les guerres. Sigmund Freud avait également insisté sur ce point : les restrictions imposées par les civilisations mobilisent chez les individus une forte ambivalence. Ils les aiment pour les violences qu'elles leur évitent et les détestent pour les sacrifices qu'elles exigent. Le renoncement à l'agression et à l'exploitation des autres, rejets de la pulsion de mort, auquel la civilisation contraint, rassure les individus et congédie leur peur (de mourir). Mais, en même temps, ce sacrifice des désirs pulsionnels mobilise leur sourde hostilité puisqu'il les contraint à s'autocontrôler. Cette pulsion agressive, dérivée de l'instinct de mort, trouve en certaines occasions comme la guerre ou les affrontements sociaux, l'opportunité de se manifester plus ouvertement. Tout dépend de l'époque et des mœurs de la société dans

1. L'ouvrage *Les Allemands* (Seuil, 2017) est dédié à la mémoire de ses deux parents, déportés et morts dans les camps de Breslau et d'Auschwitz.

laquelle vivent les humains, l'intériorisation des interdits de tuer demeure à géométrie variable. Il n'empêche qu'avec l'industrialisation des forces d'anéantissement, le déni d'humanité des victimes, le programme génocidaire, la barbarisation des conduites nazies, nous sommes face à quelque chose de plus que Norbert Elias aborde comme « un recul de civilisation ». La mort devient une industrie qui transforme l'humain, le vivant, en matériau, en matière inerte exploitable.

Le relâchement des inhibitions sociales et des autocontrôles des comportements surgirent en Allemagne dans un contexte historique et politique particulier. *A contrario* des autres États européens, l'unification de l'Allemagne fut tardive et instable : résultant de la victoire de 1870-1871 sur la France, elle est survenue à l'ombre des canons aristocratiques et guerriers de la civilisation de cour. Les lueurs des Lumières de la culture bourgeoise, de son esprit critique et de ses valeurs de tolérance se sont obscurcies au profit des codes de l'honneur et du duel (« capacité à donner satisfaction¹ »). Cette capacité à donner satisfaction a contribué à l'unité d'une société de privilégiés, via le privilège de ceux qui avaient l'honneur d'exiger arme en main réparation d'une offense de n'importe quel autre membre de la caste à laquelle ils appartenaient. Ce code de l'honneur bafouait les lois civiles et pénales au-dessus desquelles les héritiers des « sociétés guerrières » se situaient. Alors que dans les autres États européens, la centralisation bureaucratique et l'organisation « rationnelle-légale² » étaient parvenues, au moins en

1. *Ibid.*, p. 79.

2. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, Flammarion, 2002 [1904-1905].

grande partie, à écarter le recours aux violences physiques entre les citoyens, en Allemagne, celles-ci étaient omniprésentes. L'emploi de la force entre les citoyens constituait un « défi » constant à l'autorité de l'État, et aboutissait à la création de règlements et de codes parallèles aux lois officielles, normes et codes sociaux garantis par la noblesse et la haute autorité militaire.

A contrario de la France et de l'Angleterre où la « bonne société » bourgeoise des capitales définissait les nouveaux « canons de comportement », en Allemagne, les fonctions sociales d'« intégration » et de « régulation » étaient assurées par des institutions plus anciennes et délocalisées, comme l'armée, les associations étudiantes combattives et les grandes familles aristocratiques qui monopolisaient les postes administratifs décisionnels. La « formalisation » des comportements sociaux s'inspirait de ces modèles aristocratiques et militaires. Norbert Elias analyse le « duel » comme la « stratégie sociale » privilégiée des classes dirigeantes. La victoire de 1871 sur la France affermit la conviction selon laquelle seuls les groupes les plus puissants – c'est-à-dire l'Empereur, la société de cour et la noblesse, suivis par les piliers militaires et civils de l'État – constituaient la véritable Allemagne: « La victoire de l'armée allemande sur la France fut en même temps la victoire de la noblesse sur la bourgeoisie en Allemagne¹. » Les autres classes sociales n'étaient pas soumises aux mêmes « formalisations » des stratégies de comportement qui plaçaient l'honneur au-dessus de la vie, le prestige au-dessus de la moindre empathie, et de ce fait elles n'auraient pu prétendre aux privilèges de représenter

1. Norbert Elias, *Les Allemands*, *op. cit.*, p. 28.

la Nation. La « vraie » Allemagne au tournant des XIX^e et XX^e siècle, c'est l'Armée et la noblesse qui la sert.

Norbert Elias avance l'hypothèse selon laquelle il n'en avait pas toujours été ainsi. Au milieu du XVIII^e siècle la bourgeoisie allemande désireuse d'égalité sociale et de libéralisme économique avait pris le parti du Roi et avait adhéré à l'idéal d'une nation unifiée par des valeurs de culture contre les nobles et leurs cérémonies féodales. La culture était l'apanage d'une bourgeoisie éclairée, classe sociale en voie d'ascension. Norbert Elias rappelle que le terme allemand de « culture » détient un caractère limité aux objets et aux produits humains, cultivés comme des « fleurs dans un champ ». Ce concept de culture invite chaque nation à se demander en quoi consiste son caractère spécifique, là où le concept de civilisation s'est avéré expansionniste et colonisateur. En Allemagne, c'est la polémique de l'*intelligentsia* de la classe moyenne contre les bonnes manières de la société de cour qui lui avait fait choisir la culture comme marqueur de distinction sociale. L'autojustification sociale des classes moyennes par la vertu et l'érudition s'opposait aux attitudes extérieures et superficielles des cérémonies des courtisans au pouvoir. L'université allemande était devenue le centre de l'opposition bourgeoise à la cour et s'affirmait comme la concurrente des grands établissements estudiantins fascinés par les rituels des duels, des cérémonies du « donner satisfaction ».

La grande bourgeoisie – largement exclue de la société de cour et de ses « privilèges politiques » – avait développé, au XVIII^e siècle, des canons de comportement et de sensibilité proches de l'esprit des Lumières des autres pays européens. Comme dans ces pays, les revendications d'égalité, d'humanité, de responsabilité morale et individuelle tendaient

à définir les canons de comportement d'une bourgeoisie économique s'opposant au conservatisme de la société de cour. Norbert Elias rapporte qu'il était de bon ton de parler français et de s'inspirer des modèles anglais et français dans cette société allemande bourgeoise. Goethe évoque ces hommes de cour allemands complètement dépourvus de culture et fiers de leur civilisation, c'est-à-dire de leurs civilités, de leurs rituels, de leurs codes d'honneur et des cérémonies qui en assuraient la transmission.

Nous pouvons aisément mesurer l'écart culturel existant entre l'Allemagne et d'autres pays européens en rappelant, par exemple, qu'en France à la fin de l'Ancien Régime, les gens de lettres constituaient une « aristocratie de substitution¹ », même dépourvue de pouvoir politique au niveau de l'État, toute-puissante sur l'opinion publique. L'opinion largement séduite par la « politique littéraire² » se transformait, à la veille de la Révolution, en « tribunal » que les pouvoirs devaient convaincre pour gouverner « légitimement ». Les critiques du fanatisme religieux, l'appel à la tolérance et au doute, la confiance dans l'expérience et l'observation, l'examen critique des institutions, la reconfiguration d'une morale et d'une justice articulées à la raison et à la liberté, tranchaient avec les mœurs et coutumes féodales, déjà largement entamées par la centralisation monarchique. Nombre d'historiens, au premier rang desquels Alexis de Tocqueville, considèrent que les sociétés culturelles de l'époque des Lumières furent la matrice d'une nouvelle sociabilité révolutionnaire que la centralisation monarchique

1. Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Seuil, 2020 [1990].

2. *Ibid.*

avait indirectement favorisée. Le goût de la littérature et de la philosophie disposait les sujets à l'amour de la langue et redistribuait de manière plus fluide et vivante les relations d'égalité et d'inégalité que figeaient les hiérarchies militaires et disciplinaires.

Mais, au cours de ces XVIII^e et XIX^e siècles, la bourgeoisie allemande n'était pas parvenue à s'emparer des postes de décision du pouvoir politique, malgré ses succès intellectuels et économiques. Cette disjonction entre l'autorité spirituelle et le pouvoir politique a conduit une partie de ses membres à abandonner leurs idéaux de progrès et de culture pour rallier les sociétés conservatrices traditionnelles en faisant leur le code de l'honneur et le donner satisfaction de l'aristocratie militaire. Ou du moins, une partie de la haute bourgeoisie allemande s'est ralliée à ces codes sociaux de la noblesse de cour, a fini par adopter ces valeurs « militaires » situées à l'opposé de l'esprit des Lumières, dans l'espoir d'intégrer socialement les cercles du pouvoir politique dont l'accès dépendait toujours des vieilles familles aristocratiques. De ce fait, la culture humaniste des idéaux de justice, d'égalité, d'universalisme, de raison, a progressivement cédé la place aux traditions d'« inégalité » entre les hommes, aux marqueurs de « supériorité » et aux valeurs d'« obéissance ». C'est, écrit Norbert Elias, par ce processus, par cette allégeance aux codes de la cour que les représentants sociaux des vieilles familles aristocratiques réussirent à se maintenir aux postes des pouvoirs politiques, en dépassant socialement les « capitalistes » qu'ils n'acceptèrent qu'après leur conversion à leur civilisation belliqueuse. À partir de cette défaite de la culture des Lumières en Allemagne, de larges cercles de la bourgeoisie cherchèrent

à trouver leur place au sein de l'État militaire en adoptant les modèles et les normes de la noblesse. Je laisse, bien évidemment, à Norbert Elias la responsabilité de cette thèse, mais elle me semble avantageusement éclairer l'opposition entre la culture et la civilisation.

Dès le début de son travail, Norbert Elias souligne que le terme de « civilisation » se rapporte à des données très variées : évolution technique, règles du savoir-vivre, développement des connaissances, idées et rites religieux ou sociaux, habitat, alimentation, rapport entre les sexes. Ce qui lui permet d'approfondir l'antithèse entre culture et civilisation en Allemagne. Là où un Français, ou un Anglais, évoque un degré de civilisation, un Allemand parle de culture. Le terme « cultivé » est ici assez proche de celui de civilisation, il désigne « la manière de se présenter et de se comporter grâce à l'érudition, aux sciences et à la formation de l'esprit critique ». Simplement, là où la bourgeoisie privilégiait la culture des Lumières, la noblesse se soumettait à des codes et des habitus formalisés de civilisation mondaine et militaire. Bien sûr, ce tableau proposé par Norbert Elias doit être nuancé. Il doit, notamment, être ajusté aux périodes bismarckiennes davantage soucieuses d'unité nationale et d'industrialisation à contre-courant des valeurs aristocratiques héritées de la féodalité. Il n'empêche, cette opposition entre la culture des classes moyennes bourgeoises et la civilisation des classes supérieures aristocratiques nourrit de fortes tensions sociales en Allemagne. La bourgeoisie, pour autant, n'est pas entrée frontalement en opposition, voire en révolution contre la noblesse de cour comme ce fut le cas dans d'autres pays. Cette tension politique entre culture (des Lumières) et civilisation (de la cour) a participé à structurer

bien des politiques culturelles, sociales, esthétiques et ségrégationnistes du III^e Reich.

Norbert Elias, pour expliquer la barbarisation des comportements nazis, souligne son lien avec l'importance et le rôle de cette « diffusion de modèles militaires dans certaines parties de la bourgeoisie parce [qu'il croit] que le national-socialisme, et la poussée dé-civilisatrice qu'il incarne ne sont pas tout à fait intelligibles sans un tel contexte¹ ». Le recours sans bornes à des actes de violence, le relâchement de la formalisation des conduites, ne peut se comprendre, selon Norbert Elias, sans devoir analyser l'abandon de la culture bourgeoise du XVIII^e siècle au profit de la civilisation aristocratique. Cette civilisation belliqueuse de la force et du duel adoptée par la bourgeoisie allemande fut le prix à payer de son intégration sociale dans les classes dominantes occupant les postes de pouvoir. Elle fonda l'unité nationale et populaire sur des critères qui lui étaient absolument opposés, ceux de la noblesse. Et, ce faisant, l'habitus national allemand fut façonné par des usages sociaux de brutalité, de discipline, d'idéalisation du statut militaire et des actions guerrières. Le contraste avec l'Autriche, pays voisin, est consternant : « Un Viennois dépourvu de sens artistique et qui ne trouvait pas de plaisir à la beauté formelle était inconcevable dans ce qu'on appelle la "bonne" société; mais même dans les couches inférieures, la vie du plus pauvre comportait un certain instinct de la beauté [...]; on n'était pas un vrai Viennois sans cet amour de la culture². » L'irruption tapageuse d'abord des nationaux allemands, minorité antisémite

1. Norbert Elias, *Les Allemands*, *op. cit.*

2. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, *op. cit.*

viennoise, minuscule mais forte en gueule, puis de l'*Anschluss* en 1938 mirent à terre l'extrême finesse de cette culture pour imposer une brutale civilisation nationale-socialiste¹. L'aube d'Éros – c'est l'expression de Stefan Zweig – laissait place au crépuscule et bientôt aux ténèbres de Thanatos. Albert Camus évoque cette Europe des Lumières qui finit par un couvre-feu².

Intégration nationale et levée des inhibitions sociales

Progressivement, à la fin du XIX^e siècle l'antithèse « culture/civilisation » s'est déplacée d'une opposition « sociale » (bourgeoisie/noblesse) vers une opposition « nationale » (les « vrais Allemands » et les autres). Cette conversion des questions et des hiérarchies sociales en revendications nationales a traversé toutes les politiques de l'extrême droite depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui encore. Le concept de Nation tend alors à s'imposer non plus dans un alliage avec la République et la démocratie, comme en France par exemple, mais sur le modèle militaire allemand des vieilles familles nobles. La Nation c'est l'Armée. La Nation se replie alors sur les émotions collectives et les croyances irrationnelles en un « caractère national » qui donne à l'acte de naissance une puissance symbolique d'appartenance. L'État se trouve de surcroît placé sous la surveillance des « factions » et des agences partisans, lesquelles, ensuite, prennent le relai des classes aristocratiques dominantes

1. Ce qui ne signifie en aucune manière que Berlin était dépourvu de patrimoine artistique et de foyers d'innovation intellectuelle. L'« autorité » des arts et de la culture se trouvait disjointe du « pouvoir politique ».

2. Albert Camus, *L'Homme révolté*, Gallimard, 1951.

en fondant un « élitisme de masse » (avec les fascistes et les nazis).

En Allemagne, au XIX^e siècle, la culture ne s'est pas révélée un vecteur suffisant pour assurer l'intégration sociale nationale garantie par l'État. Ce sont les cérémonies civilisatrices des traditions, codes et assignations à des rangs sociaux qui ont prévalu dans les mœurs « militarisées ». Ces lignes de fracture sont réapparues sous d'autres formes dans les « évaluations raciales » des nazis qui en sont les résurgences, le passé revécu sous une forme actualisée. La preuve de noblesse qui permettait la discrimination aristocratique fut « réanimée » par la législation raciale nazie. La race devint le critère de partage des individus et le marqueur des classes sociales naguère opérationnel pour distinguer les quartiers de noblesse. Le concept de « race » absorbe une partie des prérogatives naguère dévolues à la « noblesse ». On imagine aisément l'engouement des classes populaires pour cet « élitisme de masse », typique des populismes totalitaires, qui semblait leur ouvrir les voies de l'intégration sociale par le truchement d'une nation biologiquement définie.

On ne saurait comprendre cette évolution des tensions sociales et politiques en Allemagne sans devoir souligner que la bourgeoisie française a fait le chemin inverse. En France, depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, il n'y a plus de différences notables entre les mœurs des classes dominantes issues de la haute bourgeoisie et celles de l'aristocratie. En France, la preuve de noblesse que permet la discrimination aristocratique a existé, mais elle n'a pas joué un rôle politique aussi déterminant et sélectif qu'en Allemagne. La civilisation française des classes moyennes bourgeoises a rejoint la notion allemande de culture parce que justement

la couche bourgeoise française a pu jouer un rôle « politique révolutionnaire » auquel n'est pas parvenue la bourgeoisie allemande. Avec les philosophes français, les révolutions américaine et française, la notion de civilisation a évolué : ce n'est plus un patrimoine de rituels, mais un processus « culturel » et « politique » en marche pour réformer les mœurs des peuples par le progrès et la raison.

Au xx^e siècle, les idéaux humanistes et progressistes des classes moyennes allemandes cédèrent la place aux « idéaux nationalistes dans le miroir desquels les humiliés du xix^e siècle pouvaient admirer une image idéale d'eux-mêmes unifiant les oppositions politiques de la veille » : « Lorsque le terme culture, à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e siècle, devint de plus en plus utilisé dans le sens de “culture nationale”, les connotations humanistes et morales qu'il avait revêtues au début de sa trajectoire passèrent au second plan, avant de se dissiper¹. » *Exit* la Raison, le Progrès, la Liberté, l'Égalité.

En France, une droite révolutionnaire, irrationaliste, anti-démocratique, particulariste et antihumaniste s'est développée idéologiquement sur une base proche du modèle allemand : la communauté nationale doit se former autour d'un chef et de ses « chevaleries d'experts² ». C'est cette même droite révolutionnaire qui salua l'occupant hitlérien comme « une divine surprise » et collabora avec l'ennemi. Zeev Sternhell a longuement développé la thèse d'une origine française du fascisme, à la fin du xix^e siècle, à la veille de la Grande Guerre, à la suite d'une critique radicale

1. Norbert Elias, *Les Allemands*, *op. cit.*

2. Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche*, *op. cit.*

de la droite révolutionnaire née des crises de la démocratie libérale et du socialisme. Le fascisme est nationaliste, xénophobe, populiste, appelant à la combinaison des énergies vitales du prolétariat et de la bourgeoisie, mais, contrairement au nazisme, il ne se fonde pas sur le déterminisme biologique de la « race ». Or, c'est cette obsession des évaluations biologiques qui reprend à son compte l'obsession aristocratique dont j'ai parlé. Nous retrouvons, aujourd'hui, quelques traces de ces obsessions autoritaires ou/et racistes dans les discours de l'extrême droite. Le nazisme postule une biologisation de la pureté nationale par le mirage de la hiérarchie des races. Cette passion triste pour le biologique s'accompagne presque toujours d'une « haine de la parole¹ », du débat, et compromet les chances de réinventer la démocratie. Nous ne saurions comprendre ce qui se joue aujourd'hui sur les scènes européennes et internationales sans devoir « repenser » ce « passé ». Par quels vecteurs nos sociétés contemporaines assurent-elles la fabrique des habitus de leurs citoyens ? De quels passés réactualisés ces vecteurs sont-ils issus ? Quels enseignements peut-on en tirer pour soigner nos démocraties ?

L'ambivalence de l'informalisation

Le nationalisme agressif des nazis trouva dans les processus de civilisation en cours à la fin du XIX^e siècle la niche écologique dont il avait besoin. Cette niche écologique de civilisation était celle d'une « informalisation »

1. Ce thème de « haine de la parole » fait aussi l'objet d'un travail de Claude Allione avec lequel je partage bien des analyses. Cf. Claude Allione, *La Haine de la parole*, Les Liens qui Libèrent, 2013.

des comportements sociaux, autorisant les individus à se permettre aujourd'hui ce qui leur avait été interdit hier. Informaliser revient à défaire les formes qui codent les comportements. Il faut bien comprendre la double valeur, l'« ambivalence » de ce concept.

L'informalisation peut être la levée des processus formels, des codes sociaux qui contraignent de l'extérieur, par les normes sociales, les individus. Cette levée des inhibitions, des répressions formelles peut apparaître parce que les interdits sociaux ne sont plus nécessaires. Leur intériorisation comme habitus suffit à une vie civilisée en société. L'informalisation peut advenir comme « sollicitation plus forte de l'appareil de contrôle de soi¹ » : par exemple, l'évolution des rapports entre étudiants et professeurs, entre genres, n'est pas l'absence de règles, relâchement régressif de civilisation, mais bien au contraire un déplacement de la pression sociale conformant les comportements vers des régulations personnelles impliquant davantage de responsabilité morale... et d'angoisse sociale pour les individus. Dans ce cas, nous sommes face à une « sublimation » des instances de contrôle par le renforcement de l'instance morale, c'est-à-dire des interdits surmoïques. Elle domine aujourd'hui dans nos sociétés démocratiques libérales et peut générer angoisse et insécurité dès lors que la société n'offre plus aux individus les conditions sociales et économiques de leur responsabilité. Elle constitue un pas supplémentaire dans la « privatisation de la civilisation des mœurs ».

Mais l'informalisation peut aussi advenir en période d'ensauvagement des populations, comme pendant les

1. Norbert Elias, *Les Allemands*, *op. cit.*

guerres par exemple où les contraintes « externes » de civilisation sont levées, d'abord avec les ennemis et progressivement avec tout le monde. Ce que Norbert Elias considère comme une « régression civilisatrice ». Ce relâchement des pulsions à l'égard, bien souvent, des inférieurs et des « vies inutiles » s'accompagne d'une discipline sévère imposée par des modèles de domination militarisés. Ce fut, par exemple, l'informalisation des comportements nazis envers leurs victimes dont ils déniaient le caractère humain.

Norbert Elias invite ainsi, à partir de la « fourchette formalité-informalité » au sein d'une société, à configurer l'architecture des contrôles formels et informels des comportements. La formalisation des comportements (dans le sens d'imposer des formes) implique que des choses autrefois permises sont, dans une phase de « civilisation », interdites. Il reste néanmoins une part de comportements informalisés au sein d'une même société, voire chez le même individu dont le comportement formalisé sera très contrôlé avec ses pairs et relâché, informalisé, avec des gens de classes inférieures. Il en a été ainsi, par exemple, chez les étudiants des établissements militaires « supérieurs » allemands dont le comportement avec les jeunes filles de leur milieu devait être très formalisé, alors qu'il était relâché, désinhibé, vulgaire, avec les filles du peuple. Les habitus déterminés par cette fourchette « formalité-informalité » ont joué un rôle dans la barbarisation des conduites nazies. L'informalisation consiste alors en une désinhibition des pulsions conduisant à des violences sexuelles et agressives.

Ici apparaît à l'horizon de mon analyse une remarque particulière : une société habituée à l'informalisation des comportements des citoyens libres et responsables peut conduire

à une régression civilisationnelle renouant avec les pratiques des rapports de force si, et seulement si, ils se trouvent en même temps privés de la possibilité de les exercer. Peut-être est-ce aujourd'hui le risque que courent nos démocraties libérales? Si elles ne préparent pas – par l'école, la santé, la culture, l'information – leurs citoyens à exercer leurs responsabilités démocratiques, ils peuvent s'emparer de la liberté en délaissant la responsabilité. Ce type de situation conduisant une société à relâcher ses contraintes sociales, du fait de l'évolution démocratique, si elle ne se préoccupe pas de former ses citoyens, prend le risque, mieux que toute autre, de devenir la proie d'un processus violent de dé-civilisation. La levée des contraintes exogènes confiée aux citoyens la responsabilité de leurs comportements civilisés, « mais si en même temps rien ne les y prépare », ils peuvent tomber dans une régression de civilisation qui les conduira au pire. Le retour des contrôles sécuritaires signe l'échec de cette évolution des mœurs. Les votes actuels pour des régimes illibéraux ou néofascistes, la dédramatisation de l'extrême droite, pourraient bien constituer un des symptômes de cette involution de la civilisation. Cette tendance d'une partie de la population à exiger des autorités un contrôle sécuritaire pourrait provenir d'une faille, voire d'une faillite des civilisations, notamment européennes, qui s'avèreraient incapables de fournir à leurs citoyens les moyens humanistes de formation, par l'éducation et le soin notamment, aux autocontrôles. L'Allemagne de la fin du XIX^e siècle en a constitué historiquement un exemple. Notre époque pourrait en connaître une résurgence.

CHAPITRE III

Dé-civilisation, nazisme et emprise technocratique

« Une opinion largement répandue veut que la terreur fasciste n'ait constitué qu'un épisode éphémère dans l'histoire moderne, aujourd'hui fort heureusement derrière nous. Ma conviction est que cette erreur est profondément ancrée dans les tendances de la civilisation moderne, et en particulier dans la structure de notre économie. »

Léo Löwenthal, *L'Atomisation de l'homme par la terreur*

Les modèles, les habitus de l'aristocratie allemande se sont imposés grâce à la supériorité politique conférée par les victoires obtenues, par exemple contre la France en 1870, par des faits d'armes. Au contraire de ce qui a pu se passer dans d'autres pays européens, ce n'est pas la bourgeoisie qui guida le peuple dans les processus de civilisation, mais les nobles auxquels les bourgeois s'efforcèrent de ressembler. Avec pour conséquence, selon Norbert Elias, une disposition au processus de dé-civilisation qui favorisa l'accès au

pouvoir des nazis. Il écrit: «J'ai parlé un peu plus précisément de la diffusion de modèles militaires dans certaines parties de la bourgeoisie. Ils en venaient à recommander alors une mobilisation sans limites de la puissance et de la force¹.» Bien évidemment, ces choix dans l'art de gouverner se reflétaient dans les modèles éducatifs: aux choix de compromis et de transactions de l'humanisme hollandais, par exemple, s'opposait, en Allemagne, une civilisation disciplinaire et agonistique. Ces modèles de l'ordre, de la force et de l'obéissance furent exacerbés par les frustrations et les incertitudes de l'après-1918 et les humiliations du traité de Versailles. La défaite et la vexation imposées aux Allemands à cette période raviva la nostalgie des grandeurs passées et perdues. Cela favorisa l'illusion d'un nationalisme exacerbé par les organisations paramilitaires déchaînées contre les institutions démocratiques et l'État dont elles contestaient le monopole de la violence légitime. Ce «renouveau», cette résurgence de l'éloge de la force et de l'obéissance entonnée volontiers par les organisations paramilitaires a permis la diffusion d'actes violents et la prévalence de modèles d'inégalité sociale fondée sur les codes aristocratiques. Norbert Elias a montré qu'ils furent les conditions préalables et favorisantes de l'apparition d'une «dé-civilisation» nazie.

Or, aujourd'hui, tout se passe comme si la force des armes avait cédé sa place et sa fonction sociale au pouvoir des techniques. Ce sont les techniques qui, entre les pays et à l'intérieur de chacun d'entre eux, établissent les inégalités sociales et culturelles. Leur usage n'est plus synonyme de modernisme, elles peuvent devenir une rationalité logistique au

1. Norbert Elias, *Les Allemands*, *op. cit.*

service de valeurs conservatrices, voire obscurantistes, dans tous les cas antidémocratiques. L'organisation tend à remplacer l'organisme.

Ce type de réactions antidémocratiques, aujourd'hui comme hier, s'inscrit dans un conservatisme traditionnaliste qui refuse le modernisme tout en adorant les technologies. La condamnation du mode de vie bourgeois s'accompagne d'un rejet des valeurs des Lumières, d'une méfiance extrême à l'égard des intellectuels et d'un culte de l'action pour l'action. La parole et la discussion sont assimilées à du « bavardage » méprisé et méprisable, y compris au sein des établissements scolaires et universitaires au sein desquels chacun est invité à l'« héroïsme ». Dans sa forme la plus pure, le fascisme originaire conçoit la vie comme une guerre permanente à laquelle il faut préparer les esprits. Dans sa forme hybride, néolibérale, greffant le capitalisme sur un libéralisme autoritaire, la « concurrence » se substitue à l'affrontement militaire. Ce que d'ailleurs Herbert Spencer, fondateur du darwinisme social¹, avait anticipé. La vie devient une guerre économique permanente et la parole se dégrade en lexique rudimentaire, se satisfait d'une syntaxe pauvre et pullule en un foisonnement d'acronymes et d'émojis.

Ce rapprochement que j'opère entre notre situation actuelle et notre héritage du passé a pour fonction d'attirer l'attention sur les origines culturelles de nos crises politiques et les perversions du langage que l'histoire européenne a déjà connues. Faute d'une révolution symbolique, nous risquons de commettre les mêmes erreurs. J'ai longuement

1. Roland Gori, *Et si l'effondrement avait déjà eu lieu*, Les Liens qui Libèrent poche, 2022.

insisté sur le travail de Norbert Elias dans la mesure où il nous montre, de manière exemplaire, qu'une « transition politique de civilisation » nécessite une révolution culturelle qui, en préparant les esprits et les mœurs, favorise les structures sociales lui permettant de se réaliser. Je préciserai, en suivant de ce point de vue le travail de Roger Chartier sur les origines culturelles de la Révolution française¹, qu'analyser les « origines culturelles » – je dirai plus volontiers « les facteurs culturels favorisant » – d'une révolution ou d'une transition historique n'est aucunement une prétention à en établir les « causes ». C'est simplement s'obliger à recenser les conditions qui l'ont rendue possible. Tout en nous permettant d'en penser l'événement historique et d'en éviter une terrible récurrence.

Sigmund Freud nous avait invité à nous défaire de cette terrible « illusion » d'être parvenus à éradiquer le mal une fois pour toutes en nous conduisant en citoyens civilisés. Un an seulement après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, il constate le désarroi des individus qui observent les États belligérants en train de se conduire avec une violence, une cruauté et une injustice qui déshonorerait, en temps de paix, tout citoyen se livrant à de tels comportements. Avec amertume, Freud note alors ces « désillusions », qui sont les nôtres face aux abominables massacres des guerres, « face au comportement non civilisé dont font preuve durant cette guerre ces citoyens du monde qui sont nos concitoyens. Elles [ces désillusions] reposaient sur une illusion à laquelle nous nous étions laissé prendre. En réalité, ils ne sont pas tombés aussi bas que nous le craignons,

1. Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, *op. cit.*

car ils ne s'étaient pas du tout élevés aussi haut que nous l'avions cru¹». L'histoire européenne ferait-elle l'objet d'un refoulement collectif? L'histoire n'est pas pure répétition, mais il nous faut «repenser le passé» pour éviter qu'il ne revienne sous d'autres formes. C'est de cette manière que Theodor Adorno conclut son article «Que signifie: repenser le passé?».

En affirmant que «si l'on prend cependant tellement au sérieux, comme j'estime devoir le faire, les risques sérieux d'une survie du nazisme, cela limite également la pédagogie qui se propose d'élucider ces phénomènes. Qu'elle soit sociologique ou psychologique, elle n'atteint pratiquement que ceux qui sont prêts à la recevoir, et qui de toute façon ne seraient pas réceptifs au nazisme²», Theodor Adorno met parfaitement en évidence que nous aimerions bien échapper à ce passé nazi mais qu'il est toujours bien vivant aujourd'hui. Il est présent moins dans la résurgence du nazisme et des tendances fascistes «contre» la démocratie qu'en son sein même, «à l'intérieur» de la démocratie. Ce serait une illusion de croire que le régime nazi ou fasciste n'aurait significé pour les populations que craintes et souffrances. Theodor Adorno le rappelle, ils étaient nombreux ceux qui y trouvèrent leur compte et en particulier tous ceux qui se «croyaient débarrassés du froid de l'aliénation sociale grâce à la chaleur du côté à côté, même manipulée et suscitée artificiellement³». C'est

1. Sigmund Freud, «Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort» [1915], in *Anthologie de la guerre*, Fayard, 2010, p. 277.

2. Theodor W. Adorno, «Que signifie: repenser le passé?» [1959], in *Modèles critiques*, Payot, 2003, p. 125.

3. *Ibid.*, p. 119.

la propagande et la manipulation rationnelle de l'irrationnel qui permettent la survie des modèles totalitaires « au sein » des démocraties. Je le répète, les régimes totalitaires ne sont pas apparus par génération spontanée, ils constituent la (mauvaise) réponse apportée à la crise des démocraties libérales. Ils en sont l'enfant monstrueux. Et si ce passé continue à hanter notre présent, si l'ombre du nazisme plane encore aujourd'hui avec la multiplication des démocraties illibérales¹ et les succès de l'extrême droite, c'est bien parce que les causes qui ont déterminé l'émergence des fascismes et du nazisme ne sont pas éliminées et « que rien jusqu'à présent n'est venu rompre sa présence maléfique² ».

Ensauvagement et dé-civilisation

Aujourd'hui les nouvelles formes sociales des évaluations des pratiques sociales, au premier rang desquelles les évaluations des pratiques professionnelles, constituent un bon moyen d'analyser des standards de notre civilisation. Ma thèse est que cette manière de procéder pour déterminer la valeur, en favorisant la « concurrence » sur la « solidarité », en enchaînant les professionnels à des chaînes numériques, crée une culture agonistique³ et incite les citoyens à se soumettre et à obéir sans avoir à réfléchir. Cette civilisation conduit à transformer les autres en matière organique ou en fonctions abstraites et finit par un retournement de l'agressivité contre

1. Fareed Zakaria, *L'Avenir de la liberté*, *op. cit.* ; Roland Gori, *Un monde sans esprit*, *op. cit.*

2. Theodor W. Adorno, « Que signifie : repenser le passé? », *op. cit.*, p. 129.

3. Roland Gori, *La Fabrique de nos servitudes*, *op. cit.*

soi. Concurrence débridée et soumission aveugle sont issus de la pulsion de mort.

L'éloge de la force et l'instrumentalisation de soi-même et d'autrui pour parvenir aux conquêtes économiques ou militaires sont communs aux administrations totalitaires, du nazisme ou du stalinisme, mais aussi aux managements néolibéraux. La violence de l'organisation autoritaire, sa bureaucratie meurtrière, son management technocratique, ses obsessions de concurrence, de lutte pour la vie, de performance et d'effort d'expansion de l'espace vital, de contrôle et de purification sociale, d'administration radicale de l'industrie et des armées, apparaît comme un discours «évidé» de toute aptitude à penser, prompt à se remplir de n'importe quels contenus normatifs imposés par les dominants politiques ou marchands. Se soumettre à leur vision du monde sans l'épreuve de l'expérience personnelle et l'exigence de la raison conduit à une profonde altération des rapports des citoyens à la vérité du monde. Nous ne devrions jamais oublier cette analyse d'Hannah Arendt : «Avant que les chefs de masses prennent le pouvoir pour plier la réalité à leurs mensonges, leur propagande se distingue par un mépris radical pour les faits en tant que tels : *c'est qu'à leur avis les faits dépendent entièrement du pouvoir de celui qui les fabrique*¹.»

Sauf qu'aujourd'hui, les chefs qui dominent les masses avancent masqués par les acronymes de leurs marques commerciales. Quant aux masses, elles demeurent plus que jamais constituées d'individus isolés et atomisés, emportés

1. Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, Seuil, 1972 [1951], p. 76, souligné par l'auteur.

par les flux médiatiques. Cette « atomisation » de l'individu est la condition préalable à sa soumission aux terreurs totalitaires¹. Peut-être est-ce ainsi que nous pourrions aborder le travail de Johann Chapoutot² lorsqu'il fait du nazisme une des matrices du management contemporain? Nous devrions moins le comprendre comme une généalogie nazie du management moderne, que l'analyser en tant que révélateur de notre monde contemporain. Lorsque les modes de civilisation conduisent à renoncer à la faculté de penser et de juger au profit de l'efficacité d'une technique suprême et d'une gestion économe sous la responsabilité d'une minorité d'« experts », la grande masse des professionnels perd toute relation créative avec sa production. Ils sont alors condamnés à vivre dans un vide social, politique, économique et culturel. La terreur qui leur impose ces conditions brutales d'existence peut se donner à voir à ciel ouvert avec la brutalité nazie ou apparaître à mots couverts avec la standardisation des actes et des pratiques de la bureaucratie néolibérale. Il convient, je le répète, de se rappeler que la haine de la parole et l'indifférence à l'égard de la puissance imaginaire du langage sont corrélées à une civilisation agonistique.

Le management contemporain et le nazisme ont en commun la préoccupation de la gestion des ressources, avec l'horizon de faire plus avec moins, tout en faisant mieux. Là où le nazisme voyait dans la genèse de l'État l'origine du malheur de la race germanique, les néolibéraux lui reprochent

1. Pier Paolo Pasolini postule que la notion d'« individu » est par essence contradictoire et inconciliable avec les exigences de la société de consommation. Les totalitarismes l'ont remplacée par « l'homme-masse ». Cf. Pier Paolo Pasolini, *Écrits corsaires*, Flammarion, 1976.

2. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir. Le management du nazisme à aujourd'hui*, Gallimard, 2020.

la responsabilité des crises économiques et sociales. Là où les nazis attendaient du parti la source d'une rédemption politique et économique, les néolibéraux en confient la tâche à la « puissance informante de l'entreprise ». Les uns comme les autres mettent en place une polycratie à leur service par une « multiplication des instances de pouvoir et de décision¹ », ce que l'on nomme aujourd'hui « les agences ». À la question que pose en conclusion de son ouvrage Johann Chapoutot : « Comment une société politique libérale, unique et inédite dans l'histoire humaine, peut-elle tolérer, dans le domaine économique, des pratiques si manifestement antagoniques à ses principes fondamentaux²? », je répondrai que c'est parce qu'elle ne les « pense » plus, que ces principes fondateurs sont devenus des signifiants vides, des « signifiants sans signification » qu'elle peut, en toute contradiction, faire le contraire de ce qu'elle proclame. Quant aux signifiants évidés de toute signification, ils s'accumulent, se coagulent dans un syncrétisme ou un oxymore exempt d'analyse logique. Les contradictions sont tolérées dans les régimes fascistes³, non pour permettre de penser en s'efforçant de les résoudre, mais tout simplement parce que tout examen critique est interdit, constitue une trahison. Ce ne sont plus des mots, mais des signaux. Les techniques suffisent, la parole est obsolète. Les nazis, les fascistes, les staliniens, plus récemment les théo-fascistes ou les néolibéraux, sont des adorateurs de la technique.

Cette société organisée par des signifiants sans signification produit et promeut un type d'homme « banal », amoureux de la mort, un technocrate qui va rechercher dans

1. *Ibid.*, p. 38.

2. *Ibid.*, p. 124.

3. Umberto Eco, *Reconnaître le fascisme*, *op. cit.*

les techniques, qui le meurtrissent à son insu, des solutions à ses problèmes. Les techniques deviennent « la guerre continuée par d'autres moyens¹ ». Elles peuvent ainsi transformer un homme banal en tueur professionnel en l'exhortant, comme dans sa vie ordinaire, à suivre la procédure prescrite. C'est ainsi, me semble-t-il, qu'il faut comprendre, comme le rappelle Harald Welzer², les échecs des chercheurs en psychologie, après la Seconde Guerre mondiale, à identifier, à travers les tests de personnalité, un profil des exécuteurs nazis, voire des traits psychologiques significatifs, estimant le pourcentage de cas pathologiques chez les SS entre 5 et 10 %, soit un quota proche de celui de la population générale. La plupart des commandos chargés de l'exécution des prisonniers s'installent assez rapidement dans une « professionnalisation » et une « technicisation » de la mise à mort. La « barbarisation » de leur comportement à l'égard de leurs victimes reflétait d'une certaine façon leur propre déshumanisation, leur renoncement à penser et à dire, addicts qu'ils étaient à cette « relation d'emprise » du nazisme dont ils devenaient les petits appendices monstrueux.

Automatismes, pulsion de mort et ensauvagement

Sous l'autorité de la science ou celle des médias, des individus ordinaires peuvent être amenés, dans l'indifférence et l'absence d'empathie, à mettre en œuvre des comportements

1. Robin Clarke, *La Course à la mort, ou la technocratie de la guerre*, Seuil, 1972.

2. Harald Welzer, *Les Exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Gallimard, 2007 [2005].

de cruauté allant jusqu'au meurtre. Ce qu'ont pu mettre en évidence, par exemple, les expériences de Stanley Milgram¹ ou de Jean-Léon Beauvois². Les problèmes qui se posent aux exécuteurs avant la mise à mort demeurent à un niveau « instrumental », ils ne font pas l'objet de dilemmes moraux, car pour qu'il en soit autrement, il aurait fallu qu'ils soient « pensés ». La stupéfiante insensibilité morale et intellectuelle des meurtriers qui dépersonnalisent leurs victimes s'inscrit dans un dispositif: « On est aux pièces, on travaille comme à la chaîne; là encore c'est l'aspect qui est au premier plan de la description³. » C'est cette « solution technique » qui, aujourd'hui comme hier, permet aux acteurs des tragédies et des drames de ne pas penser et de pouvoir exécuter leurs actes comme des automates, sans responsabilité morale. Dès lors que nous nous refusons à faire de ces meurtriers des monstres, bien que leurs actes soient monstrueux, il nous faut reconnaître que c'est la « situation » elle-même, et sa dynamique exceptionnelle, qui leur a permis de ne pas « penser » qu'ils devenaient criminels. C'est une rationalité technique qui prévaut dans le travail meurtrier comme dans le travail ordinaire. Qui peut dire que ces situations ne se présenteront pas à nouveau ou qu'elles n'ont pas déjà eu lieu?

Dans les échelles de valeurs qui servent à évaluer, à classer et à se sentir proches ou éloignés des gens, on peut se demander si le type nazi d'évaluation humaine fut le propre de l'aristocratie allemande ou si cette pulsion n'est

1. Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, 1974.

2. Jean-Léon Beauvois et Robert-Vincent Joule, *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Presses universitaires de Grenoble, 2014 [1987].

3. Harald Welzer, *Les Exécuteurs*, *op. cit.*, p. 153.

pas plus primitivement enracinée dans l'humain lorsqu'il confond la valeur avec le signifiant qui la représente. Aux rituels et aux cérémonies très formalisés qui s'imposaient aux membres des groupes dominants pour se soumettre à des disciplines exigeantes s'opposait la violence de leurs déchaînements pulsionnels envers les humains des couches inférieures. Norbert Elias nous donne le diagnostic final : « On a là en même temps un exemple frappant de l'importance du clivage entre un formalisme ostentatoire du comportement, dont le maintien présuppose l'existence d'une forte pression sociale extérieure, et son pôle opposé, une marque relativement extrême d'informalité, de laisser-aller, d'extériorisation des passions, leur passage à l'acte, tandis qu'aucune contrainte externe ne renforce la capacité relativement faible à s'autocontrôler¹. » Non seulement cette analyse de Norbert Elias nous permet de comprendre l'absence d'empathie des meurtriers de masse nazis, mais cela nous permet de saisir en miroir les symptômes de notre époque. La « banalité du mal » ne connaît pas de frontières spatiales ou temporelles. À chaque fois qu'un système réduit la *valeur* d'un humain à la « force » d'une chose ou d'une fonction, c'est Thanatos qui mène la danse. Prescrire l'obéissance pour le bon fonctionnement d'un système, sans même avoir à en comprendre l'utilité ou la nécessité pour celui qui s'exécute, revient à anéantir une part de son humanité, à jouir des pulsions nécrophiliques. Ce qui n'empêche pas le prescripteur de ces conduites meurtrières de se présenter par ailleurs comme très civilisé. Civilisé certes, mais sans la culture qui lui permettrait de penser ses

1. Norbert Elias, *Les Allemands*, *op. cit.*, p. 145.

actes et de s'en approprier la responsabilité morale. Cette insensibilité que le nazisme nous offre dans son obscénité n'est-elle pas encore présente aujourd'hui, au cœur de notre tissu social ?

L'éloge de la compétitivité et de la performance, transmis dans l'éducation des couches sociales supérieures et moyennes, rencontre la violence débridée d'individus dépourvus des formalismes éducatifs d'autocontrôle, moins de leur fait que des contradictions de notre civilisation. Civilisation qui tolère l'informalisation des comportements en pariant sur les habitus d'autocontrôle hérités de notre histoire, mais dont elle ne permet plus l'acquisition. Exiger l'obéissance sans la pensée, se trouver dépouillé des processus d'autocontrôle au profit des procédures et des scores, sans avoir à les comprendre, revient à rejoindre « l'automate », figure inanimée et résiduelle de la pulsion de mort.

Suite à ce constat, sombre et navrant, de notre civilisation, nous pouvons nous demander ce qui justifie le diagnostic de dé-civilisation du président Macron en mai-juin 2023 face à la montée des violences civiles, en particulier chez les jeunes émeutiers, et à l'augmentation des actes racistes, principalement antisémites, comme relevant d'un processus de dé-civilisation, d'ensauvagement propre à une partie de la population. Les conseillers du prince font écho à son diagnostic : « Le président nous a alerté sur le processus de dé-civilisation en œuvre dans le pays » (Olivier Véran) ; avec les commentaires en appui de Jérôme Fourquet : « La dé-civilisation désigne la difficulté à gérer ses affects et sa frustration. Ce qui conduit ces vingt dernières années une partie de l'électorat de gauche à se détacher de son choix d'origine et

à considérer que le RN décrit mieux le réel¹.» Et, en appui de ce diagnostic un peu rapide, les conseillers évoquent la figure des « enfants-rois » comme responsable de cet ensauvagement, sans oublier les autres éléments de langage sur les « Gaulois réfractaires ». Comme l'onction de la « science » est toujours bienvenue, les conseillers du prince égrènent une liste de faits et d'enquêtes montrant l'intolérance française à la frustration et à la baisse des seuils d'autocontrôle. Sauf que ces diagnostics à responsabilité limitée à ceux qui les prononcent ne sont accompagnés d'aucune précaution méthodologique². Nous pourrions tout aussi bien nous demander si c'est le sentiment d'insécurité qui croît à cette vitesse ou la peur d'une population de plus en plus mal lotie en matière de services publics. Une chose est sûre : utiliser le concept de « dé-civilisation » de Norbert Elias suppose de le situer dans le corps de doctrine qui est le sien. Ce que ne font pas les politiques qui s'en saisissent aujourd'hui. Emmanuel Macron et ses conseillers me paraissent commettre un contresens radical. À aucun moment, comme nous l'avons vu, Norbert Elias ne pose la dé-civilisation comme un « trait de caractère, un attribut péjoratif » d'une population ou d'une communauté.

Dans toutes ses recherches, Norbert Elias fait de la dé-civilisation, comme de l'exclusion, une résultante des processus en jeu à un moment donné, dans une civilisation donnée. Il n'est pas question pour lui de dissocier les dominants des dominés, les exclus de ceux qui les rejettent, et

1. Saïd Mahrane, « Jérôme Fourquet remonte aux origines de la “décivilisation” », *Le Point*, 31 mai 2023.

2. L'analyse, la pertinence des instruments de mesure et la présence de biais cognitifs par exemple auraient mérité d'être décrits et précisés.

sa perspective est dynamique et dialectique. Il suffit que les conditions sociales et symboliques changent et les disparités de comportements comme le pouvoir se modifient, voire s'inversent. À propos des anciens marginaux, des exclus de la banlieue de Leicester, Norbert Elias écrit : « Dès que les disparités de pouvoir ou, en d'autres termes, l'inégalité du rapport de forces diminue, les anciens groupes marginaux ont tendance à lancer des représailles et à mener une campagne de contre-stigmatisation : ainsi des Noirs en Amérique, des peuples soumis à la domination européenne en Afrique, etc.¹ » C'est que, pour lui comme pour moi, l'identité est moins un terme, une borne établissant des frontières qu'un rapport dynamique entre des termes². En attribuant à des catégories de population des traits de dé-civilisation, nous « oublions » le b.a.-ba de la philosophie de l'identité. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'identité en soi, mais une cascade de traits en rapport les uns avec les autres, faits de ressemblances et de différences, formant des réseaux d'appartenance et de distinction.

Norbert Elias ne fait pas la liste des comportements atroces et terribles de l'extermination des Juifs. Il n'impute pas davantage aux tueurs de masse nazis un profil psychopathologique ou social spécifique. Il interroge les conditions sociales et culturelles qui ont rendu possibles ces conduites « barbares » en Allemagne dans les années 1930 et pour cela il revisite l'histoire du pays comparativement aux autres États souverains en Europe. Le resserrement des relations entre les individus qui résulte des nouvelles organisations

1. Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion*, op. cit.

2. Cf. Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, Librairie philosophique J. Vrin, 1992.

sociales implique nécessairement un contrôle plus sévère, plus rigoureux des affects et des émotions. Mais ce « procès de civilisation » suppose l'incorporation par les individus de mécanismes stables et rigoureux des contraintes exercées par les États. Ce qui suppose un État centralisé et en mesure de garantir son monopole de l'usage légitime de la violence, et d'obliger en même temps les individus à un autocontrôle, à un renoncement à satisfaire leurs pulsions. Ce que Norbert Elias nomme la « barbarisation des conduites des Allemands envers leurs victimes » apparaît comme la faiblesse même de l'État allemand, qui, *a contrario* des autres États européens, s'est constitué tardivement et s'est trouvé fragilisé par la défaite de la Première Guerre mondiale. De ce fait, le souvenir nostalgique de la victoire de 1870 a accru la puissance des valeurs et du modèle aristocratique polémique et agressif, avec les pratiques agonistiques qui sont les siennes. Comme le souligne Norbert Elias, la perpétuation d'un modèle autocratique de l'autorité vient se substituer à la délibération de la conscience individuelle, régulée par les valeurs et les autocontraintes. Ce sont, pour Norbert Elias, les conditions historiques qui ont favorisé et organisé l'émergence du processus de dé-civilisation en Allemagne, et non les caractères psychologiques et sociaux des individus.

C'est un point important que je souligne une fois encore. Il est étonnant que Jérôme Fourquet, auteur de *L'Archipel français*¹, n'ait pas davantage insisté sur le lien entre la montée de la haine et de la violence et la « dislocation » d'une unité nationale dont il a montré l'existence et la puissance dans la France contemporaine. À ce moment-là, il

1. Jérôme Fourquet, *L'Archipel français*, *op. cit.*

faut avoir le courage de dire au prince regrettant l'«ensauvagement» des masses que sa politique en fabrique peut-être les conditions d'émergence. Il n'y a pas davantage d'identité de «sauvageons» que de «citoyens» français produits par une génération spontanée. Les Athéniens n'étaient pas «citoyens» de naissance – quand bien même celle-ci s'avérait une condition nécessaire –, mais par la vertu des lois de la cité qui les formait. De même, le point important pour Norbert Elias est de mettre en évidence que l'habitus national d'un peuple n'est pas fixé «biologiquement» mais se trouve étroitement lié à chacun des processus de formation de l'État dont la sociogenèse éclaire la psychogénèse. Et, réciproquement, les «sauvageons» de la République en sont les enfants trahis, et en les trahissant la République se trahit elle-même en abandonnant cette «fraternité» que les révolutionnaires de 1848 ont rajoutée à son fronton. Croire au déterminisme biologique de l'identité, c'est renouer avec le nazisme. Oublier ce que cette notion doit au «récit» qui la fabrique en ne se fiant qu'à l'intégration économique que permet l'emploi, c'est se prendre aux illusions du néolibéralisme. Il n'est pas étonnant que cette notion d'identité revienne aujourd'hui au-devant de la scène politique, elle accompagne bien souvent les moments de crise de légitimité du politique et de l'État.

Les identités meurtrières

Hervé Le Bras a montré que «ni le sang, ni la religion, ni les mœurs¹» ne permettaient de définir une identité nationale. Les fameuses «racines chrétiennes» de la France

1. Hervé Le Bras, *Malaise dans l'identité*, Actes Sud, 2017, p. 57.

ne résistent pas à l'analyse. On ne saurait pas davantage caractériser une nation par les pratiques de ses habitants. Non seulement les pratiques religieuses, mais plus encore celles qui relèvent de l'art culinaire, de l'habillement, des modes de vie familiaux et politiques, voire de la morale ou de la psychologie, ne définissent l'identité nationale. Les prétendus traits nationaux ou ethniques révèlent davantage les « préjugés sociaux » de ceux qui portent ces diagnostics qu'ils ne caractérisent les nations. Beaucoup de ces critères recherchés pour construire une identité nationale rencontrent un fatras d'éléments multiples, étirés entre les particularismes régionaux et locaux et l'importation massive d'éléments étrangers, internationaux. Par exemple, le concept de « cuisine nationale » vole en éclat sous le double impact des habitudes et des produits régionaux, mais aussi par l'introduction de nourriture exogène, voire exotique. Sans compter que le temps, les effets de mode, les différences sociales rendent très variable, d'une partie de la population à l'autre, la composition des menus. Beaucoup de nos aliments de consommation courante étaient inconnus ou inutilisés il y a un siècle à peine... La langue elle-même vit de l'importation de mots étrangers et se transforme. Alors, faut-il renoncer au concept d'identité ou chercher une autre critériologie que celles qui se réclament de la substance, de l'essence, de l'objectivité ?

L'identité nationale, comme l'identité individuelle ou sociale, suppose que soient reconnus les processus d'« emboîtement » progressif de particularités, de ressemblances et de différences dynamiques. Ce que formule Hervé Le Bras : « L'identité implique une régression à l'infini des identités, un emboîtement de poupées gigognes ou, en termes

mathématiques, un système fractal¹.» Tout désaveu de cet « emboîtement » infini procède d'une violence dissociant les éléments qui composent un assemblage toujours instable. Ce désaveu risque, tôt ou tard, de fabriquer des « identités meurtrières² » reposant sur l'exclusion. Ce désaveu est désaveu du rôle et de la fonction du langage et du récit dans la « construction » des identités. Ce désaveu s'emboîte dans le déni du vivant que les techniques permettent en exigeant l'adaptation aux dépens des actes de création. Ce sont les pièces de la même machine idéologique qui conduit au terrorisme des systèmes totalitaires, et finit par produire une part « superflue » de l'humanité.

Les « identités meurtrières » mutilent les continuités du vivant comme du social, « divisent » les composants d'une culture, endommagent les espaces de vie et de pensée, figent une histoire partagée dans des mémoires réifiées, et ne conservent que les discontinuités qu'elles amplifient. Ces identités meurtrières compensent leur faiblesse conceptuelle en se prévalant de données prétendues naturelles, essentielles, transcendantales. Ces conceptions de l'identification collective sur des critères identitaires, culturels, religieux, ethniques ou raciaux, différenciant de manière irréductible les « nous » et les « eux », se révèlent totalisantes. La conception essentialiste de l'identité prescrit de ne se « dire » et de ne « dire » le monde que d'une seule manière, qu'avec une seule langue, sans reste. Cette conception est nihiliste, nihiliste d'une partie de l'humanité. L'État constitue une « instance symbolique » permettant de se dépendre de la

1. Hervé Le Bras, *Malaise dans l'identité*, op. cit.

2. Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Grasset, 1998.

capture de l'image spéculaire, narcissique, des identifications imaginaires identitaires.

Si dé-civilisation il y a aujourd'hui en France, c'est moins à cause de « barbares » impénitents que suite aux modifications structurelles de l'État français, de son autorité et de ses services publics. L'État, comme au temps du libéralisme autoritaire, prôné par Carl Schmitt, s'est mis au service des marchés¹. Le président Macron n'a eu de cesse de déplorer la dé-civilisation en France et de l'attribuer à des groupes violents alors même qu'il a continuellement affaibli l'État en le confondant avec sa personne et en le plaçant sous le modèle de l'entreprise libérale. Comment ne pas penser à cet aphorisme attribué à Bossuet : « Dieu se rit des hommes qui déplorent les effets dont ils chérissent les causes » ?

Nous voyons bien ici où le bât blesse dans notre société, conduisant certains chercheurs comme Jérôme Fourquet à accuser « l'enfant-roi » ou l'individu sans limites. Ce qui a failli, c'est moins les processus d'informalisation que les conditions culturelles qui en permettent le développement. Tout est prêt à ce moment-là pour un retour aux régimes dictatoriaux renonçant aux processus d'informalisation au bénéfice des contraintes sociales externes. Ce qui s'est passé en Allemagne dans les années 1930 pourrait bien encore nous arriver aujourd'hui. C'est le contexte historique et civilisationnel qui explique « comment Hitler fut possible² ».

De ce fait, nous nous devons de tirer de ces recherches historiques un enseignement pour notre époque. Norbert Elias, prophétique, écrit : « On a souvent l'impression que

1. Hermann Heller, « Libéralisme autoritaire? », *op. cit.*

2. Norbert Elias, *Les Allemands*, *op. cit.*, p. 32.

l'abcès nazi n'est toujours pas résorbé; le pus fermente mais ne s'écoule pas. Les recherches menées ici s'intéressent essentiellement à des problèmes concernant le passé allemand. [...] Mais le passé d'un peuple renvoie toujours à autre chose qu'à lui-même. Connaître ce passé peut directement profiter à l'élaboration de l'avenir commun¹.» Et il ajoute : «L'équilibre entre solidarité et concurrence au sein des relations des pays européens entre eux comme avec le reste des nations n'est pas du tout simple à réaliser. [...] La question du passé est décisive. À maints égards, elle n'est pas du tout résolue².» Elle se pose plus que jamais de nos jours. Cette question hante le domaine de l'éducation avec les spectres de la répression punitive associée au profil d'élèves réduits à des « faisceaux de compétences » commandées et amendables par le cerveau. Or, l'histoire le montre, la formation éducative suppose une culture de la maîtrise de soi et de l'autocontrôle acquis par l'érudition, la négociation et le développement de l'esprit critique, c'est-à-dire conditionnée par la « valorisation de la parole et du dialogue ».

Il convient dans l'éducation de réhabiliter « d'autres formes plus paisibles de rivalité et de stratégie sociale, particulièrement l'art de la discussion, par persuasion ou conviction, [qui] avaient donc moins de valeur ou étaient tout simplement méprisées³ », hier par les aristocrates et les nazis, aujourd'hui par les néolibéraux. Ce point d'analyse est une des raisons d'être de cet ouvrage : le mépris de la puissance du langage, la haine de la parole et du dialogue compromettent les chances d'inventer, ou plutôt de réinventer

1. *Ibid.*, p. 34.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 94.

la démocratie. Ce souffle politique humaniste est aussi une invitation à jouir de la diversité du vivant, d'enrichir nos sensibilités par le multiple et d'accueillir les devenirs imprédictibles. Cette capacité à penser, à juger, à créer, suppose que soit surmontée, transcendée, l'émotion politique consubstantielle à tout lien social : la peur.

La peur : une émotion politique

Aujourd'hui, une bureaucratie néolibérale bien rodée à l'usage des indicateurs quantitatifs de performance peut amener à l'«ensauvagement» administratif de ses cadres conduisant à infliger d'insupportables souffrances à leurs salariés. Ce cadrage technico-administratif opère par l'émotion de la peur, et ce, doublement. La peur comme menace de sanctions, de licenciements ou d'être « mis au placard ». La peur aussi de la solitude, de la désolation, face aux tâches à accomplir sans y avoir été préparé. Nous décelons ici l'articulation primordiale entre la vulnérabilité et l'emprise qui s'en saisit pour dominer. La technique, tout en contraignant à renoncer à sa part d'humanité, peut devenir la solution, une solution sans paroles, alimentée uniquement par des informations¹. La parole ou la technique? Il ne faut surtout pas choisir. Nous avons besoin des deux, l'une pour nourrir le désir de vie, l'autre pour maîtriser l'excès que charrie jusqu'au désordre et au chaos le vivant.

La liberté suppose cette autonomie de la volonté individuelle – qui, pour une bonne partie est un mirage, une

1. Roland Gori, *La Fabrique de nos servitudes*, op. cit.

« illusion », au regard des déterminants sociaux et culturels¹ – qui ne saurait exister sans le dialogue avec autrui. Sans ces liens sociaux qui sont les conditions sociales et la substance ontologique de la pensée, la « désolation » progresse et les individus s'empressent de s'agglomérer aux appareils totalitaires² et aux machines à penser des technologies. L'emprise totalitaire devient possible lorsque la sécurité des individus n'est plus garantie, que leurs vulnérabilités les livrent à la peur. Le sentiment de sécurité qui détermine la confiance d'un sujet en lui-même et dans les autres, tout autant que la confiance d'une société dans ses propres institutions, repose sur des bases psychologiques et culturelles permettant de tenir à l'écart le sentiment de peur. Ce dont on a peur, ce n'est pas d'un objet déterminé de la réalité sensible, mais bien plutôt de ce qui se tient « en arrière » de cet objet³. Et ce qui se tient « en arrière » de l'objet se situe dans le registre de l'étrange, de l'inconnu, de l'inhabituel. C'est là où le familier devient l'étranger, produisant ce sentiment d'« inquiétante étrangeté » dont nous connaissons d'expérience le nouage avec la passion de l'inanimé, avec la pulsion de mort.

Accueillir ou affronter l'étranger provient de la capacité de remettre en cause ses limites familières, le cadre formel de ses pensées. C'est faire l'expérience d'une « transgression » supposant un effort de dépassement de soi-même, un pouvoir de création et d'invention pas si commun qu'on ne l'imagine. Capacité subjective certes, autant que collective car ce sont les cadres formels de la culture qui les

1. Roland Gori, *L'Individu ingouvernable*, Actes Sud Babel, 2017 [2015].

2. Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, *op. cit.*

3. Jacques Lacan, *Le Séminaire livre V. Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998 [1958].

déterminent. Il y a des cultures xénophobes, comme il y a des époques racistes, des moments sectaires et nationalistes. Trop « fragiles » pour accueillir l'étrange étrangeté qui vient troubler les cadres formels de ses catégories symboliques, ces civilisations peuvent impérativement avoir besoin d'un « ennemi » pour se donner une illusion de consistance. L'ennemi devient sa raison d'être, sa cause. L'effacement du pouvoir créatif des Lumières à la fin du XIX^e siècle a favorisé l'antisémitisme et les nationalismes.

La haine qui s'empare des partisans des identités meurtrières se manifeste comme une haine de la diversité, diversité constitutive de l'identité composite des humains. C'est la raison pour laquelle ils dénie aux populations discriminées le droit d'appartenir à l'humanité. Jusque par leurs injures racistes, les partisans des identités meurtrières rabaissent les populations haïes à la condition animale la plus méprisée (rats, cafards...). Cette posture d'exclusion d'une partie des humains de l'humanité est un délire nihiliste, niant la pluralité et la diversité de notre espèce. Chaque nouveau massacre accompli au nom de la religion, de la nation, de la classe sociale, convoque cette question de l'identité que les racistes fondent sur cette négation du caractère construit de l'identité. Les délires nihilistes des identités meurtrières méconnaissent le caractère de mirage de l'identité et ce que cette illusion doit aux récits qui la fabriquent. La notion d'« individu » repose elle-même sur l'illusion d'un indivisible que la psychanalyse comme la biologie dissipe. Nier le caractère construit des identités revient à nier le rôle et la fonction du langage dans cette construction. C'est la raison pour laquelle les totalitarismes fournissent aux masses des éléments de langage

préfabriqués, des schémas spirituels d'attitudes et d'analyses produits en série par la technocratie et la propagande des régimes. Léo Löwenthal note que ce rétrécissement de l'expérience personnelle, cet écrasement de la raison et de la cohérence propres aux activités de penser rend d'autant plus difficile la lutte contre les stéréotypes faussés et fallacieux. Il écrit : « L'échelle écrasante à laquelle s'exerce le pouvoir, la destruction et l'extermination dans le monde actuel rend les scrupules, les problèmes et les conflits moraux des individus dérisoires et inappropriés¹. » La création singulière se trouvant compromise, c'est la vie elle-même qui se voit menacée.

La vie est création continue de « formes » dont l'apparence de permanence et de continuité relève en partie de l'illusion ; défaire ces formes permet de donner un devenir à notre destin. Pour ce faire, la psychanalyse montre qu'il nous faut accueillir, un temps, notre vulnérabilité, affronter le chaos afin de pouvoir librement transgresser les apparences. Tout artiste, tout écrivain, tout chercheur, tout artisan, connaît ce moment de trouble et d'angoisse qui précède l'élévation créatrice. Mais tous savent aussi que créer suppose des conditions sociales et psychologiques « suffisamment bonnes » pour ne pas redouter et entraver ce moment de vulnérabilité. Faute de quoi chacun sait qu'il peut, peuple ou individu, groupe ou communauté, s'exposer aux processus d'« emprise », emprise d'un chef tyrannique ou emprise d'un appareil totalitaire. À moins que dans une insensibilité vengeresse il ne se fasse lui-même prédateur.

1. Léo Löwenthal, *L'Atomisation de l'homme par la terreur*, op. cit., p. 37.

Vulnérabilité sociale et emprise

Si, aujourd'hui, dans nos sociétés de contrôle¹ nous sommes dépossédés de notre liberté et de notre sécurité, commis de nous inscrire dans des procédures bureaucratiques un peu fascisantes, alignés sur des « autoroutes de servitude », sommés de suivre les évaluations, c'est-à-dire les valeurs de l'Autre, c'est « pour notre bien » ou celui de notre nation. Même dans les champs professionnels, les « victimes » d'abus et d'emprises organisationnelles – comme aujourd'hui les soignants à l'hôpital et bien des travailleurs dans d'autres secteurs sociaux – sont plus facilement considérées en *burn-out* ou exposées à des « risques psychosociaux » que reconnus « sous emprise, sous influence ». Les relations d'emprise dans les organisations tardent encore à être reconnues, voire s'installent insidieusement mais violemment au nom de la performance dans la production, du sécuritaire ou du sanitaire. J'ai suffisamment insisté tout au long de mes derniers ouvrages sur cette marchandisation de l'humain, sa réification, sa mise en servitude, sa réduction à un capital vivant et à un foyer de données biostatistiques à stocker, à traiter et à exploiter, pour ne pas avoir à y revenir. Je noterai simplement cette transformation des citoyens, non seulement en faisceaux de données vouées à être des marchandises, mais aussi « en petits soldats », petits soldats de sa nation, mais aussi petits soldats des cyberétats ennemis qui le manipulent à l'ère des *post-truth politics* qui ne distinguent plus les *fake news* des informations vérifiables : « Les

1. Gilles Deleuze, *Pourparlers. 1972-1990*, Minuit, 2003 ; Roland Gori, *La Fabrique de nos servitudes*, *op. cit.*

technologies civiles deviennent des armes de guerre en puissance, glissées dans votre poche, en communication directe, avec les failles de votre cerveau, ultime champ de bataille¹.»

L'emprise deviendrait-elle le privilège des puissants? Non seulement des États, mais de tout détenteur d'une puissance financière ou/et technologique qui lui permettrait impunément de séduire, voire de violer les consciences? Les propriétaires des moyens technologiques ont, pour l'instant, une grande liberté pour «enclorre» les masses, leurs communautés et les soumettre à leurs désirs commerciaux, politiques et culturels. Cette possibilité d'emprise opère par la séduction propre à la modernité de trouver dans les techniques la solution à tous nos problèmes. Demander aux seules sciences et aux seules technologies les moyens de résoudre les gigantesques problèmes qui se posent à l'humanité, et qui sont la conséquence de ce développement économique et industriel débridé, relève d'une foi aveugle dans le progrès que l'histoire des deux derniers siècles a démenti. Robin Clarke relate une savoureuse anecdote. Des sociologues furent chargés de trouver de nouveaux moyens technologiques pour lutter contre les émeutes violentes urbaines aux États-Unis. Les chercheurs ayant constaté que les émeutes les plus violentes avaient tendance à se produire pendant les jours chauds de l'été, les spécialistes de ce projet aboutirent à la conclusion technique selon laquelle pour lutter contre ces violences, il fallait installer l'air conditionné dans les taudis des grandes villes. Comme le souligne Robin Clarke, cet exemple «illustre bien le genre de solutions

1. Asma Mhalla, *Technopolitique. Comment la technologie fait de nous des soldats*, Seuil, 2024, p. 24.

auquel on parvient en abordant un problème sous l'angle purement technique. L'inquiétant, toutefois, dans ce type de raisonnement, c'est qu'il est aussi difficile d'y trouver une faille logique¹ ».

La tendance sociale contemporaine à dénoncer et à interdire l'exploitation sexuelle des enfants et des femmes, des plus vulnérables, est d'autant plus essentielle que dans notre civilisation il s'avère par ailleurs difficile de s'« identifier » aux faibles, aux dépendants, aux vulnérables et aux mourants. Mais, en même temps, sommes-nous en mesure de pouvoir affirmer que nous traitons bien les vieux, avec le scandale des Ehpad², les SDF âgés naufragés dans nos rues, les enfants sans toit³ et les mineurs isolés, les malades qui s'entassent dans les services d'urgence, les pertes de chance de guérison ou d'espérance de vie dans les services de santé, la traque précoce et féroce des enfants dès la crèche⁴ où la fonction de contrôle des éducateurs prime sur le soin et l'éducation ? Au mépris de l'éthique et des méthodologies des métiers ? Le nombre de collectifs de professionnels mécontents des conditions sociales et éthiques de leurs métiers s'est tellement accru au fil des années, depuis le début des années 2000, que je ne les mentionnerai pas. Leurs textes

1. Robin Clarke, *La Course à la mort*, op. cit., p. 392.

2. Victor Castanet, *Les Fossoyeurs*, Fayard, 2022.

3. Les statistiques recensent 3000 enfants dans la rue et 42 000 dans les hébergements d'urgence, un enfant sur cinq vit sous le seuil de pauvreté. Le journal *La Croix* du 29 août 2024 rapporte que l'Unicef France et la Fédération des acteurs de la solidarité viennent de publier le 6^e baromètre « enfants à la rue » recensant précisément 2043 enfants sans solution d'hébergement pour la nuit du 19 au 20 août 2024.

4. Et la maltraitance dont ils peuvent « faire les frais » pour augmenter le profit des propriétaires des crèches. Cf. Victor Castanet, *Les Ogres*, Flammarion, 2024.

remplissent maintenant des dizaines, voire des centaines de milliers de pages pour dénoncer la *mainmise de la rationalité logistique austéritaire sur les finalités de leurs pratiques professionnelles*. Or, il est incontestable qu'une perte de liberté dans tous les métiers s'est produite massivement et rapidement depuis au moins trois décennies. Nous ne pouvons l'ignorer au moment où j'évoque les processus contemporains de dé-civilisation et la contribution de toutes ces pratiques de soin, d'éducation, d'information, de justice et de culture aux processus de « civilisation ». Ces processus, en se voyant confiés à la technique ou à des humains technicisés, compromettent leurs finalités et ne seront plus en mesure de participer à une civilisation humaniste des mœurs.

L'exigence de se contrôler, d'être performant, rapide, efficace, tend à réduire l'« empathie », aptitude sociale et subjective à s'identifier à l'autre tout en restant soi-même. Les relations sociales, encouragées par l'usage des nouvelles technologies, tendent à devenir impersonnelles, opératoires, instrumentales, fonctionnelles, créant les conditions favorables à reléguer à l'arrière-plan de la scène sociale les situations de misère, de faiblesse, de vulnérabilité et d'abandon du contrôle de soi, comme l'état d'isolement et de solitude des mourants. Aujourd'hui, la manière caractéristique de notre civilisation d'inciter les individus à se vivre comme « monades isolées », *homo clausus*, les conduit à méconnaître leur interdépendance et à mettre en retrait tout ce qui peut les affaiblir. L'incitation générale et constante à tout maîtriser pour advenir dans le monde participe de cette désolation sociale. C'est de cette façon que la maladie, la folie, la vieillesse et la mort tendent à être reléguées dans les coulisses

de la vie sociale et à être confiées à des professionnels, voire à des techniques. Ce déni social des « promesses contenues dans la vulnérabilité » conduit à la difficulté de beaucoup de gens à « s'identifier » aux personnes en état de faiblesse¹.

La façon dont on meurt dans une société révèle les manières d'y vivre et d'y être civilisé. Avant notre modernité technicienne, la participation des autres humains à l'accompagnement des mourants, des malades ou des vieillards était chose commune. Non que ces sociétés étaient moins violentes ou brutales, mais leurs manières de faire avec la vulnérabilité et le soin² s'avéraient différentes. Ce sont les processus de civilisation qui ont changé : la mise en retrait des vulnérables constitue un des symptômes les plus « remarquables du refoulement de la mort au niveau individuel comme au niveau social³ ». À partir de quoi, la reconnaissance des relations d'emprise et la protection sociale des plus vulnérables, à la condition qu'elle ne se cantonne pas aux aspects techniques et juridiques, sont une avancée importante dans les processus de civilisation. Cette empathie de civilisation, si rare par ailleurs, résulte du jeu dialectique d'Éros et de Thanatos au sein de nos sociétés occidentales. Cette tension constante entre les forces de vie et les forces de mort est le résultat d'une longue histoire de nos civilisations des mœurs. Elle opère pleinement aujourd'hui au sein des relations sociales qui vont de l'empathie spontanée permettant l'identification aux semblables à l'insensibilité

1. Norbert Elias, *La Solitude des mourants*, Christian Bourgeois, 1988 [1982].

2. Marie-José Del Volgo, *Le Soin menacé. Chronique d'une catastrophe humaine annoncée*, Éditions du Croquant, 2021.

3. Norbert Elias, *La Solitude des mourants*, *op. cit.*, p. 31.

vengeresse des humains « désolés », en passant par les relations d'emprise et de séduction.

Nous nous trouvons devant ce paradoxe qui fait que le Droit prend toujours davantage en considération la protection des plus vulnérables au moment même où les relations sociales en compromettent la portée du fait d'organisations impersonnelles, bureaucratiques et parfois insensibles qui « cadrent » les métiers et ceux qui les exercent. Ces difficultés dans notre civilisation se manifestent notamment par un manque de spontanéité dans l'expression de la sympathie, par un laconisme dans le contact social, par une délégation à des professionnels ou à des techniques des actions que requièrent le soin et l'assistance. La rationalisation et l'instrumentation technique des relations humaines ne procèdent pas seulement, aujourd'hui, des changements dans nos conditions de vie, mais apparaissent aussi en « de nombreuses occasions qui exigent l'expression d'une forte implication émotionnelle sans perte de contrôle de soi¹ ». L'abstraction dans les moyens de communication réduit les humains à des chiffres et entrave l'empathie. Quelles réactions émotionnelles peuvent susciter l'égrenage de chiffres recensant la mort des enfants à Gaza ou en Ukraine, les violences barbares infligées aux civils dans la bande de Gaza comme sur les lieux des attentats terroristes en Israël? Nous sommes riches en informations, mais pauvres en émotions car le langage a lâché ses amarres de la vie, du corps, des pulsions. La parole y perd, mais l'instrumentalisation des humains y gagne jusqu'aux rives de la dé-civilisation.

1. Norbert Elias, *La Solitude des mourants*, *op. cit.*, p. 38.

Et ce d'autant plus que la définition juridique de l'emprise s'avère difficile et que la justice ne s'est intéressée que récemment à son périmètre. Le caractère flou, indéfini, de la notion d'« emprise¹ » rend difficile son repérage dans les institutions, les entreprises et les espaces publics. Pourtant, aujourd'hui plus que jamais, je dirais que des relations d'emprise institutionnelles, bureaucratiques existent, et « elles sont parfois plus masquées que les relations d'emprise privée ». Les « managements » actuels ne pourraient-ils pas être considérés comme de nouvelles formes de relation d'emprise socialement légitimes² ?

L'ensauvagement comme forme de management

Nous pouvons parfois assister à un déferlement médiatique des affaires d'emprise qui immunise les individus et les collectifs contre les soupçons d'abus, en les voyant partout ou en tombant dans ce ridicule consommé conduisant à exiger un contrat formel de consentement avant tout acte d'approche érotique. Non sans laisser, au même moment, dans la même société, des groupes sociaux ou des communautés entières pratiquer des codes et des conduites anciennes légitimement condamnés par le nouveau

1. Sophie Soubiran mentionne que ce n'est qu'après le Grenelle des violences conjugales en 2019 que l'emprise s'est invitée dans le Code civil. La notion d'emprise ne serait pas légiférée, elle ne serait pas condamnable en soi, et ne serait approchée qu'indirectement par sa fonction préliminaire à d'autres actes – violences, abus sexuels, tortures – juridiquement mieux définis. Cf. Léa Mabillon, « “L'emprise n'est pas condamnable en soi” : comment la justice fait face au phénomène », interview de Sophie Soubiran, *Madame Figaro*, 22 février 2024.

2. Johann Chapoutot, *Libres d'obéir*, *op. cit.*

formalisme civilisateur. Nous risquons, à notre époque et dans nos sociétés occidentales, d'assister à une floraison de plaintes contre le harcèlement érotique entre individus tout en tolérant des « managements » institutionnels agressifs, d'États et d'entreprises qui s'apparenteraient aux méthodes froides, instrumentales, impersonnelles et inhumaines des « exécuteurs » nazis. La comparaison est provocante mais il convient de ne pas oublier les leçons des historiens et des sociologues. Peut-être serait-il bon d'espérer que les justes et légitimes dénonciations des prédateurs sexuels dans les milieux professionnels puissent trouver un débouché politique en s'étendant à l'ensemble des phénomènes d'emprise de nos sociétés ? Peut-être faut-il espérer que la protection des individus dans leurs relations interpersonnelles – au travail comme ailleurs – soit étendue à des « managements féroces » qui se sont révélés des « harcèlements institutionnels » ? C'est souligner, d'une certaine manière, que l'emprise est inséparable des logiques de domination. Les abus sexuels, que l'opinion publique met en avant à chaque fois qu'une relation d'emprise est dénoncée, masquent la violence de la domination conduisant le prédateur à détruire les capacités de penser des sujets pour y substituer ses appareils de commande des conduites. Qui ne voit la proximité de ce processus de domination et d'aliénation avec la conduite de certains managers devenus véritablement des harceleurs œuvrant au bénéfice des logiques de profit des dirigeants ou des actionnaires sans états d'âme à l'adresse des employés ?

Le procès de France Télécom est, à cet égard, tout à fait exemplaire d'une situation de souffrance au travail, liée à une politique délibérément dégradante des conditions d'exercice des employés de l'entreprise dont la finalité n'était plus de

fournir une prestation de service mais de servir une politique du chiffre exigée par les actionnaires, celle du nombre de départs de salariés. Le PDG, Didier Lombard, réclamait 22 000 départs volontaires de l'entreprise et prononça cette phrase funeste: «Ceux qui ne partiront pas par la porte partiront par la fenêtre.» Sauf que ce fut réellement le cas. Cette politique d'incitation aux départs, de «déflation salariale», s'est accompagnée de suicides, de «placardisations», d'humiliations et de souffrances promues méthodes de «management». Face au cynisme et au mépris du personnel dirigeant, à la morgue des actionnaires, une lutte sociale s'est engagée avec le soutien des syndicats¹. Les salariés n'étaient plus que des données interchangeables, des «bâtonnets» comme ils étaient appelés à l'époque. La résorption de la dette de l'entreprise de 70 milliards d'euros conduisit à un dispositif appelé pudiquement «aide au départ», Next, Pic et autres floraisons d'acronymes qui n'eurent pour objectifs que de faire partir le «superflu». Il convient de constater, une fois encore, que les tableaux Excel et les chiffres tendent à remplacer les êtres humains.

Ce qui m'a le plus affecté au cours de ce procès en appel auquel j'ai assisté, c'est que non seulement l'approche mathématique, privilégiée par les dirigeants, ne nous donne qu'une vision tronquée des conséquences du plan Next, mais encore que la distanciation sociale avec les salariés meurtris et leurs familles s'est avérée totale, même au moment du procès où des gens pleuraient dans la salle. Avec un manque d'empathie évident, les dirigeants maltrahaient jusqu'au

1. Éric Beynel (coordination), *La Raison des plus forts. Chroniques du procès France Télécom*, Éditions de l'Atelier, 2020.

langage en affirmant, par exemple, que les scripts standardisés imposés sur les plateformes aux salariés, les transformant en automates activement surveillés et contrôlés, n'étaient qu'une aide psychologique bienveillante comparable à un « compagnonnage artisanal ».

À plusieurs reprises le langage s'est trouvé brutalisé, « perverti » dans ses fonctions et les familles ont déploré, tout au long du procès, le refus des dirigeants « de reconnaître qu'ils ont voulu jeter intentionnellement des salariés dans le désespoir pour qu'ils quittent l'entreprise ». La cour d'appel, comme le tribunal en première instance, a reconnu le caractère pathogène de cette organisation du travail dans l'entreprise qu'elle condamna avec ses cadres dirigeants pour « harcèlement institutionnel », une première dans l'histoire du droit français. Un film sur cette conversion de France Télécom en entreprise Orange et le management pathogène qui s'est ensuivi a fait l'objet d'un documentaire, *Par la fenêtre ou par la porte* de Jean-Pierre Bloc (2023). Le succès de ce film, très juste et émouvant, est demeuré limité aux cercles syndicaux et intellectuels. Peu de médias s'en sont fait l'écho.

L'emprise est volontiers associée aux idées de domination, aux logiques de pouvoir et d'humiliation qui mettent les sujets « hors d'eux-mêmes » et les vouent à se soumettre aux prédateurs et à leurs exploitations érotiques et haineuses. Le phénomène d'emprise semble aujourd'hui éclairer ce curieux paradoxe qui veut qu'un monde ouvert à la transparence, à toutes les revendications d'égalité, d'autonomie et de dignité des nations, des communautés et des citoyens se révèle comme un système de dominations multiples, totalitaires, pérennes, au sein duquel des pouvoirs occultes, aussi bien

qu'obscènes, asservissent les pays et les citoyens, les réduisent à des « choses » négociables, des paquets de chiffres et de *data* exploitables, les dessaisissent d'eux-mêmes, les marquent de leurs empreintes, les figent et les dirigent dans une position de servitude complète. Asservissement occulte et insidieux parfois, par la bureaucratie des agences de servitude volontaire ; asservissement assumé d'autres fois, par l'arrogance et les stratégies des réseaux des empires néolibéraux¹ et de leurs doubles illibéraux, nationalistes et dictatoriaux. En somme, le présent essai s'apparente, au moins pour moi, à une version politique de ma *Fabrique des imposteurs*².

Les métamorphoses de la relation d'emprise

Oublier que la définition de l'emprise s'avère consubstantielle à une civilisation et à une époque données conduit aux pires anachronismes et aux malentendus les plus constants. Une vision apocalyptique d'un humain contemporain de plus en plus voué à l'emprise et à la servitude court des risques tout aussi grands que dénier qu'aujourd'hui, et toujours davantage, émerge derrière nos libertés formelles un contrôle normatif dense et insidieux des individus et des populations. À cet égard, la reconnaissance sociale de la « souffrance au travail³ » est d'autant plus importante qu'elle survient à une époque où ces managements tyranniques utilisent toutes les stratégies de l'emprise et de la contrainte au nom du « réalisme » des chiffres et des exigences de la

1. Marc Endeweld, *L'Emprise*, Seuil, 2022.

2. Roland Gori, *La Fabrique des imposteurs*, Actes Sud Babel, 2015 [2013].

3. Marie Pezé, *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés. Souffrance au travail*, Flammarion, 2023 [2009].

concurrence. Les rhétoriques d'influence relèvent essentiellement d'une « relation d'emprise » dans le sens où Michel Foucault définit la relation du sujet au pouvoir.

Le pouvoir conçu par Michel Foucault comme ensemble d'actions sur des actions possibles met en évidence son omniprésence dans nos sociétés, bien au-delà des institutions ou des agents censés le représenter, puisque, nous l'avons vu, les relations de pouvoir s'enracinent loin dans le tissu social. Les relations d'emprise sont partout dans nos sociétés contemporaines avec ce paradoxe qui veut que ce soit au moment même où les individus sont les plus isolés, les plus « désolés », pris dans un individualisme de masse, qu'ils se voient voués aux relations d'emprise. D'abord aux relations d'emprise bureaucratiques propres aux « sociétés rationnelles-légales », comme les nomme Max Weber¹, ensuite aux relations d'emprise « féodales », fondées sur une tradition « militaire », elles-mêmes fondées sur l'obligation pour le « vassal » de servir loyalement et avec honneur le « seigneur » qui le protège. Cette « vassalité » s'accompagne, dans certains cas, d'une liberté choisie et respectée. Dans d'autres cas elle permet tous les abus possibles, du « droit de cuissage » à l'exploitation éhontée de la force de travail. Le management dans la plupart des métiers aujourd'hui alterne entre un mode féodal et un mode rationnel-légal, bureaucratique. Ce management féodal, patriarcal ou « héroïque » dans certains métiers ou dans certains secteurs, exige, bien souvent, une soumission personnelle en fonction de coutumes, de normes ou d'habitus qui produisent la croyance qu'il en a toujours été ainsi et que cela continuera. Ce dont

1. Max Weber, *La Domination*, La Découverte, 2013 [1914].

témoignent les récentes dénonciations publiques dans le milieu du cinéma et de l'audiovisuel, par exemple. Enfin, aux relations d'emprise bureaucratiques et féodales s'ajoutent les relations d'emprise « charismatiques » propres à des personnalités auxquelles des individus en détresse prêtent une autorité surnaturelle ou un pouvoir particulier, un pouvoir de thaumaturge. Joyce Maynard par exemple rapporte sa « guérison » miraculeuse d'une poussée d'urticaire par le remède que J. D. Salinger, son « séducteur » de trente-cinq ans son aîné, a concocté à son attention : « Des fleurs d'impatientes du Cap macérées dans de la vodka pure. Je l'utilise aussitôt, et l'urticaire disparaît. Pas étonnant. Jerry Salinger possède des pouvoirs secrets, plus que n'importe quelle personne que j'ai rencontrée¹. » Nous le verrons, l'emprise n'est pas pour autant dénuée d'effets thaumaturgiques.

Cette brève évocation du cas de Joyce Maynard, adolescente séduite par un écrivain de plus de trente ans son aîné, me permet de préciser un point essentiel. L'érotomanie éclaire – comme souvent la pathologie – un fonctionnement psychique et social normal. En conséquence, il ne s'agit pas de faire des victimes des érotomanes. Ce serait odieusement psychologiser une « violence » faite aux victimes, et de ce fait la redoubler. *Il s'agit de mettre en évidence le désir humain de croire et d'être aimé. C'est ce désir qui est honteusement exploité par tous les prédateurs et influenceurs quelle que soit la nature de leurs desseins. Ils abusent d'une autorité que leur confèrent leurs discours dont la puissance provient de leur pouvoir de s'inscrire là où ils*

1. Joyce Maynard, *Et devant moi, le monde*, Philippe Rey, 2011 [1988], p. 134.

sont attendus. C'est l'utilisation de la langue et de la parole qui se trouve ainsi «pervertie» dans des actes de parole qui dénaturent le langage dans sa fonction essentielle de révélation et de liaison au service d'Éros. C'est Thanatos qui est à la manœuvre lorsque l'influence sociale que procurent les actes de parole réifie l'autre en «déniant» sa singularité pour en faire l'instrument d'une jouissance morbide. L'emprise est une passion nihiliste qui trouve sa satisfaction dans la néantisation du désir d'un autre dont elle fait son prolongement et son terrain de jeu. Elle peut, par exemple, se révéler comme la part mortifère, la part maudite d'une passion amoureuse qui cherche les limites que l'horizon infini du désir a compromis.

Mais de quel lieu parle l'influenceur, le chef charismatique, le séducteur pour faire autorité et produire de tels effets? Ce qui revient en boucle dans ma conception de la relation d'emprise – et du transfert qui la permet – c'est la place d'un Autre supposé savoir ce que les «victimes», les disciples, les partisans désirent, pensent et disent. Cet Autre, «lecteur de pensées», est exactement à la fin d'une psychanalyse ce à quoi l'analysant se doit de renoncer pour être libre. Destituer l'analyste de cette place de sujet supposé lire dans les pensées, capable de connaître le sens inconscient des paroles échangées, est un véritable travail de «deuil», d'expérience de «solitude» (et non de désolation). C'est le prix de la liberté, de l'affranchissement que le sujet désire tout autant qu'il en a horreur. C'est le chemin inverse de la relation d'emprise de l'agitateur ou du prédateur.

Les relations d'influence, et les désastres subjectifs et sociaux qu'elles produisent, révèlent le rôle et la place de l'Autre dans la fabrique des symptômes. Et cet Autre est

DÉ-CIVILISATION

lui-même dépendant, fuselé par des phénomènes sociaux, des rites et des valeurs qui donnent à son comportement le caractère d'un abus ou celui d'une tolérance, traçant les limites sans cesse mouvantes et renouvelées du licite et de l'illicite, du normal et de l'anormal, du tolérable et de l'intolérable d'une civilisation. C'est exactement en ce point que la psychanalyse ne saurait se passer de la sociologie des mœurs ; la présence de l'Autre dans les symptômes éloigne la psychanalyse de tout réductionnisme biologique. Les adversaires de la psychanalyse et ceux du marxisme leur reprochent de n'être que des produits du monde nés de leurs conditions historiques, celles du XIX^e siècle. À sa passion pour l'histoire, le XIX^e siècle ajoute la reconnaissance avec la sociologie d'un sujet déterminé par ses conditions sociales et avec la psychanalyse la puissance des blessures de la mémoire produites et guéries par la parole : « Il n'y a pas d'homme solitaire, telle est la découverte incontestable du XIX^e siècle¹. »

1. Albert Camus, *L'Homme révolté*, *op. cit.*, p. 253.

CHAPITRE IV

De l'emprise au langage totalitaire

Pour comprendre les processus intersubjectifs et sociaux en jeu dans la soumission au leader charismatique, au chef tyrannique, voire à l'agitateur politique, nous allons faire un bref détour par les relations d'emprise ordinaires, celles des imposteurs, des arnaqueurs et des prédateurs. Tous exploitent la même illusion fabriquée par les «attentes» des «adeptes», tous prospèrent sur un état de détresse ou de désarroi des victimes. Tous détiennent un pouvoir symbolique grâce à une langue, un langage, qui parvient de manière lancinante à mettre en forme et en musique les obsessions de leurs «victimes», les labyrinthes secrets de leur questionnement existentiel, les nœuds imaginaires de leurs croyances. Ce pouvoir symbolique du langage des chefs charismatiques, comme des «petits imposteurs», provient toujours du crédit que leurs édiles leur concèdent. En ce sens, l'emprise qu'ils exercent sur les esprits des masses et des communautés ne diffère pas radicalement de celle des séducteurs et des imposteurs qui se placent précisément là où ils sont attendus lors d'une rencontre interpersonnelle. Cette place

n'est rien d'autre que le lieu d'une perte, d'un manque, d'une douloureuse absence. C'est ce pouvoir du « semblant » de pouvoir remplacer ce qui manque, d'en voiler l'existence par la parure qu'offre l'emprise. Il suffit pour le prédateur ou le meneur charismatique de savoir se positionner à cet endroit où il est attendu, ou plutôt où un Autre est attendu, un Autre produit par une absence.

Le pouvoir du semblant

De ce simple fait clinique, l'emprise repose sur une illusion, un mirage, un rêve éveillé qui vire souvent au cauchemar. Les prédateurs, les meneurs, les influenceurs pratiquent l'art de l'illusion pour prendre dans leurs filets les victimes, à ce titre tous entretiennent un rapport particulier à l'imposture, tous détiennent des points communs avec les imposteurs. Sans devoir reprendre ici tout mon travail d'analyse des imposteurs, je souhaite montrer en quoi toute relation d'emprise, du prédateur comme du meneur, entretient un lien étroit avec le pouvoir du « semblant », une méprise dont ils bénéficient jusqu'à ce que la désillusion les fasse tomber de leur piédestal. La relation du politique avec ce pouvoir du semblant traverse tout cet essai, mais mériterait un autre ouvrage.

Quitte à jargonner un peu, je dirais que le pouvoir du « faire semblant » du prédateur ou du meneur, qu'il le sache ou non, provient de sa capacité à faire croire à un autre qu'il vient de trouver ce qui lui manque, ce qui lui manque dans l'Autre¹.

1. Lacan distingue le « petit » autre de l'identification imaginaire (l'image du corps) du « grand » Autre, instance symbolique à laquelle le sujet s'adresse quand il parle. Il ne le sait pas, mais lorsqu'il parle à quelqu'un, un destinataire,

Qu'il s'agisse du Tartuffe de Molière ou de Frank Abagnale Junior en passant par Frédéric Bourdin ou Christophe Rocancourt, que peut-on extraire comme enseignement de leurs manières d'agir, sinon que leurs talents d'interprète, de comédien, de « caméléon », leur ont permis de répondre à « l'attente d'un autre ». Cette « mauvaise rencontre » entretient quelques parentés avec la logique des passions amoureuses. J'y reviendrai.

À cette dimension intersubjective de la relation d'emprise s'ajoute une dimension sociale. Ces imposteurs, ces escrocs, ces prédateurs sont bien évidemment des faussaires, des menteurs, des tricheurs, des « chevaliers d'industrie », des arnaqueurs, certes, mais aussi des « martyrs » d'une société dont ils épousent les codes et les valeurs. De ce fait, ils sont aussi les éponges vivantes de nos valeurs, les « marqueurs » de nos civilisations des mœurs dont ils portent l'empreinte au vif incandescent de l'imposture. Ce sont les révélateurs de nos drames sociaux. Ils font les signes et les cérémonies qu'il faut pour obtenir du crédit. Mais ces signes et ces codes, de qui sont-ils si ce n'est de l'entourage, du milieu, de la société?

Les préjugés sociaux sont de puissants ferments de nombre d'escroqueries. Une femme peut-elle prétendre être une artiste talentueuse dans le Québec des années 1950? Non, peu probable puisque c'est une femme. C'est sur cet argument que Walter Keane, par exemple, parvient à convaincre sa femme de l'autoriser à signer ses tableaux à sa place et parvient à obtenir un succès phénoménal dans

c'est à un « sur-destinataire » que ce discours s'adresse. Lorsqu'un individu parle seul dans la rue ou lorsqu'il s'adresse à Dieu, il parle directement à son grand Autre.

le commerce de l'art. Du moins jusqu'à ce que Margaret Keane refuse de continuer à cautionner cette supercherie et réclame de voir reconnu son nom au bas de ses créations. Le film de Tim Burton, *Big Eyes* s'inspire de cette histoire dans laquelle les préjugés sociaux, les attentes collectives, contribuent à la fabrication de l'imposture. Elle ne peut signer de son nom qu'à la condition de s'arracher à l'emprise de son mari qui a exploité son talent en s'adossant aux préjugés sociaux.

Prenons un autre cas, celui d'Anna Delvey, de son vrai nom Anna Sorokin, qui s'installe à New York en 2016 en se faisant passer pour une riche héritière allemande. Elle emprunte beaucoup d'argent, dépense des sommes folles en obtenant « du crédit et des faveurs » auprès de ses victimes. Elle crée un club privé, et ouvre sa galerie d'art en fomentant le projet de créer une fondation à son nom. Elle signe des contrats avec des cabinets d'avocats prestigieux, organise des repas ouverts aux journalistes du monde des arts et des technologies, sollicite des prêts auprès de la City National Bank qu'elle est à deux doigts d'obtenir, bref escroque beaucoup de monde. La série Netflix *Inventing Anna* montre plus que je ne saurais le dire les ressorts intersubjectifs et sociaux de cette supercherie. À chaque fois, le constat est le même : c'est la capacité des arnaqueurs à se placer dans l'axe des « attentes d'autrui », de ce qu'ils attendent d'un Autre, de Dieu, de la Providence ou du Destin qui permet la supercherie. Avant d'être trompées par quelqu'un, les victimes d'une imposture sont trompées par leurs propres attentes. Ce qui ne dispense en aucune manière l'arnaqueur, petit escroc ou chef charismatique, mais révèle la « matière psychique et sociale » avec laquelle il façonne son œuvre. On ne saurait en aucune façon faire des victimes, des prédateurs

ou des meneurs, des « cas » pathologiques. Un humain sans attentes, ça n'existe pas. Elles sont la source de nos croyances et de nos illusions, pour le meilleur (l'amour) et le pire (l'aliénation sectaire, l'obéissance aveugle au Führer). Le séducteur, l'imposteur, le « chef » suprême est « entendu » là où il est « attendu ».

La puissance symbolique des gourous et des prédateurs est comparable à celle des rois thaumaturges. Le travail de Marc Bloch sur le sujet¹ est incontournable pour bien comprendre que l'homme providentiel ne détient sa force symbolique que des attentes qu'il rencontre. À charge pour lui de devoir les incarner. Marc Bloch écrit cet essai d'histoire politique à partir de l'analyse des rites de guérison des écrouelles² ou de l'épilepsie par la main royale en Angleterre et en France, et dont plusieurs documents attestent la pratique dès le milieu du XI^e siècle. Ce « miracle royal se présente avant tout comme l'expression d'une certaine conception du pouvoir politique suprême³ », note Marc Bloch qui, citant James Frazer, fait l'hypothèse que depuis la nuit des temps, les gens pensaient que les souverains possédaient ce don à double tranchant de répandre autour d'eux les écrouelles en même temps que de les soulager, de jeter un sort sur leurs sujets ou de les en délivrer. Et il précise : « Les rois de France et d'Angleterre ont pu devenir de miraculeux médecins, parce qu'ils étaient depuis longtemps des personnages

1. Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Armand Colin, 1961 [1924].

2. Scrofules ou adénite tuberculeuse due à une inflammation des ganglions lymphatiques qui se manifestent par des plaies suppurantes et fétides particulièrement répugnantes au niveau du cou et de la face.

3. Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges, op. cit.*, p. 51, souligné par l'auteur.

sacrés¹.» L'illusion collective attribuait au pouvoir des souverains une force miraculeuse autant que diabolique capable de « posséder » les sujets. Marc Bloch, de retour des tranchées de la Première Guerre mondiale et de ses fanatismes, « décrit cette puissance diabolique du pouvoir » : incarner un pouvoir revient à prendre possession des âmes et des esprits qui croient dans le chef, du moins jusqu'à la chute des illusions. Les victimes et les adeptes s'offrent à être possédés, à guérir ou à mourir, à se soumettre comme à se laisser frénétiquement entraîner dans toutes sortes de fanatismes. Aujourd'hui, le pouvoir des rois thaumaturges s'est laïcisé, mais tout pouvoir reconnu comme une autorité incontestable détient une puissance symbolique qui soumet les sujets au risque de les égarer.

Le cas d'Elizabeth Holmes me paraît particulièrement intéressant pour illustrer le pouvoir des croyances dans les affaires. Ce cas a donné lieu à une série chez Disney+ qui raconte cette histoire vraie dans laquelle la fondatrice de la start-up californienne Theranos use de tous les subterfuges pour convaincre les dirigeants des pharmacies Walgreens de commercialiser un test sanguin qui n'est pas encore au point et dont les résultats expérimentaux ont été en partie truqués. L'affaire est grave, elle compromet plusieurs chercheurs, l'entreprise communique de faux résultats à des patients, dont certains sont atteints de cancers. Avec sa superbe de spécialiste de la com, Elizabeth Holmes parvient à une cotation en bourse de sa société de 9 milliards de dollars... avant de s'effondrer. Le crédit qu'elle obtient auprès des hommes puissants qui la soutiennent repose sur un « mythe » : le mythe

1. *Ibid.*, p. 54.

de la très jeune entrepreneuse géniale de la Silicon Valley. Là encore, l'imposteur ne fait que faire fructifier le crédit qu'il obtient de « victimes » consentantes, « sous l'emprise » de leurs croyances et de leur désir. Les crédits qu'elle obtient dépendent du crédit qu'on lui prête, c'est-à-dire de la foi en elle. Ceux qui lui font crédit – d'argent ou de soutien social – ont besoin de croire en elle. Ils ont besoin de croire à leurs fictions dont elle n'est que l'occasion, le *kairos*, l'opportunité.

Il en va de même avec les cas de Charles Ponzi ou de Christophe Rocancourt promettant à leurs victimes de gagner de l'argent et organisant des systèmes de cavalerie. Ponzi garantissait à ses épargnants des intérêts mirobolants au moment où ils déposaient leur argent, et par la suite Ponzi parvenait à maintenir l'illusion en versant aux anciens épargnants les sommes déposées par les nouveaux... Le système s'écroule lorsque la croissance des souscriptions diminue et que les épargnants retirent leurs économies. Comme l'a dit plus récemment Christophe Rocancourt, ils n'ont escroqué que des gens qui avaient de l'argent et qui voulaient en gagner davantage. Difficile de lui donner tort. Mon approche n'est pas morale, elle est psychologique : comment consentons-nous à nous faire abuser ? Comment consentons-nous à produire notre perte ?

L'évocation rapide de quelques cas d'impostures montre clairement que l'« emprise interpersonnelle » n'est que l'actualisation dans une relation singulière d'une « emprise intrapsychique ». Ce qui n'exempte en aucune manière les imposteurs de leur responsabilité morale et pénale, mais permet de comprendre comment la relation d'emprise a pu s'installer. Plus proches de notre actualité, les relations

d'emprise où les victimes succombent à une « arnaque » amoureuse sont exemplaires, comme avec *L'Arnaqueur de Tinder*. J'évoque rapidement le cas de Shimon Hayut qui se présentait comme le riche héritier d'un diamantaire russe lorsqu'il utilisait l'application de rencontre Tinder pour rencontrer des femmes. Après les avoir contactées et séduites, il finissait par leur demander de lui prêter de l'argent qu'il ne remboursait jamais. Il prétendait être poursuivi par des ennemis dont il subissait des agressions, des attaques au couteau, et demandait ensuite à ses victimes amoureuses de l'aider financièrement puisqu'il était trop dangereux pour lui d'utiliser ses cartes bancaires. Il utilisait l'argent que ses victimes lui prêtaient pour appâter de nouvelles femmes auxquelles il faisait des cadeaux somptueux avant de les duper par le même scénario. Nous avons, en somme, dans le cas de l'arnaqueur de Tinder l'équivalent d'une chaîne de Ponzi, procédé de cavalerie financière, qui, ici, ne joue pas seulement sur le désir d'argent mais aussi, au moins en partie, sur la demande d'amour. Actuellement, sur ces sites de rencontres, Shimon Hayut a fait des émules et plusieurs témoignages m'ont été rapportés attestant que les escroqueries aux sentiments en ligne se multiplient. Les perversions par le truchement de l'illusion amoureuse ont de beaux jours devant elles. Et, sans devoir exempter les arnaqueurs de leur cruauté morale et de leur sociopathie, je dirai que ce qui m'intéresse ici réside dans le dévoilement d'un mystère, celui de l'amour et des passions dont l'énigme, tout en étant étrangère à la relation d'emprise, révèle des processus intersubjectifs communs. La formule de ces processus intersubjectifs en jeu dans l'emprise pourrait être : prendre quelqu'un pour un Autre, un Autre qui n'existe que dans

le psychisme du « croyant », mais que l'imposteur a réussi, par un signe, à aimer à son profit en trouvant les mots et les codes qui font croire à ses victimes : « Je suis celui que tu attendais », « dont tu attendais le retour ».

L'illusion maternelle et l'érotomanie

Le cas de Frédéric Bourdin est exemplaire de cette illusion, illusion que le spécialiste des érotomanies, Gaëtan de Clérambault, a nommé « illusion maternelle » pour décrire un cas particulier de délire passionnel. Ce terme d'« illusion maternelle » émerge sous la plume de de Clérambault la même année que ses travaux sur l'érotomanie. Il semble révéler cette vocation de l'objet désiré à se trouver en position de signifiant phallique, voire de « fétiche », dans la genèse des états passionnels. Dans ces conditions, le rôle dévolu à l'objet est de faire opposition à l'état de détresse et de dépression dont le psychiatre clinicien considèrerait qu'il pouvait constituer un véritable prélude à l'éclosion passionnelle. La passion fait objection, « obturation » à la perte et au deuil, elle en est l'excommunication, et le passionné ne les retrouve qu'après l'effondrement dépressif de la désillusion. En somme la dépression, ou la mélancolie, qui suit les ruptures amoureuses, leurs désillusions, ne sont pas que les conséquences de la passion, elles en seraient aussi la cause. Tout passionné rencontre en aval de sa folle passion et de sa désolation ce qui les aurait provoquées en amont¹. De Clérambault notait que c'est bien souvent dans un état de tristesse – j'ajouterais d'ennui – qu'éclate une folle passion.

1. Roland Gori, *Logique des passions*, op. cit.

Le lien qui unit dans l'obéissance et la servitude un adepte à son gourou, un militant à son chef déifié, une victime à son prédateur, partage nombre de points communs avec la passion, voire le délire passionnel. L'attente et la détresse en sont les principaux carburants, à même de faire naître les espoirs les plus insensés. L'obéissance, l'asservissement, le fanatisme des groupes ou des pays sont à l'échelle collective l'équivalent de ces passions individuelles. Ces états d'aliénation s'installent dans des moments de chaos, de désespoir, de « dépression » économique et sociale. D'où cet éclairage réciproque que je propose entre l'éclosion des états passionnels individuels et l'émergence des délires passionnels collectifs.

En ce qui concerne Frédéric Bourdin, il avait une prédilection pour les usurpations d'identité, en particulier celles d'enfants disparus. Il contactait les familles de ces enfants en prétendant être l'enfant qu'elles avaient perdu. C'est de cette manière qu'en 2004 il dit s'appeler Léo Balley, un garçon disparu à l'âge de 7 ans. Il raconte aux gendarmes qui l'ont recueilli en pleine errance qu'il aurait été hébergé par une famille qui l'aurait forcé à changer de nom et à adopter le leur. Les conclusions génétiques dénoncent la supercherie. Les fichiers montrent qu'il a usurpé au moins dix-huit fois des identités, et souvent en se faisant passer pour un enfant disparu. Laissons de côté la psychopathologie de l'imposteur pour comprendre comment a pu fonctionner, un temps, l'imposture et à quelle source intersubjective elle s'abreuve. La chose est évidente : « du deuil jamais accompli d'un enfant disparu », de l'illusion de pouvoir un jour retrouver la personne la plus précieuse, mettre fin à la douleur intolérable de la disparition sans

traces. Nous le savons, c'est une des situations les plus terriblement éprouvantes pour les familles de ne pas retrouver le corps d'un proche disparu. Il manque alors « la matière de l'absence¹ ».

C'est en ce point précisément que se place l'imposteur et dont les psychoses passionnelles décrites et nommées par Gaëtan de Clérambault portent le témoignage. La psychose montre à ciel ouvert ce « déni de la perte », refoulée dans les névroses ordinaires et qui fait retour dans les passions individuelles ou collectives comme dans la plupart des relations d'emprise. L'emprise s'installe sur le lieu d'une dépossession primordiale, plus généralement sur la dépossession d'un objet qui, comme l'enfant pour un parent, est à la fois objet d'amour et objet d'identification, signifiant d'un manque-à-être autant que représentant d'un manque-à-avoir. De ce fait, la rencontre réelle avec l'autre/Autre n'est pas un préalable nécessaire à la relation d'emprise. Joyce Maynard, toute jeune fille, alors même qu'elle n'a encore jamais rencontré J. D. Salinger, son séducteur, écrivain célèbre et bien plus âgé, reçoit ses lettres et en les lisant constate : « Dans ses lettres, c'est comme s'il parlait de moi². » C'est en ce point précisément que la victime de l'emprise ou le partenaire de la passion pourrait s'écrier : « Au secours ! Une image a capturé mon image. » Cette thèse, nous la devons à la clinique de l'érotomanie, ce délire passionnel qui repose sur la conviction délirante d'être aimé et qui éclaire d'un jour nouveau la « logique des passions³ ». Cette conviction, nous le verrons, est un vecteur majeur de l'obéissance au chef

1. Patrick Chamoiseau, *La Matière de l'absence*, Points Seuil, 2018.

2. Joyce Maynard, *Et devant moi, le monde*, op. cit.

3. Roland Gori, *Logique des passions*, op. cit.

charismatique comme au prédateur sexuel. Il faut quand même être un peu fou pour croire que l'on est aimé pour soi-même, en tant que sujet, alors que toute la clinique des passions montre que l'on n'est aimé qu'en tant qu'objet du désir de l'Autre, patère à laquelle il accroche les images qui le captivent. Le délire érotomaniaque nous offre, au niveau d'une passion individuelle, ce que la soumission des masses nous offre au niveau des délires collectifs.

Martyr du délire passionnel, l'érotomane s'offre dans la certitude d'être l'objet indispensable à l'Autre: «Je suis celui que l'Autre aime, l'Autre me veut quelque chose, et son désir s'avère corrélatif de mon existence comme sujet.» L'originalité de de Clérambault a consisté à exhumer un noyau qui serait, en quelque sorte, générateur des délires passionnels à partir de la triade érotomaniaque «orgueil, désir et espoir¹», et dont l'ombre portée tombe fréquemment sur les passions amoureuses. La relation d'emprise, de la passion amoureuse la plus folle jusqu'au dévouement le plus désintéressé du militant d'un mouvement politique, ne saurait s'établir sans la conviction, plus ou moins consciente, réelle ou délirante que l'Autre – leader, parti, personne ou idéologie – l'aime, ou du moins «a besoin de lui». L'illusion d'être indispensable à l'Autre est le vecteur des soumissions et des sacrifices qui peuvent conduire un sujet à aller très loin dans le dévouement ou l'amour passionnel. De ce fait, surgissent souvent, à un moment ou un autre, l'accusation et le reproche: c'est lui ou elle qui l'a voulu, c'est lui ou elle qui a commencé.

Cette conviction, cette illusion d'être aimé et l'ardeur mise dans la poursuite de l'objet, «accusé» d'être le séducteur

1. Gaëtan Gatian de Clérambault, *L'Érotomanie*, Synthélabo/Les Empêcheurs de penser en rond, 1993 [1921].

originnaire et paradoxal, constitue le fonds commun de tous les délires passionnels. Des éléments de persécution ou de jalousie peuvent se développer ultérieurement, mais dans tous les cas, l'enseignement clinique de de Clérambault est parfaitement déchiffrable : « Le délire érotomaniaque se développe en trois stades : stade d'espoir, stade de dépit, stade de rancune¹. » À propos du choc passionnel et de sa cristallisation, de Clérambault avait déjà noté : « C'est souvent dans un état triste que survient le coup de foudre amoureux². » Cette remarque révèle ce que l'état passionnel doit à l'état de détresse, de désarroi et de désespoir. Cet état de détresse (ou *Hilflosigkeit*) dans lequel le passionné se trouve, bien souvent, comme exsangue, « après » sa passion, doit être déplacé en « amont », conçu comme un « moment logique précédant » l'éclosion de la passion elle-même. Depuis trente ans, je ne cesse d'insister sur ce point : ce qui nous paraît être la conséquence d'un effondrement passionnel n'est bien souvent que la cause de l'illusion qui a créé cette passion. Toute illusion est « parure » et « parade » de cette perte. C'est en ce point précisément que des relations d'emprise peuvent émerger, et que les mots, le récit, le langage des prédateurs, des meneurs, des agitateurs et d'autres influenceurs peuvent faire signe et prendre des victimes dans leurs filets. Le moment propice pour s'imposer – à un individu ou à un peuple – demeure le moment où ses repères s'effondrent, où son organisation symbolique défaille, se révèle instable et incertaine. Tous ceux qui, consciemment ou inconsciemment, tentent d'en imposer pour s'imposer – ce qui

1. *Ibid.*, p. 66.

2. *Ibid.*, p. 236.

est l'étymologie d'« imposture » – peuvent tenter leur chance dans ces moments de vulnérabilité d'un individu ou d'un peuple. Ils peuvent réussir leur emprise à condition d'être servis par les circonstances qui demeurent bien plus importantes que leurs qualités personnelles.

Le charisme : psychotrope des foules en désespoir

Les historiens et les philosophes nous ont appris qu'à l'ère des masses, de nouveaux chefs sont apparus dont l'accession au pouvoir procéda davantage de circonstances occasionnelles que d'actions personnelles exceptionnelles. Tel fut le cas d'Adolf Hitler qui, avec son Parti ouvrier allemand fondé en 1919, ne représentait qu'un des soixante-dix groupuscules d'extrême droite. Quant à ses qualités politiques personnelles, elles furent essentiellement celles d'un « orateur » et d'un agitateur qui sut profiter de la lâcheté des dirigeants de son époque. Ian Kershaw note avec pertinence : « Le pouvoir de séduction d'un chef "charismatique" auprès des masses n'a souvent pas grand-chose à voir avec sa personnalité et son caractère¹. » De mon point de vue, il dépend de l'addiction des masses à un « produit » avec lequel elles se « shootent » pour supporter leur désespoir.

Je rappellerai d'abord brièvement la manière dont Hitler accéda au pouvoir avant même l'effondrement de la civilisation allemande qui autorisa la barbarisation des conduites des nazis. Ian Kershaw nous a légué une analyse indépassable de cette « autorité charismatique » de Hitler, forme

1. Ian Kershaw, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Gallimard, 1995 [1991], p. 95.

de domination politique qui repose non pas sur « la qualité inhérente à un individu, mais comme un attribut procédant de la façon dont il est subjectivement perçu par ses “adeptes”. En d’autres termes, si le porteur de “charisme” jouit effectivement d’un authentique pouvoir, ce pouvoir émane en réalité des attentes placées en lui par ceux qui l’entourent¹ ». C’est ce pouvoir « symbolique », concédé par la lâcheté de hauts personnages démissionnaires, qui lui fut attribué par les croyances de ses adeptes. Adeptes recrutés parmi les humiliés ou prisonniers du dénuement, errant dans une « nostalgie » d’autorités traditionnelles, voire religieuses. Ce sont ces circonstances qui ont constitué des facteurs favorisant le nazisme et permis à un personnage aussi médiocre que Hitler de s’emparer d’un État moderne et complexe. Il était devenu le « toxique » avec lequel les masses se shootaient pour dénier leur désespoir et rêver de revanche sur l’humiliant traité de Versailles imposé par les vainqueurs en 1918. Dans « Le malaise dans la culture », Freud précise cette fonction du toxique dans l’économie libidinale des individus et des peuples, il écrit : « On ne leur sait pas gré seulement du gain de plaisir immédiat, mais aussi d’un élément d’indépendance ardemment désiré par rapport au monde extérieur. Ne sait-on pas qu’avec l’aide du “briseur de soucis” on peut se soustraire à chaque instant à la pression de la réalité et trouver refuge dans un monde à soi offrant des conditions de sensations meilleures² ? »

À prendre toute la portée de l’analyse freudienne, on mesure à quel point la fonction du toxique se révèle

1. *Ibid.*, p. 15.

2. Sigmund Freud, « Le malaise dans la culture » [1929], in *Œuvres complètes. Psychanalyse, XVIII, 1926-1930*, PUF, 1994, p. 265.

comme une «récusation» du monde extérieur et de la menace qu'il contient. Ce dont le praticien fait quotidiennement l'expérience dans le maniement du transfert particulier que le patient toxicomane met en œuvre. L'autre réel altère l'autarcie que tente vainement de maintenir jusqu'à un certain point la prise de toxiques. La drogue récusé le désir, le saborde et transforme la relation toujours incertaine à l'autre, au réel, en une dépendance à un produit. Paradoxalement, les chefs charismatiques, les meneurs, les agitateurs perdent leur humanité dans l'emprise et l'obéissance aveugle. Ils deviennent une image, un objet idéalisé, une sorte de «produit» duquel l'adepte devient dépendant, à la manière d'une drogue. L'analyse de Freud s'avère précieuse: l'Autre n'est plus un autre, mais le moyen par lequel le sujet se soustrait au monde extérieur. Cette dépendance au produit éclaire l'irrationalité et l'exclusivité des phénomènes de soumission au leader. C'est cette «relation toxicomaniaque» au chef charismatique qui, en récusant la réalité politique, permet de se soustraire au désespoir par l'illusion. Hier, comme aujourd'hui.

De plus, il nous faut comprendre avec Ian Kershaw que cette autorité charismatique de Hitler n'a pu émerger que sur les «ruines» des structures «rationnelles-légales» propres aux sociétés modernes et bureaucratiques. Les idées que voulait incarner le leader charismatique n'étaient pas des plus «fines» et pertinentes: «Ce qui s'avéra décisif pour conquérir les masses, ce fut moins une doctrine intrinsèquement nazie qu'une certaine façon de jouer sur les peurs, les phobies et les attentes confuses de couches beaucoup plus larges que celles qui soutenaient traditionnellement la droite *völkisch*. Or, à ce jeu-là, Hitler était

sans rival¹.» C'est justement la pauvreté et la rusticité des idées qui pouvaient les transformer en slogans publicitaires dénués de matière à débattre qui firent leur succès, transférant au leader la charge de combattre par d'autres moyens. Il n'est plus question de rationalité pratique (calcul) ou rationnelle (droit), mais de combats et d'affrontements à l'ancienne manière des sociétés féodales ou religieuses.

Retenons pour l'instant cette conclusion : la conquête du pouvoir en Allemagne n'a été possible que parce que les leaders charismatiques se sont nourris du « désespoir » de leurs adeptes en dénonçant les contradictions et les carences des sociétés libérales et rationnelles-légales qui les avaient menés à la ruine et à l'humiliation. Là naît le mirage d'un « pouvoir publicitaire » qui permet l'emprise et la « possession des corps et des âmes et s'achève par leur destruction massive ». Le langage de « revanche » de Hitler s'est transformé tout au long de son règne en langage de « destruction », en volonté d'« annihiler » les Juifs, les malades mentaux, les handicapés, les personnes homosexuelles, les Tziganes, les Noirs, les ennemis et en particulier la Russie. Face à la défaite, comme le rappelle Ian Kershaw, il invita le peuple allemand à s'autodétruire. Ce qui est important pour mon propos, c'est de constater que « la nature destructrice – et autodestructrice – du nazisme ne saurait se réduire à la volonté de destruction de Hitler. [...] Pour être efficace, le pouvoir hitlérien avait besoin du soutien populaire. [...] La dynamique destructrice qu'il incarnait ne se comprend que dans le cadre des aspirations sociales et politiques, que supposait l'adhésion à un pouvoir personnel absolu². »

1. Ian Kershaw, *Hitler, op. cit.*, p. 99.

2. *Ibid.*, p. 311.

À partir de ce moment-là, si même pour un « leader » aussi monstrueux et tyrannique que Hitler, ce sont les aspirations sociales et politiques qui déterminent le périmètre d'action des rhétoriques d'influence, nous pouvons comprendre aisément que ce sont les codes et les pratiques d'une civilisation des mœurs qui limitent, inhibent ou stimulent les relations d'emprise. C'est l'autre versant de mon approche, non plus l'analyse psychanalytique mais la démarche socio-génétique des mœurs.

*Le contexte civilisationnel des relations
d'emprise charismatique*

Une autre condition favorisant des relations d'emprise et des rhétoriques d'influence est la civilisation à travers laquelle elles sont tolérées, interdites ou encouragées. Ce cadrage social est celui de la civilisation des mœurs à une époque donnée et dans une société donnée. Nous devons nous souvenir que les encadrements des masses par les partis totalitaires se sont réalisés sur un fond sociologique d'individualisme extrême de la société, d'une « atomisation sociale », d'une crise des langages à même d'accueillir et de traiter les crises politiques et économiques. De ce fait, les mêmes causes créant les mêmes effets, nous devrions aujourd'hui être plus que jamais sur nos gardes. Il ne faut pas oublier que des formes de « langages totalitaires » existent en dehors même des totalitarismes politiques. Souvent ils les préparent, comme la propagande publicitaire et plébiscitaire a « préparé » la propagande nazie.

Edward Bernays, neveu de Freud, gourou américain de l'industrie des relations publiques et de la fabrique du

consentement des masses a écrit un manuel de propagande qui trônait dans la bibliothèque de... Joseph Goebbels, responsable de la propagande nazie. De la libération de la parole, que la méthode de Freud permet en la livrant aux associations libres de toute logique rationnelle, à l'utilisation des symboles sexuels et agressifs dans le langage de la propagande publicitaire de son neveu Edward Bernays, il y a tout le gouffre qui sépare l'acte de création de la parole et la standardisation des langages d'emprise réduits à des combinaisons de signaux et de symboles. L'œuvre de Freud est au service d'Éros – libérer les sujets de leurs inhibitions à vivre et à aimer –, l'entreprise de Bernays est au service de Thanatos, duper les individus pour les inciter à consommer. Pour reprendre la distinction d'Erich Fromm, Freud est « biophile », il aime la vie et l'énigme de la nature, Bernays est « nécrophile », il aime l'argent et le pouvoir. L'épanouissement de l'une ou l'autre de ces tendances pulsionnelles, la dynamique des forces conflictuelles qui les expriment, ne sont pas qu'une affaire de personnalités, de singularités. La matrice culturelle et sociale où elles s'épanouissent et s'affrontent est aussi déterminante. Erich Fromm soulignait déjà que la forme de la société la plus propice à l'épanouissement de l'amour pour la vie était celle où régnaient la sécurité, la justice et la liberté.

Dans un univers à la fois fragmenté et globalisé comme le nôtre aujourd'hui, différentes formes de langages totalitaires – dont le langage numérique – tentent d'unifier le monde et l'individu, avec plus ou moins de succès, et surtout plus ou moins de respect pour cet amour pour la vie, pour le « réel » et pour l'humain. Le propre des totalitarismes revient toujours à dessaisir l'homme de son humanité sous prétexte de le changer et de l'améliorer. Pour cela, il met en place des

stratégies politiques, civilisationnelles et psychologiques qui, dans le langage lui-même, s'efforcent d'abolir toute altérité, toute diversité, toute hétérogénéité. La visée de la parole pleine est de restituer dans son acte ce que ces langages ont tenté d'exclure, de refouler, voire de dénier. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles « la renaissance riche et rapide des arts, comme le souligne Hannah Arendt, marque le déclin de la mainmise du totalitarisme ». L'art ne saurait se réduire à l'ornement des stratégies de conformisation des individus, à n'être que la parure esthétique, décorative de leur férocité normalisatrice. L'art, celui de la parole pleine et de l'acte de création, ne saurait faire bon ménage avec les langages totalitaires et de manière plus dégradée avec les langages de l'agitation et de la conformité.

C'est ce en quoi le langage totalitaire m'intéresse en tant qu'il est la figure extrême des discours conformistes. Il convient de se rappeler, avec Hannah Arendt¹, que rien ne caractérise mieux les régimes totalitaires que la facilité surprenante avec laquelle nous les oublions et la rapidité avec laquelle ils peuvent être remplacés. Elle ajoutait que nous aurions tort de penser que cet oubli des totalitarismes par les masses signifie qu'elles sont guéries de l'illusion totalitaire.

Du discours à l'état totalitaire

Jean-Pierre Faye² rappelle la source mussolinienne du langage totalitaire qui a contribué à donner au pouvoir

1. Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, *op. cit.*

2. Jean-Pierre Faye, « Langages totalitaires, la crise, la guerre », in Laurence Aubry, Béatrice Turpin (dir.), *Victor Klemperer. Repenser le langage totalitaire*, CNRS Éditions, 2012, p. 17-33.

fasciste la prétention à légitimer le meurtre de masse à une échelle jusque-là inconnue. Après l'assassinat du leader socialiste Matteotti par des membres des *squaddri* fascistes, Mussolini prononça le 10 juin 1925 un discours décisif dans lequel il affirma : « Ce que l'on a appelé notre féroce volonté *totalitaire* sera poursuivie avec encore plus de férocité¹. » La porte fut ouverte pour un État fasciste totalitaire quelques années plus tard, en 1930, lorsque Mussolini invoque un État, et rien que l'État pour assurer l'unité et la synthèse de toutes les valeurs de l'Italie validées par le fascisme qui, seul, les garantit. *Le terme totalitaire est passé du langage (totalitaire) à l'État (totalitaire)*. Le langage est devenu performatif des institutions et dans la grande famille des États totalitaires, il produit les mêmes valeurs : culte de l'État, charte du travail, communautés « naturelles », exaltation « raciale » par une propagande débridée. Le caractère performatif du langage y occupe une place centrale, celui de la ruse. Simplement, ces ruses du langage visent moins à se libérer d'une captivité, comme l'a fait Ulysse avec le cyclope Polyphème – par la ruse d'une parole pleine, celui d'une *joke* libératrice – qu'à « vendre » aux auditeurs une idéologie pour les contraindre. Goebbels que ses camarades de lycée surnommait Ulex, Ulysse en référence à ses ruses, en était l'exemple même. Décidément, Homère a mal vieilli à l'ombre du xx^e siècle, ce « siècle de la peur ».

1. Mussolini cité par Jean-Pierre Faye, *ibid.*, p. 19.

CHAPITRE V

Fausse nouvelles, propagandes
et emprise sociale

« La fausse nouvelle est le miroir où la “conscience collective” contemple ses propres traits. »

Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*

Les fausses nouvelles et les discours de propagande se révèlent comme une opération de langage permettant une « emprise » sur les consciences individuelles et collectives. Ces discours font partie de l'histoire du politique qui, pour parvenir à la réalisation de ses objectifs, utilise les moyens qu'offrent le langage et l'imagination pour « nier » délibérément la réalité et lui substituer ses illusions, au sens freudien du terme. À la manière des psychotiques, ils remplacent la réalité des faits par une « réalité alternative », sauf, bien entendu, que les politiques ne sont pas psychotiques. C'est le propre du langage humain de permettre cette substitution. Cette puissance symbolique de la parole et du langage permet d'offrir à l'opinion publique les informations qu'elle « attend » ou qu'elle « craint ».

Parmi les fausses nouvelles, il y a d'abord les mensonges délibérés qui en temps de guerre ou de tensions politiques justifient les décisions des gouvernants. Arthur Ponsonby¹ a dressé un inventaire des mensonges des gouvernants anglais au moment de la Première Guerre mondiale. L'auteur montre clairement que le mensonge est une arme reconnue et extrêmement utile en temps de guerre, et que chaque pays l'utilise tout à fait délibérément pour tromper ses habitants, séduire les citoyens tentés par la neutralité et induire l'ennemi en erreur. Les récits mensongers d'atrocités commises par l'ennemi, par exemple, sont très populaires et encouragés par les autorités en charge des opérations militaires. Le ministère de la Guerre français, au cours de la Première Guerre mondiale, invitait les officiers à leur adresser des rapports sur les incidents atroces commis par l'ennemi, en précisant que l'exactitude des faits n'était pas essentielle du moment que ceux-ci présentaient une certaine éventualité. Les mensonges n'ont pas attendu l'arrivée des algorithmes... Et les mensonges peuvent devenir performatifs² et provoquer ce qu'ils énoncent.

Hannah Arendt³ remarquait qu'aux nombreuses manières politiques de mentir s'ajoutaient dans la modernité deux nouvelles variétés : les discours des « relations publiques » des administrations politiques et ceux des « spécialistes de

1. Arthur Ponsonby, *Falsehood in War-Time: containing an assortment of lies circulated throughout the nations during the Great War*, G. Allen & Unwin, 1928.

2. J. L. Austin nomme « performatifs » les énoncés de langage qui produisent les actions qu'ils énoncent. Dire « je t'aime » ne relève pas d'un acte de langage qui se contente de décrire, il produit ce qu'il énonce. Par la suite Austin en vient à considérer que tout acte de langage détient un certain degré de performativité. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Seuil, 1970 [1962].

3. Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, Calmann-Lévy, 1972 [1969].

résolution des problèmes». La guerre du Viêt Nam que les États-Unis menèrent dans les années 1960 a servi d'exemple à Hannah Arendt pour montrer que dans l'art politique du mensonge, les spécialistes des relations publiques avaient introduit l'esprit de la publicité et de la vente des données sur le marché de l'opinion publique. Tout devenait question d'«image» et de com au Pentagone. La langue publicitaire inspirait les moyens comme la substance de la propagande qui procédait des mêmes techniques et finissait par confondre la politique avec la vente des opinions. Au point qu'aujourd'hui encore la com gouvernementale appartient de plus en plus à cette grande famille des «industries du vide¹». Et, lorsque la «profession de foi» d'un candidat à l'élection suprême est faite de la même substance qu'une réclame publicitaire pour un produit de consommation, c'est «la politique elle-même qui se trouve transformée».

Aujourd'hui, au vide de la com s'ajoute la «désincarnation» du monde par les systèmes formels de l'informatique et de la cybernétique. Tout n'est plus que brassage de données et création de scénarios alternatifs plus encore aujourd'hui qu'à l'époque de Hannah Arendt. Hier par la théorie des jeux et l'analyse des systèmes formels, aujourd'hui par la puissance décuplée des ordinateurs et leur capacité à fabriquer de la «réalité virtuelle». C'est un nouvel art de la simulation qui peut se transformer en mensonge et faire du langage cybernétique un miroir aux alouettes.

1. Cornelius Castoriadis, *Domaines de l'homme. Les carrefours du labyrinthe*, Seuil, 1986.

Les discours politiques ont besoin de justifications pour gouverner ou prétendre être en mesure de le faire. La conquête du pouvoir ne suffit pas, il faut ensuite le conserver et pour cela convaincre l'opinion publique du bien-fondé de la « conduite des conduites » des gouvernants. Le mensonge est le « degré zéro » des discours politiques à même de mettre les opinions publiques et les citoyens sous « emprise ».

Les fausses nouvelles

Les historiens n'ont pas attendu la mode des *fake news* et autres « faits alternatifs » pour analyser les légendes qui surgissent et circulent dans l'opinion. Quel besoin impérieux pousse notre vieux continent à se saisir des mots anglais pour décrire une réalité ancienne parfaitement analysée par les plus prestigieux de ses historiens européens ? C'est comme s'il fallait que les recherches continentales du dernier siècle traversent l'Atlantique pour qu'à leur retour en Europe, « ripolinées » par le lexique américain, nous puissions nous y intéresser. Les faits sont têtus : bien des concepts importés de la culture états-unienne ont été *made in France (Europe)*. C'est ainsi que les *fake news* ont éclipsé les bien nommées « fausses nouvelles » analysées par un des plus grands historiens français du xx^e siècle, Marc Bloch.

Marc Bloch nous fournit une analyse profonde et ramassée des fausses nouvelles dans un petit texte déjà cité : *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*. Pour qu'une légende, une fausse nouvelle naisse, se propage et s'amplifie, il est nécessaire qu'une première condition soit remplie : « Trouver dans la société où elle se répand un bouillon de culture favorable. En elle, inconsciemment,

les hommes expriment leurs préjugés, leurs haines, leurs craintes, toutes leurs émotions fortes¹.» Cette condition rejoint l'analyse clinique selon laquelle «les paroles sont entendues (par le patient ou une partie de l'opinion) là où elles sont attendues». Il ne s'agit pas ici de mensonges proférés par les gouvernants pour soumettre les citoyens, de fausses nouvelles de presse fabriquées pour influencer l'opinion ou orner la création. Il s'agit de «psychose collective» – le terme est employé par Marc Bloch – produisant des «légendes», analogues aux délires et hallucinations.

Marc Bloch nous offre un exemple du rôle du langage dans la manière dont une croyance peut devenir un dogme. Pendant les mois d'août et septembre 1914, l'opinion publique cherchait des causes extraordinaires aux premières défaites de l'armée française. La voix populaire considérait que ces échecs militaires ne pouvaient être imputés qu'à des trahisons. C'est-à-dire que les gens guettaient les signes et les signaux susceptibles d'alimenter cette thèse de la présence parmi la population française de traîtres allemands sournoisement installés parmi les citoyens. Un élément fortuit fut à l'origine d'une fausse nouvelle. Les soldats français ayant reçu la mission de capturer un Allemand pour obtenir des renseignements s'emparèrent d'une sentinelle ennemie qu'ils ramenèrent dans leurs lignes pour l'interroger. Il s'avéra que cette sentinelle d'un âge déjà avancé, civil bourgeois installé dans la vieille ville de Brême, donna les renseignements souhaités et fut rapidement relâché. Les choses auraient pu rester là, si les malices du langage ne s'en étaient pas mêlées

1. Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, *op. cit.*, p. 14.

et n'avaient amené certains auditeurs de l'interrogatoire à confondre Brême et Braisne, village situé à quelques kilomètres de là où les armées se trouvaient. Ces ignorants de la géographie, insensibles à l'exactitude des sons prononcés, ont favorisé, malgré eux, une légende. Le soldat capturé devint dans la légende, rapidement propagée, un marchand qui avait tenu boutique à Braisne, en France, et qui réapparaissait tout à coup sous les habits d'un troupier ennemi. Preuve vivante que les Allemands avaient essayé depuis des années des espions sur le territoire français pour préparer la guerre, qu'ils étaient capables de toutes les ruses. Et ainsi se vérifiait davantage que les premières défaites n'étaient pas dues à nos erreurs mais à l'espionnage allemand. Nous retrouvons très précisément ici la manière même dont les patients schizophrènes peuvent construire dans leur délire, et par l'appareil du langage, une machine à influencer pour expliquer ce qui se produit dans leur corps ou dans leur vie. Les collectivités font de même lorsqu'elles se trouvent en présence de situations instables ou violentes, sous « l'emprise d'émotions intenses » qu'elles tentent d'expliquer.

On ne saurait comprendre qu'une partie de la population puisse accueillir avec complaisance des préjugés, des rumeurs, des idées collectives délirantes, des fausses nouvelles, si on ne prend la mesure de cette tendance des humains à se donner des « représentations partagées » de ce qui arrive. Comme l'écrit Marc Bloch : « Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui pré-existent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle, c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations ; mais cette mise en branle n'a lieu

que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement¹.» Aujourd'hui, les exagérations et les *fake news* du camp trumpiste ne sont pas une erreur de l'histoire, une grossière bavure de la civilisation américaine, un mensonge politique incarné par un affairiste, mais le symptôme des représentations collectives nourries à la sève des agitations fascistes du siècle dernier qui font retour.

«*A contrario* de la fabrique des opinions, le rôle de la pensée, individuelle et collective, est de travailler contre ses propres représentations spontanées.» Ce qui suppose de pouvoir combattre cette «fausse conscience» que l'opinion investit affectivement comme sa propriété et à laquelle elle ne saurait renoncer sans «dommages narcissiques». Freud disait du psychotique qu'il aimait ses idées délirantes comme il s'aimait lui-même. À ce titre, toute opinion aime ses convictions préalables, ses préjugés, ses illusions comme des «délires sectorisés». Pour se guérir de ses délires sectorisés, de ses convictions, l'opinion devrait parvenir à «penser contre elle-même» en renonçant à la satisfaction narcissique de partager avec d'autres le sentiment d'«avoir raison». Ce qui ne saurait se faire sans douleur. Ce qui suppose la capacité individuelle et collective de parvenir à se soustraire à l'«emprise», emprise des préjugés, emprise des évidences, emprise des fausses nouvelles, emprise d'une fausse confiance, d'une pensée réifiée qui justifie l'obéissance.

1. *Ibid.*, p. 40.

La dégradation de la fonction critique

Les médias traditionnels ont une responsabilité considérable dans la « honteuse dégradation de la fonction critique¹ » de la pensée et dans le soutien aux habitus d'imposture. Le nez centré sur le volant d'une « logique d'audimat » qui mesure la pertinence d'une information au poids des effets qu'elle produit, ces médias finissent par trouver dans la figure des *fake news* l'idéal de ce qu'ils ont à produire. Tous en sont atteints, même si tous n'y succombent pas. Les responsables des publications et des informations sont malades du « nihilisme » et du « cynisme » qui détruisent aujourd'hui la démocratie par l'industrie promotionnelle et publicitaire d'informations-marchandises en quête de chaland. Les meilleures radios y succombent. Cyril Hanouna² devient le roi de l'info dans une société d'impostures. Nous nous trouvons face à une « désinformation uniformément orientée et administrée³ » d'une société libérale totalitaire. « Totalitaire », non par ses institutions politiques, mais par son uniformisation culturelle et ses logiques d'emprise.

1. Cornelius Castoriadis, « L'industrie du vide », in *Domaines de l'homme*, *op. cit.*, p. 32-40.

2. Animateur et producteur français de l'émission *Touche pas à mon poste* sur C8. Sa familiarité avec l'empire Bolloré est telle qu'au moment où je termine ce manuscrit j'apprends que la chanteuse Zaho de Sagazan a été déprogrammée des radios détenues par Vivendi-Bolloré pour avoir critiqué l'animateur vedette. Le 24 juillet 2024, l'Arcom a pris la décision de ne pas renouveler la fréquence TNT de la chaîne C8 qu'anime Hanouna avec le courant de l'extrême droite dont il est grand supporter. Mais le retrait d'une fréquence ne signifie pas pour autant l'arrêt d'une chaîne. C8 a acquis une notoriété incontestable auprès d'un certain public et pourrait, comme bien d'autres médias, choisir de poursuivre sa diffusion sur Internet et via les téléphones connectés.

3. Cornelius Castoriadis, « L'industrie du vide », *op. cit.*, p. 36.

Or, c'est très précisément par la fonction critique partagée du langage que se construisent l'ordre et la sécurité qui préservent de la dé-civilisation. Un ordre et une sécurité librement consentis, partagés fraternellement par la solidarité des services mis en commun. Un ordre et une sécurité qui ne sont pas purement « sécuritaires », qui reposent moins sur l'obéissance et la soumission par la force que sur la responsabilité morale et la fonction critique de la raison. Et c'est le mensonge et le faux qui troublent les repères et produisent un environnement instable et incompréhensible. L'éthique professionnelle des journalistes – comme dans d'autres métiers – se trouve malmenée par les exigences des responsables et propriétaires des médias qui encadrent l'exercice du métier par les valeurs de la société du spectacle et du divertissement. Il n'est plus rare d'être interviewé sérieusement par un journaliste bien informé durant une heure pour un reportage ou un article, réduit lors de la diffusion ou de la publication à quelques mots insipides ou ridicules... mais censés produire du *buzz*! C'est la niche écologique commerciale et publicitaire des industries des médias qui entrave l'exercice professionnel, et non la compétence des journalistes.

Aujourd'hui, la propagande publicitaire et promotionnelle des médias s'adresse à la « masse ». Là est sa particularité¹. Et cette emprise est d'autant plus omniprésente que les formes nouvelles de propagande que permettent les technologies modernes jouent sur la vitesse, la performance, l'influence par tous et pour tous, la manipulation des masses « à

1. David Colon, *Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain*, Flammarion, 2021 [2019].

la portée des caniches». Plus récemment, les buts de la propagande et de ses relations d'emprise des masses se sont déplacés, acquérant une efficacité plus redoutable encore, visant, non pas à convaincre l'opinion, ses croyances, ses mythes, mais à la faire «agir» comme elle le souhaite. Nombre de discours de propagande aujourd'hui n'essaient plus de «convaincre» le citoyen en modifiant ses opinions et ses croyances, mais l'incitent à agir de telle manière qu'il empruntera le chemin que l'on a balisé pour lui. Ce qui se trouve ainsi détruit n'est pas seulement la réalité des faits mais la relation humaine elle-même. L'autre auquel est adressé le discours de propagande est «déné» dans sa singularité, dans sa curiosité, dans sa valeur d'être humain, d'être de parole.

L'information et les réalités alternatives

Les réalités alternatives sont bien souvent utilisées, voire créées à des fins d'agitation et de propagande. À notre époque, comme nous l'avait montré Hannah Arendt, les conseillers du prince ont pris les habits du langage publicitaire et de la com, de la langue cybernétique également. L'emprise sur l'opinion, aujourd'hui, a pris une nouvelle dimension que l'on peut aisément qualifier de titanesque. Un peu partout dans le monde, par exemple en Indonésie à Djakarta, des usines d'«influenceurs» se mettent en place avec leurs programmes de formation pédagogique et leurs cabinets conseils. Ils ne vendent pas que des biens matériels de consommation, mais encore des éléments de langage pour «vendre» des politiques et favoriser leurs représentants. Les États eux-mêmes se font la guerre par le truchement des systèmes d'information et de *fake news*.

La palme de cette capacité à redoubler la réalité des faits d'une construction factice, invitant les masses à adhérer à une « post-vérité », revient incontestablement à Kellyanne Conway, la conseillère à la Maison-Blanche de Donald Trump. Interrogée sur la chaîne NBC à propos de la cérémonie d'investiture de Donald Trump comme président, elle avait tenté de justifier les propos de Sean Spicer, le porte-parole de Donald Trump, lequel avait affirmé que cette « cérémonie d'investiture était la plus grande en terme d'audience », alors que les photos de l'événement montraient le contraire. La veille, d'ailleurs, Trump avait, lui aussi, affirmé que la pluie avait cessé de tomber dès qu'il avait commencé son discours d'inauguration et que le soleil était apparu. Ce qui s'est avéré totalement faux selon les journalistes présents. C'est à ce propos que Sean Spicer, vent debout contre les médias, avait revendiqué le droit à des « faits alternatifs ». Tout en accusant les journalistes de faire partie des êtres humains les plus malhonnêtes de la planète. La même Kellyanne Conway n'est-elle pas allée jusqu'à inventer de toutes pièces un massacre au Kentucky pour justifier l'interdiction faite aux ressortissants de sept pays musulmans d'entrer aux États-Unis ?

L'emprise serait-elle un sujet contemporain privilégié ? N'aurait-elle existé que dans notre modernité ? Qui oserait prétendre cela ? L'emprise est d'abord et avant tout affaire de langue, de langage, de parole et de sons. Bien évidemment la portée de la voix dépend étroitement des canaux de communication par lesquels les « pouvoirs » l'autorisent à passer. Les informations ne circulent pas avec la même force et la même intensité selon qu'elles empruntent la voie de la rumeur publique, celle des cafés,

de « l'arbre de Cracovie¹ », celle de la radio sans laquelle, disait Hitler, il ne serait pas parvenu à inoculer le poison nazi au peuple allemand², celle de la scène cathodique ou encore, aujourd'hui, la grande foire des « faits alternatifs » grouillant sur les plateformes numériques.

Aujourd'hui, les communications sont « libres », libérées de bien des contraintes religieuses, étatiques, sociales et politiques, elles informent les individus – isolés, désolés – par une hyper-connexion numérique censée les sortir de leur immonde solitude. Ils sont tellement surinformés que leur « navigation » sur le Net les voue aux flux tumultueux des *fake news*, des propagandes politiques et publicitaires autant qu'aux informations positives sur les événements du monde. Les voix sont de plus en plus numériques, les programmes et protocoles placent les humains sur des « autoroutes de servitude³ » dont il leur est de plus en plus difficile de s'extraire. La vitesse et l'efficacité prévalent sur la vérité et l'honnêteté⁴. *De ce fait, la valeur d'une information dépend moins de l'exactitude des faits qu'elle relate que des effets qu'elle produit dans l'espace numérique.*

1. L'arbre de Cracovie était un arbre antique situé dans la grande allée de marronniers du Palais-Royal à Paris. À l'ombre de cet arbre se réunissaient au temps de Richelieu les nouvellistes qui y échangeaient des informations sur l'actualité. Les fausses nouvelles furent nommées dans le langage populaire : « craques ». D'où le nom d'arbre de Cracovie. Michel Foucault date de l'époque de Richelieu le souci de propagande en vue de fabrication de l'opinion.

2. C'est à l'individu-masse que Hitler s'adressait par la radio, et nombre de ses adeptes soulignent l'hypnose de son timbre de voix. C'est un autre chant qu'entonne le nazisme et son chef charismatique : moins une doctrine qu'un couplet de slogans simplistes invoquant une Allemagne renaissant de ses cendres.

3. Arnaud des Pallières, Arnaud Dauphin, *Gilles Deleuze : Qu'est-ce que l'acte de création ?*, film documentaire, 1987.

4. Roland Gori, *Et si l'effondrement avait déjà eu lieu*, op. cit.

À ce jeu-là les *fake news* sont gagnantes à tous les coups. Comme le rappelle Giuliano da Empoli, une étude du MIT a démontré qu'une fausse information a en moyenne 70 % de probabilité de plus d'être partagée sur Internet qu'une vraie, car une fausse information s'avère plus originale et attractive que la vraie. La vérité prend six fois plus de temps qu'une *fake news* pour toucher 1 500 personnes. La circulation des *fake news* est facilitée par les algorithmes qui proposent aux utilisateurs les contenus ciblés et personnalisés – en lien avec leurs choix habituels – préalablement sélectionnés par les logiciels « renifleurs ». Ce qui importe pour les employés des plateformes, c'est de faire du chiffre¹.

Les oppositions politiques elles-mêmes cèdent à cette nouvelle comédie sociale. Le langage de leurs réseaux ne se fait que très rarement le porte-parole des conditions matérielles et politiques clairement déterminées du malaise social. La langue des plateformes est plutôt celle du prestidigitateur qui embobine son public pour lui faire accepter l'analyse de la situation que ses préjugés ont créée. La langue des plateformes numériques n'incite pas à une analyse approfondie des situations, elle cherche à induire des émotions violentes, des réactions de rejet et des sensations d'injustice, de ressentiment et de haine sans lendemain.

L'incertitude des situations, l'insécurité généralisée de nos sociétés, accroît le besoin d'informations. L'épidémie de Covid en a apporté la preuve expérimentale conduisant l'OMS à qualifier d'« infodémie » la diffusion massive de *fake news* à cette occasion². Paradoxalement ce besoin d'in-

1. Roland Gori, *La Fabrique des imposteurs*, op. cit.

2. Catherine Beauvais, « Pourquoi croyons-nous aux *fake news*? », *Revue du rhumatisme*, vol. 89, n° 6, 2022, p. 555-561.

formations augmente la probabilité de diffusion des *fake news* et fragilise l'esprit critique des individus. Un des effets significatifs de ces nouvelles technologies est que la concurrence entre les informations vérifiées et les informations fausses ou douteuses donne l'avantage aux secondes : les informations vérifiées ont tendance à se dissiper plus rapidement que les fausses¹. Si on veut bien admettre que la valeur d'une information dépend de sa « viralité », force est de reconnaître que du coup la vérité a moins de valeur que la fausse nouvelle.

Il convient de noter que, en grande majorité, les podcasts échappent aux règles de modération et tendent toujours davantage à remplacer les émissions culturelles et politiques des radios et des télévisions. Après la fragmentation des espaces d'information des années Mitterrand, nous assistons depuis une vingtaine d'années à l'émiettement des sources d'information, avec la constitution de communautés captives dont l'enfermement communautaire des membres peuvent les conduire à « dérapage », parfois jusqu'au terrorisme². Le développement d'organismes internationaux et nationaux de vérification des faits (*fact-checking*) parviendra-t-il à endiguer cette infodémie ? Rien ne saurait le garantir dans un univers globalisé au sein duquel les *fake news* sont devenues une arme de destruction massive de la citoyenneté. Et ce d'autant plus que les « experts » professionnels de la vérification tendent à être remplacés par des célébrités et des personnalités médiatiques. La presse devient elle-même victime des scoops, de la vitesse et des effets de spectacle auxquels les

1. *Ibid.*

2. Roland Gori, *Un monde sans esprit*, *op. cit.*

patrons et les actionnaires de ces entreprises contraignent les journalistes.

Il faudrait pour lutter contre les *fake news* redonner à la parole sa fonction de vecteur de la démocratie, aux professionnels l'usage de leur liberté et aux citoyens l'occasion d'une formation à l'esprit critique dont les établissements scolaires ont été dépouillés.

Le style paranoïaque et le chaos de la politique

Le pouvoir a besoin de médiateurs qui influencent et dirigent l'opinion publique, « cuisinent » en quelque sorte les colères, les attentes et les espoirs. Les paroles et la langue sont les « chaudrons » de la propagande et de l'agitation politiques. De Napoléon à Hitler en passant par Staline, tous les pouvoirs tyranniques admettent que seules l'agitation et la propagande permettent de maintenir les gens « sous emprise ». Et cette agitation et cette propagande ont d'autant plus de chances de s'inscrire dans l'opinion que celle-ci se révèle sensible à ce que Richard Hofstadter a nommé « le style paranoïaque¹ ».

Dans les périodes critiques, l'opinion publique est sensible à des « théories du complot », lesquelles germent traditionnellement aux États-Unis et en Europe dans le vivier de la droite radicale. Ce style paranoïaque réapparaît périodiquement au cours de l'histoire occidentale lorsque les institutions et les pratiques politiques paraissent instables et leur avenir incertain. Alors naissent des mouvements de contestation de l'autorité politique sous la forme de « révoltes

1. Richard Hofstadter, *Le Style paranoïaque. Théories du complot et droite radicale en Amérique*, François Bourin, 2012 [1965].

pseudo-conservatrices», prisonniers de l’imaginaire propre aux théories du complot. Au moment de l’épidémie de Covid, la France a connu la floraison de thèses complotistes comme jamais la nation n’en avait connues au cours des décennies précédentes¹. Aux États-Unis, on constate que ces mouvements complotistes sont fréquemment hétérogènes, traversés aussi bien par les courants les plus conservateurs, traditionalistes que par les aspirations libertariennes. La crise des imaginaires démocratiques aux États-Unis s’exprime par la glorification de l’économie néolibérale et par la nostalgie de la vieille Amérique de la conquête de l’Ouest. À ce titre Donald Trump en constitue un modèle exemplaire. Le mouvement Make America Great Again (MAGA) donne le rythme et la cadence de cette contre-culture, anti-intellectuelle, diffusée largement par des émissions en ligne et des podcasts de la galaxie MAGA en opposition avec Fox News. Les tentations de renverser les gouvernements sont structurellement toujours présentes. C’est pourquoi Richard Hofstadter les analyse comme des pathologies de la démocratie. Ces pathologies de la démocratie sont rendues possibles par la «perversion du langage». Perversion, au sens fort du terme, qui conduit le meneur ou l’agitateur à transgresser toutes les limites du langage pour le vider des exigences de vérité empirique et d’éthique démocratique.

La propagande fut d’abord affaire de religion (*De propaganda fide*²) jusqu’à ce que le mot fasse irruption à la fin

1. Cf. le documentaire *Hold-up* (2020) qui remettait en question les informations officielles et dénonçait la face cachée de l’épidémie et l’action néfaste d’une «élite corrompue».

2. La «propagation de la foi», le devoir de conversion des infidèles et des protestants aux dogmes catholiques.

du XVIII^e siècle dans la langue laïque. La résonance religieuse du mot s'est maintenue jusqu'à la fin du XX^e siècle¹. La foi est d'abord et avant tout une «foi dans le discours proposé». L'évidence du fait ne mérite pas qu'on le néglige. La métamorphose des régimes de propagande qui offrent à l'individu une grille de lecture du monde, une combinaison de stéréotypes de langage pour communiquer et partager sa compréhension préfabriquée du monde, dépend étroitement des conditions sociales et des progrès des techniques. À l'ère des masses, c'est désormais, comme l'évoque Hegel, dans la lecture du journal quotidien que le citoyen trouve la foi qu'il mettait dans la prière du matin. Comme l'écrit Jean-Marie Domenach: «Masses modernes et moyens de diffusion sont à l'origine d'une cohésion sans précédent de l'opinion².» Les démocraties ont, dès la fin du XIX^e siècle, fabriqué la «propagande de masse» dont elles avaient besoin et qui est consubstantielle à l'espace de liberté et de débats d'opinions qui est le leur. Les régimes autoritaires et totalitaires n'ont fait que s'inscrire dans cette logique des propagandes de masse. Nous ne pouvons ignorer cette archéologie des moyens d'information si nous souhaitons établir un diagnostic du présent.

La «bonne santé» de la propagande

Edward Bernays, neveu de Sigmund Freud, a cherché à donner aux «relations publiques» des assises philosophiques et psychanalytiques, exploitant sans vergogne l'imaginaire

1. Jean-Marie Domenach, *La Propagande politique*, PUF, 1950.

2. *Ibid.*, p. 13.

des découvertes psychanalytiques. Au service, entre autres industries, de l'American Tobacco Company, il a invité les femmes à fumer en faisant de la cigarette – phallique – un symbole d'émancipation. Il était une sorte d'icône des industriels, comme ceux de la General Electric, réhabilitant la notion de « propagande » comme celle d'une propagation de la foi dans le marché et les forces libérales. C'est encore par ce « gouvernement invisible » des puissances économique-financières que les villes nord-américaines finirent par abandonner l'usage du tramway, économique et écologique, au profit de l'industrie automobile¹.

Le scandale le plus spectaculaire de la propagande commerciale dans le domaine de la santé s'est produit en 1996 avec l'OxyCotin. La firme Purdue Pharma a produit et diffusé à grande échelle cet opiacé qui a généré de catastrophiques addictions mortelles dans certains cas. L'OxyContin est un médicament très puissant utilisé pour traiter les douleurs sévères nécessitant un traitement analgésique quotidien et constant sur une longue période. Il contient l'oxycodone, un analgésique opioïde qui agit en modifiant la manière dont le cerveau et le système nerveux central gèrent la douleur. Ce médicament est conçu pour offrir un soulagement de la douleur pendant douze heures. En raison de son potentiel élevé de dépendance et de ses effets secondaires, l'utilisation de l'OxyContin aurait dû être strictement prescrite et surveillée par les médecins afin d'éviter la dépendance, le surdosage et la mort. Grâce à une publicité agressive et irresponsable, l'OxyContin

1. Normand Baillargeon, « Préface. Edward Bernays et l'invention du "gouvernement invisible" », in Edward Bernays, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*, Zones, 2007.

fut largement distribué à des populations qui transformèrent ce médicament en produit addictif. La stratégie de publicité agressive de Purdue Pharma pour l'OxyContin, débutée lors de son lancement en 1996, est souvent pointée du doigt comme un facteur clé de la crise des opioïdes aux États-Unis, et cela par des messages trompeurs sur l'addiction, par le ciblage des médecins et des incitations financières à prescrire l'OxyContin, par des publicités en direction des consommateurs et un déni des risques. La combinaison de ces techniques a non seulement propulsé les ventes d'OxyContin, générant des milliards de dollars de revenus, mais a également contribué à une perception erronée des risques liés aux opioïdes, alimentant ainsi une vague de dépendance et d'overdoses à travers le pays. En 2020, Purdue Pharma a accepté de plaider coupable et de payer plus de huit milliards de dollars d'amendes et de dommages.

Nous aurions tort de croire que ce scandale de l'OxyContin fait exception dans le paysage d'une politique de «santé» administrée par les relations publiques des grandes firmes. «Il est le symptôme le plus obscène d'une maladie de civilisation contemporaine née de l'apathie des politiques qui se sont désistés bien souvent de leurs responsabilités en laissant aux "marchands" la liberté d'influencer la politique de santé des populations.» La crise sanitaire actuelle de surconsommation des opiacés, particulièrement sévère en Amérique du Nord (plus de 100 000 décès par overdose en 2022 aux États-Unis), et d'une manière plus générale des psychotropes, ne peut se comprendre sans la prise en compte de ce renoncement des politiques au profit des firmes commerciales.

Cette surconsommation des psychotropes en Occident s'impose avec d'autant plus de facilité que l'existence est abusivement « médicalisée » et que les valeurs de performance et de rapidité malmènent des individus esseulés. Le panorama de la santé mentale aujourd'hui met en évidence que pour vendre des médicaments il faut d'abord vendre la maladie. C'est ainsi que la timidité est devenue à la fin des années 1990 et au début des années 2000, un « trouble de l'anxiété sociale » traité par le Paxil. Pour arriver à leurs fins, les « relations publiques » des industries pharmaceutiques sont parvenues à faire bondir le pourcentage d'Américains apparemment affectés de « phobie sociale » de moins de quatre personnes sur cent à presque une personne sur cinq. En modifiant le seuil de tolérance de la société, en qualifiant de pathologiques des traits de comportement ou de caractère, la timidité devient un trouble de l'anxiété sociale pour lequel le médicament existait avant même que la maladie soit nommée. Il en va de même avec le trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH) que la Ritaline est censée soigner et qui propulse de nombreux enfants dans les mains de chimistes avec le soutien exalté d'associations comme HyperSupers. Il suffit aujourd'hui que des influenceurs bien placés à des postes de responsabilité au sein du gouvernement entreprennent un soutien massif et partisan à la traque féroce et précoce des troubles du neurodéveloppement pour que demain la quasi-totalité de nos enfants ne soit plus soignée et éduquée, mais pistée, triée et médicamentée.

L'amplification des dispositifs de prévention des troubles de développement depuis la crèche jusqu'au cercueil constitue le meilleur moyen pour le « gouvernement

invisible» des puissances financières, qui, sans jamais avoir été élues, pilotent les masses, les encadrent, les surveillent, les contrôlent à des fins sécuritaires, et les poussent à consommer des médicaments à des fins commerciales. Nul besoin désormais de convaincre les politiques, leur apathie suffit, les relations publiques et autres industries du vide se chargent d'informer directement les populations¹. Walter Benjamin nous avait prévenu: le capitalisme est bien une religion, mais à la différence des autres, c'est une religion qui « n'est plus réforme de l'être mais sa dévastation² ».

1. Le 23 avril 2024, les autorités sanitaires françaises ont annoncé l'arrêt de la commercialisation d'un vaccin antigrippal (Efluelda) destiné aux personnes de plus de 65 ans et dont l'efficacité était pourtant reconnue. Le géant pharmaceutique Sanofi a estimé que le prix fixé pour son médicament était trop bas et le plus important syndicat de pharmaciens (FSPF) accuse « le gouvernement de s'entêter dans une politique tarifaire toujours plus restrictive et dans un paradigme de santé à bas coût ».

2. Walter Benjamin, *Le Capitalisme comme religion*, Payot, 2019 [1921], p. 59.

CHAPITRE VI

Les industries du vide au service d'un capitalisme totalitaire

« Accumuler, c'est repousser la violence ; vient un temps où celle-ci ne peut plus être contenue et s'exprime. Elle est celle de la foule, aveugle, déchaînée, des marchés boursiers ou des émeutiers. Dans les grands moments, l'argent apparaît, comme ce qu'il est, un simple voile, non de l'échange, paisible, comme le croient les économistes, mais de la violence et de la mort. »

Bernard Maris, Gilles Dostaler, *Capitalisme et pulsion de mort*

À l'éthique de la discussion et des arguments rationnels propres aux démocraties s'opposent désormais les industries du vide et de la propagande de plus en plus denses, agressives et omniprésentes. Ce rapprochement entre la propagande de masse et la publicité commerciale montre que « le capitalisme est devenu une religion¹ ». Et une « religion

1. Walter Benjamin, *Le Capitalisme comme religion*, *op. cit.*

totalitaire, un nouveau monothéisme¹ » dont la propagande, en épousant les modèles de la publicité, devient un des rites privilégiés. La langue publicitaire inspire les moyens comme la substance de la propagande qui procèdent des mêmes techniques et finissent par se confondre. Au point qu'aujourd'hui la com gouvernementale appartient de plus en plus à la grande famille des « industries du vide ». Cette dérive facilite énormément la propagation des *fake news* puisqu'il ne s'agit plus de convaincre mais de faire « acheter », d'avoir des effets, des impacts. Cette évolution de la propagande, analysée par Jacques Ellul, montre que depuis une trentaine d'années, « le but de la propagande moderne n'est plus de modifier des idées, mais de provoquer une action. Ce n'est plus de faire changer d'adhésion à une doctrine, mais d'engager irrationnellement dans un processus actif. Ce n'est plus d'amener à un choix, mais de déclencher des réflexes². » Donald Trump vient de déclarer que l'assaut contre le Capitole le 6 janvier 2021, après sa défaite aux élections présidentielles, « n'aurait fait aucun mort ». Selon les rapports officiels on compte au moins cinq morts (dont un ou deux d'AVC dont la survenue ou l'aggravation serait directement reliée à l'événement), plusieurs autres personnes auraient été blessées lors de l'événement et quelques officiers de police du Capitole se seraient suicidés dans les jours ou les semaines qui ont suivi. Ces derniers cas ne seraient pas comptabilisés dans les victimes de l'assaut mais les autorités en discutent

1. Pier Paolo Pasolini, « Analyse linguistique d'un slogan » [1973], in *Écrits Corsaires*, op. cit., p. 34-40 ; Walter Benjamin, *Le Capitalisme comme religion*, op. cit.

2. Jacques Ellul, *Propagandes*, Economica, 2008 [1990], p. 36-37.

pour tenter de prendre en considération les effets traumatiques de l'événement. Est-ce la question de la vérité et de la croyance que pose la déclaration de Donald Trump? Évidemment pas. Il ne s'agit même pas de modifier une croyance dans l'existence d'un fait, fait incontestable, que d'inciter l'électeur à agir, à voter, comme si cet événement n'avait pas eu lieu. C'est le but recherché par la propagande moderne selon Jacques Ellul: « déclencher des réflexes ».

La politique par les nudges

Depuis Jacques Ellul, les choses n'ont fait que s'aggraver au point de rendre de plus en plus inutiles les recherches de psychologie de l'individu, de psychopathologie de leurs croyances, au profit de « stratégies de manipulations sociales empruntées à l'économie comportementale ». J'en ai donné quelques exemples dans *La Fabrique de nos servitudes*¹ avec la pratique généralisée des *nudges* dans de nombreux champs sociaux. Il s'agit moins d'en appeler à la raison critique des citoyens en débattant de façon argumentée dans un espace démocratique que d'agir sur leurs « comportements ». L'exemple parfait de *nudge* est la grosse mouche noire dessinée près du siphon dans les urinoirs qui réduit de près de 80 % les éclaboussures. La déclaration d'impôts automatique, préremplie, figure aussi parmi les « petits *nudges* » suggérés par Richard Thaler et Cass Sunstein². De manière plus douce que dans les pays « autoritaires », au sein de nos

1. Roland Gori, *La Fabrique de nos servitudes*, op. cit.

2. Richard Thaler et Cass Sunstein, *Nudge. Comment inspirer la bonne décision*, Vuibert, 2010 [2008].

démocraties libérales les comportements humains sont « aidés », manipulés, dans leurs prises de décision par des « coups de pouce » adroitement distribués. Ces *nudges*, « coups de coude », sont largement pratiqués pour aider les « citoyens » à s'en sortir dans un monde complexe où « ils n'ont pas le temps de réfléchir profondément chaque fois qu'ils doivent prendre une décision. » Pour « les amener à choisir librement ce que l'on a déjà décidé pour eux », il faut modifier l'« architecture des choix » en mettant en place des « coups de pouce », des « coups de coude », comparables aux « coups de trompe » que la maman éléphant prodigue à l'éléphanteau pour le remettre sur le bon chemin !

L'économie comportementale d'« incitation douce » à décider et à agir s'inscrit dans un programme anthropologique et politique d'un individu souverain, coupé de ses racines sociales. L'homme computationnel produit par les algorithmes est pris dans les stratégies de l'économie comportementale fabriquées par les ingénieurs de la manipulation sociale. Les études randomisées et les corrélations avec certains résultats des neurosciences donnent une illusion de scientificité à ces pratiques sociales. Les particularités psychologiques et sociales des individus, leurs goûts singuliers et leurs histoires sont gommés au profit d'une conception qui réduit le sujet humain à la somme de ses comportements à « corriger » par le *nudgeur*. Mais, qui se cache derrière le *nudgeur*? Qui garantit la rectitude des conduites? Qui peut dire où se trouve le bon chemin? La perversion sociale à laquelle parvient le *nudge* est de faire croire aux gens qu'ils sont libres pour mieux pouvoir les manipuler. Les psychologues sociaux nomment cette manipulation « la soumission

sociale librement consentie¹ ». C'est aujourd'hui la forme des discours de propagande qui, comme l'avait anticipé Jacques Ellul, tend à devenir « totalitaire », envahissant constamment tous les espaces, court-circuitant la pensée, la réflexion et les capacités de décider.

L'évocation de ce type de société totalitaire par Alain Damasio dans *Les Furtifs* montre les variations infinies des processus d'influence sociale et d'emprise. Dans une situation de désagrégation sociale, d'entropie, de menaces de chaos, les individus et les masses sont davantage prédisposés à la propagande. Une fois l'action déclenchée par la propagande, il est difficile de revenir en arrière, c'est ce que les psychologues sociaux² nomment la technique du « pied dans la porte ». Comme nous l'avons vu avec Marc Bloch, après avoir fusillé des gens, violé leurs femmes et pillé leurs maisons, il était difficile aux soldats allemands de réviser leur point de vue sur les « ouvertures » des façades des habitats belges qu'ils avaient faussement interprétées comme des meurtrières destinées à la guérilla.

Le cheval de Troie des logiques du marché

Il est loin le temps où la presse était chargée de transformer les opinions individuelles en raison collective³, où les radios

1. Jean-Léon Beauvois, *Traité de la servitude libérale*, Dunod, 1994; Robert-Vincent Joule, Jean-Léon Beauvois, *La Soumission librement consentie*, PUF, 1998.

2. Jean-Léon Beauvois et Robert-Vincent Joule, *Petit Traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, op. cit.

3. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome II*, op. cit. : « Il n'y a qu'un journal qui puisse venir déposer au même moment dans mille esprits la même pensée. »

servaient la Résistance ou la collaboration avec l'occupant, où la télévision offrait des plateaux aux débats politiques et idéologiques. Aujourd'hui, ce n'est plus le politique qui influence les médias, mais les médias qui fabriquent les politiques et authentifient les penseurs. Que pèsent la religion, l'Université, la recherche, l'Assemblée nationale par rapport à l'onguent médiatique? Que valent un diplôme universitaire, un mandat politique, une « expertise » scientifique ou une autorité morale par rapport à un temps d'antenne? Nous avons pu le constater au moment de l'épidémie de Covid, les spécialistes connus du grand public et des politiques n'étaient pas les chercheurs mais ceux « qui passaient à la télé ». Un « universitaire de plateau télévisé » a plus de crédit que celui qui a été reconnu et coopté par ses collègues. La liste de noms est large qui fait de « Tartempion » un philosophe, un intellectuel, un virologue, un pédopsychiatre renommé, un psychanalyste de talent, un politologue ou un spécialiste des violences urbaines... sans que jamais, ou presque, son pédigrée ne soit attesté par les autorités académiques ou par ses pairs. Aujourd'hui, « l'emprise » des médias sur la vie intellectuelle et scientifique avec leurs logiques d'audimat – « cheval de Troie » des logiques des marchés – est considérable. Le choix des « experts » se fait dans les dîners mondains parisiens entre la « poire » du nombre d'exemplaires vendus du dernier ouvrage de M^{me} Michu et le « fromage » des dernières nominations de responsables éditoriaux dans un des « segments » de l'empire Bolloré.

Comme l'avait analysé Pierre Bourdieu, *deux logiques se font concurrence : celle de la reconnaissance par les pairs et celle de la légitimation par le taux d'audience*. Depuis, une

tendance de plus en plus nette à l'hybridation des deux champs, pour le meilleur et pour le pire, s'est accrue. Le pire de cette véridiction par le commerce s'est amplifié avec une concurrence débridée jouant sur la vitesse de parution d'une donnée (peu de temps pour la vérifier) et une concentration des moyens d'information dans les mains de quelques oligarques dont le pouvoir menace la liberté de la presse et l'indépendance des journalistes¹. De nombreux travaux, à la suite de Noam Chomsky², ont montré comment et pourquoi les médias et les journalistes sont prisonniers de «biais sociopolitiques» les conduisant à reproduire sans critique des informations en provenance des pouvoirs politiques et des élites économiques. Les dépendances aux sources officielles d'information, les pressions économiques et sociales sont tous les jours davantage amplifiées par la concentration des organes d'information.

Il faut prendre la mesure de cette métamorphose des médias, de la perte d'influence de la presse d'opinion libre au profit du pullulement de médias d'opinions largement financés, de plateformes et d'influenceurs plus ou moins précarisés, mais largement soumis aux logiques de marché. Cette fragmentation des sources d'opinion, sa précarisation, la prolétarianisation des pigistes et influenceurs, est à

1. Séminaire de l'Appel des appels des 10 et 11 juin 2023 qui s'est tenu à l'Espace Niemeyer à Paris sous la responsabilité de Robert Gelli et de Charles Silvestre avec la participation de nombreux journalistes (Cécile Prieur, Emmanuel Poupard, Christophe Deloire, Aurélien Soucheyre, Bernard Téper, Olivier Berruyer, Anne-Cécile Robert, Jean-Baptiste Rivoire), de parlementaires (Pierre Laurent, David Assouline) et de membres de l'Appel des appels.

2. Noam Chomsky, Edward S. Herman, *La Fabrique de l'opinion publique*, Le Serpent à Plumes, 2003 [1988].

l'image de notre monde globalisé et atomisé. De ce fait, rien d'étonnant à ce que le rapport de l'Unesco sur les tendances mondiales 2021/2022 en matière de liberté de presse et de développement des médias soit accablant. Au cours des cinq dernières années, le recul de la liberté de la presse a concerné 85 % de la population mondiale. Depuis 2016, au moins cinquante-sept lois contenant des termes trop vagues ou des sanctions disproportionnées portant atteinte à la liberté d'expression ont été adoptées dans quarante-quatre pays. En vingt ans, 1 700 journalistes ont été tués dans le monde et 87 % de ces assassinats n'ont pas été résolus. Selon Reporters sans frontières, 528 journalistes étaient emprisonnés dans le monde au 1^{er} janvier 2023, ainsi que 22 collaborateurs de médias. Dans le même temps, les médias sociaux progressent. En 2016, il y avait 2,3 milliards d'utilisateurs de médias sociaux et 552 millions de tirages de journaux, en 2021 il y en avait respectivement 4,2 milliards et 474 millions. Et le recours aux coupures d'Internet par les autorités gouvernementales a été multiplié¹.

Cette atomisation des sources d'information transforme les systèmes d'information, de propagande et d'agitation en effaçant progressivement les frontières de chacun de ces discours. La transformation de ce champ de l'information constitue une nouvelle structuration des discours offerts au public. La concurrence généralisée entre les anciens médias et les nouveaux vecteurs d'information et de désinformation accroît ce risque d'effacement des frontières entre les genres, presse, radio, télé, plateformes, sites, blogs... Cette agitation

1. Documentation extraite des conclusions des journées de l'Appel des appels de juin 2023 par Robert Gelli; cf. aussi David Colon, *Propagande*, *op. cit.*

concurrentielle des vecteurs d'information prive toujours davantage les émetteurs de ces discours comme leurs récepteurs des conditions sociales et subjectives pour penser et argumenter. L'important devient alors de produire le plus rapidement possible un « effet de réel » dans la communication afin que le récepteur puisse répondre quasi automatiquement par une « action réflexe » qui l'engage dans un processus d'« amorçage » dont il aura du mal à se défaire. C'est ainsi que se créent des communautés numériques et que les propagandistes et influenceurs deviennent des agitateurs. Quant à l'influenceur, son « impact » aura d'autant plus de chance de se maintenir qu'il pourra « extraire » la matière de ses slogans des prédispositions de son public. Il ne faut pas oublier qu'une grande partie de la presse a dû longtemps sa « survie » à la publicité et qu'aujourd'hui une partie de ces zones d'influence sont désertées au profit des plateformes numériques. Les « milliardaires » acquièrent une bonne partie de la presse et leurs services marketing déplacent leurs financements vers les nouveaux réseaux sociaux. Il est difficile d'imaginer pire scénario pour le devenir du « métier » de journaliste.

Les marques se sont rapidement positionnées sur les plateformes, en première ligne les maisons de luxe comme Louis Vuitton, Christian Dior, Gucci, Cartier, etc. Mais, selon les réseaux sociaux, bien d'autres marques s'invitent sur les plateformes en quête de millions d'abonnés : Carrefour et Casino dépassent deux millions d'abonnés sur Tik Tok, LVMH et les marques partenaires des J.O. 2024 mettent en avant leurs engagements (sur View Media par exemple), etc. Alors que Facebook, l'ancêtre des réseaux sociaux, est généraliste, la plupart des autres réseaux ont

leurs « clientèles » – Snapchat pour les ados, LinkedIn pour les « leaders », Instagram pour l'exhibition des moments de « vie »... – et les « communications » et dispositifs adaptés aux « cibles ». Le marché mondial du marketing d'influence a doublé de volume en trois ans, il est passé de 9,1 milliards d'euros en 2020 à 19,7 milliards en 2023 avec une prévision à 38,2 milliards en 2030. Un quart des entreprises ont investi plus de 40 % de leur budget marketing dans l'influence¹. C'est le nouveau « filon » de l'économie de propagande qui joue sur « l'effet miroir » des réseaux sociaux renvoyant aux « abonnés » les images d'eux-mêmes devant lesquelles ils s'agitent et jubilent au rythme des *likes* qui donnent le « tempo ». Ces dispositifs créent en quelque sorte un « double » idéalisé de leur réalité, une réalité en trompe-l'œil, les prédisposant à succomber au charme des sirènes du mensonge et de la tromperie. Nous retrouvons ici la fonction de l'image spéculaire que j'ai évoquée : la plateforme avec ses influenceurs, ses *likes* et son folklore devient le miroir où se reflète l'image narcissique d'une société et de ses dominants.

Les réseaux : prophètes du mensonge

C'est par la langue et l'appareil du langage que la civilisation comme la subjectivation opèrent. La langue et le langage « s'emparent » du malaise social, de la dépersonnalisation et du sentiment d'insécurité permanent qui caractérisent les périodes d'« instabilité » pour leur donner

1. Véronique Richebois, « Investir dans des influenceurs, le nouveau filon des marques pour capter des clients », *Le Monde*, 12 mai 2024.

une forme et un sens, les cannibalisent pour mieux les offrir en nourritures mentales et sociales aux populations désorientées.

Il ne faut pas croire que les langages de l'emprise soient extérieurs aux préoccupations de l'opinion à laquelle ils s'imposent. Ces populations offertes à l'emprise des gouvernants comme des agitateurs et des propagandistes ne sont d'aucune façon un peuple vierge d'opinions et d'*a priori*. Pour intéressants que puissent être les travaux de Victor Klemperer¹, d'Éric Hazan², de Sandra Lucbert³ et d'autres encore, ils semblent, selon moi, trop accrédi-ter la thèse selon laquelle les populations seraient sous l'emprise de langues qui leur seraient étrangères, langue du III^e Reich, langue néolibérale... dont elles recevraient l'« empreinte » sur une table vierge de tout élément toxique. Rien n'est plus faux. Nous l'avons vu avec les légendes de guerre analysées par Marc Bloch, c'est du fond obscur de la mémoire collective que surgissent fausses nouvelles et propagandes. Les agitateurs et autres influenceurs ne détiennent ce pouvoir d'influence que dans la mesure où, tels des vampires, ils ont sucé les mots et expressions des publics à influencer pour leur resservir à leur profit les expressions qu'ils ont prélevées chez leurs « victimes » ou adeptes mécontents de la société. Le public est alors dans la même position, ou presque, que celle du patient souffrant d'hallucinations auditives lorsqu'il entend ce que ses propres lèvres murmurent. Cela est bien connu des aliénistes: le patient qui entend des voix bouge ses lèvres qui prononcent, à son insu, les mots de ses hallucinations auditives.

1. Victor Klemperer, *LTI, op. cit.*

2. Éric Hazan, *LQR. La propagande du quotidien*, Raisons d'agir, 2006.

3. Sandra Lucbert, *Le Ministère des contes publics*, Verdier, 2021.

Dans une remarquable analyse des agitateurs fascistes aux États-Unis, Léo Löwenthal et Norbert Guterman montrent qu'il en va de même avec ces « prophètes du mensonge » : « À la différence des slogans de propagande, les thèmes de l'agitation reflètent directement les prédispositions du public. L'agitateur n'aborde pas son public de l'extérieur ; il semble plutôt émerger en son sein pour exprimer ses pensées les plus intimes. Il travaille, pour ainsi dire, de l'Intérieur, secouant ce qui est en sommeil dans le public¹. » C'est précisément ce que favorise le développement des blogs et plateformes qui, aujourd'hui, jouent un rôle clé dans le paysage médiatique. Ces nouvelles technologies d'influence sociale n'incitent pas seulement à des comportements d'achats et à la promotion de marques. Insidieusement elles participent à la conversion des populations à la religion du capitalisme. Elles ciblent les segments de population en fonction de différents critères, d'âge, de centres d'intérêts, de sensibilités d'opinion : TikTok vise les jeunes, détient une viralité rapide, semble contrôlé par les réseaux chinois ; YouTube est une plateforme qui offre des vidéos long format, aux contenus approfondis allant des tutoriels aux revues de produits ; Facebook, l'ancêtre des plateformes, demeure un réseau d'influences et d'opinions ouvert davantage aux réactions émotionnelles qu'à des débats authentiques ; Snapchat, très en vogue dans les publics les plus jeunes, est un lieu de partage de moments émotionnels éphémères et de promotions ; X (ex-Twitter) est la plateforme la plus « politisée » que ne dédaignent pas

1. Léo Löwenthal, Norbert Guterman, *Les Prophètes du mensonge. Étude sur l'agitation fasciste aux États-Unis*, La Découverte, 2019 [1948], p. 61.

les personnalités politiques dont certaines comme Donald Trump sont addicts. L'actualité, les prises de position politiques et les débats sociétaux s'y déversent copieusement. Dans tous les cas, nous sommes bien, ici, en présence de nouveaux « agitateurs » qui assurent une volonté d'influence sociale par le témoignage bref et émotionnel, l'invective de provocation, l'offensive pour la défense de certaines valeurs ou la mise en pièces d'autres.

Si nous voulons bien prendre en considération l'analyse que Gustave Le Bon propose dans sa *Psychologie des foules*¹ – sur laquelle je reviendrai –, à savoir que les auditeurs ne sont pas à proprement parler fascinés par les paroles des leaders qui les harangent, mais plutôt par les « images que ces paroles évoquent dans leur esprit », il nous faut comprendre et admettre que les auditeurs et les émules ne deviennent prisonniers que de leurs propres images. Ils deviennent captifs des images qui ont su éveiller d'autres images auxquelles ils finissent par croire irrévocablement. C'est exactement ce qui se produit dans la logique des passions où le sujet demeure appendu à une image qui a capturé le reflet de l'objet qu'il désire.

Le processus d'influence sociale des « agitateurs » prend aujourd'hui une nouvelle forme, amplifiée dans sa puissance par le pouvoir des ordinateurs. Il suffit par le brassage et le traitement des *big data* de savoir quelles paroles conviennent aux électeurs pour les amener à éveiller des images qui les conduiront à se comporter comme on le souhaite. Tel fut le cas du scandale déclenché par Cambridge Analytica, entreprise de *consulting* politique britannique spécialisée

1. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, JDH Éditions, 2019 [1895].

dans l'analyse des *big data*. Elle est devenue célèbre pour le rôle controversé qu'elle a pu jouer dans plusieurs combats politiques majeurs. L'influence qu'elle a pu avoir lors de la campagne présidentielle de Donald Trump en 2016 aux États-Unis et au cours de la campagne en faveur du Brexit au Royaume-Uni a été reconnue comme scandaleuse. L'entreprise aurait utilisé les données de 2 millions d'utilisateurs de Facebook, sans leur consentement, pour développer des techniques de « micro-ciblage » visant à influencer le comportement des électeurs. Cambridge Analytica a été accusée de manipulation de l'opinion publique en utilisant des informations personnelles collectées sur les réseaux, visant à élaborer des publicités politiques extrêmement personnalisées.

Nous retrouvons ici une mise en technique de l'intuition de Gustave Le Bon : offrir aux « auditeurs » ce qu'ils attendent pour leur faire entendre comment ils doivent se comporter. Ces révélations ont soulevé l'inquiétude des politiques quant à la protection de la vie privée des citoyens, la sauvegarde des données personnelles et l'influence des réseaux sociaux sur les processus démocratiques. Cette crise marque un tournant dans la prise de conscience politique des citoyens sur la nécessité d'une régulation éthique des réseaux sociaux et sur l'urgence à réglementer leurs actions pour éviter qu'elles ne déconstruisent l'invention démocratique. Faute de quoi, le « marketing politique numérique » finira par faire prévaloir à l'infini des champs sociaux le modèle marchand, technico-commercial sur les valeurs et les pratiques de la démocratie. L'agitation techno-populiste remplace les débats politiques et les propagandes idéologiques.

Par leurs analyses des agitateurs, qu'ils différencient des réformateurs, des révolutionnaires et des propagandistes, Léo Löwenthal et Norbert Guterman montrent que ces « prophètes du mensonge¹ » profitent des situations d'angoisse sociale et d'insécurité politique pour façonner, par des préjugés, de vagues croyances préexistantes pour, non pas trouver un débouché politique à la crise, mais empêcher son advenue, en entretenant les symptômes, en exagérant les turbulences, en invitant à danser sur le chaos. Si nous prenons sérieusement en considération l'hypothèse que j'ai proposée précédemment, à savoir que nos sociétés se dirigent inéluctablement vers le règne des agitateurs – agitateurs aussi bien « isolés, communautaristes que financés par les États » –, il nous faut prendre un peu de temps pour préciser ce qu'il convient d'entendre par agitateur et marquer sa différence avec le réformiste, le révolutionnaire ou le propagandiste.

Agitation politique : du grand-guignol?

A contrario de ce que peut être la langue réformiste ou révolutionnaire, la langue de l'agitateur se vautre, se délecte, se nourrit du malaise pour mieux l'exagérer, le déformer, le mettre en spectacle et en com pour mettre sous emprise le public qui en demeure captif. De cette façon, l'agitateur « perpétue ce malaise en barrant la route qui mène à une compréhension réelle de ses causes² ». Les agitateurs et les propagandistes, surtout dans la modernité publicitaire,

1. Léo Löwenthal, Norbert Guterman, *Les Prophètes du mensonge*, *op. cit.*

2. *Ibid.*, p. 80.

sont tous deux des « prophètes du mensonge¹ » qui, par des discours de séduction, tentent de gagner les faveurs de l'opinion publique. Mais, *a contrario* du propagandiste qui peut se mettre au service d'une cause politique révolutionnaire ou réformiste, l'agitateur harangue les foules pour amplifier et exploiter le mécontentement social, la colère populaire. C'est Georgi Plekhanov qui est à l'origine de cette distinction entre agitateur et propagandiste. Lénine a commenté cette différence de manière ramassée : « Le propagandiste inculque beaucoup d'idées à une seule personne ou à un petit nombre de personnes ; l'agitateur n'inculque qu'une seule idée ou qu'un petit nombre d'idées ; en revanche, il les inculque à toute une masse de personnes². » Ce dispositif de discours me semble extrêmement important pour comprendre en quoi la langue de l'agitation correspond bien aujourd'hui aux exigences de nos sociétés globalisées et fragmentées. Ce que permet bien évidemment le développement des nouvelles technologies. Ce qu'exigent aussi nos régimes de temporalité et d'évaluation : seuls comptent les « scoops » et le « score » d'audimat.

Leo Löwenthal analyse la stratégie des discours des agitateurs davantage comme celle d'un charlatan qui vante les bienfaits d'un remède miracle que celle d'un chef politique faisant une analyse politique ou propageant des éléments de propagande à sa foule d'adeptes. L'opinion publique est travaillée par des discours qui enflamment les pires de ses pulsions, mais en aucune manière invitée à réfléchir, à analyser et à trouver des solutions au malaise social. Les agitateurs

1. *Ibid.*, p. 61.

2. Cité par Jean-Marie Domenach, *La Propagande politique*, *op. cit.*, p. 25.

vitupèrent contre des ennemis aux traits indiscernables ou trop facilement définis par des préjugés de race, de genre ou de classe sociale, des caricatures offertes au saccage des foules. Leo Löwenthal en fait un portrait lumineux: «À la différence de l'habituel avocat du changement social, l'agitateur ne cherche pas à définir, au moyen de concepts rationnels, la nature du mécontentement qu'il exploite cependant. Il aggrave plutôt la désorientation de son public en détruisant tous les jalons rationnels et en proposant de leur préférer des comportements en apparence spontanés. L'adversaire qu'il désigne n'a pas de traits rationnellement discernables. Son mouvement est diffus et vague, il ne s'adresse pas à un groupe social clairement défini. Il en revendique le commandement, non parce qu'il comprend la situation mieux que les autres, mais parce qu'il en a plus souffert qu'eux¹.» Il exploite la méfiance, la dépendance, l'exclusion, la précarité, la désillusion, l'angoisse et l'incertitude. Il «embobine» son public à partir de slogans simplistes invitant à l'action plus qu'à l'analyse, amplifiant les émotions de vengeance et de ressentiment, d'humiliation et de haine dérivées bien souvent sur des boucs émissaires traditionnels (Juifs, Arabes, homosexuels, financiers, noirs...) ou leurs images inversées (blancs hétérosexuels mâles dominants, «cisgenres»). L'agitateur invite à une levée des inhibitions et à un défoulement grotesque dont le Carnaval est la plus sublime des créations et le lynchage public la pire.

Ce rapprochement que je propose entre le Carnaval et le burlesque de l'agitation n'est pas fortuit. Comme le disait

1. Léo Löwenthal, Norbert Guterman, *Les Prophètes du mensonge*, op. cit., p. 63.

Goethe¹, le Carnaval est une fête que le peuple s'offre à lui-même. Il met tout sens dessus dessous, les fous deviennent roi, les rois se mêlent à la plèbe, les excès sexuels et agressifs subvertissent l'ordre habituel. Ainsi, l'autorité est tournée en dérision, mais en même temps renforcée. Comme le remarque Giuliano da Empoli, aujourd'hui le Carnaval a abandonné sa place préférée pour acquérir une centralité inédite dans la vie politique globale. Le populisme s'en nourrit, le Mouvement 5 étoiles en Italie y a trouvé des racines avec le comique Beppe Grillo devenu chef d'un parti «algorithmique²». Le Carnaval a envahi une «certaine» politique qui renie «le» politique. De Donald Trump à Jair Bolsonaro en passant par Silvio Berlusconi jusqu'à Javier Milei, le grotesque quotidien, la gaffe monumentale, l'outrance de l'ignorance les placent au cœur de l'agitation politique.

Derrière le burlesque, il y a les chiffres. Ceux des sondages, de la finance, de l'audimat qui fournissent à leurs *spin doctors* et autres spécialistes des *big data* les miroirs de la conscience collective, les impacts dans l'opinion. *Il y a du cynisme à la Hitler dans cette manière de réduire la politique à l'agitation.* Hitler qui disait en 1936 au Congrès de Nuremberg que la propagande permettrait au parti nazi de conquérir le monde et qu'en matière de mensonge, «plus c'est gros, plus ça passe». En cultivant la colère de chacun sans avoir à en faire un programme cohérent de gouvernement, les agitateurs de ce carnaval politique, type Steve Bannon, n'aspirent qu'à «désinhiber leur

1. Goethe, *Les Années de voyage de Wilhelm Meister*, Gallimard, 2020 [1821].

2. Giuliano da Empoli, *Les Ingénieurs du chaos*, *op. cit.*

public», sans autre forme de souci idéologique que « tous pourris ».

Comme l'ont montré Leo Löwenthal et Norbert Guterman, l'agitateur entérine ainsi les ressentiments immédiats de son public et semble ouvrir la voie à un apaisement du malaise en permettant aux pulsions agressives de se décharger. Mais, dans le même temps, il perpétue ce malaise, en barrant la route qui mène à une compréhension réelle de ses causes. L'agitateur, par ses discours, donne un sens et une cohérence au malaise social qui naît des sentiments d'insécurité et d'impuissance des situations de crise sociale et politique. C'est son terrain de jeu préféré et familier sur lequel il déploie des caricatures extravagantes et exploite des généralisations obscures de souvenirs et d'expériences aussi floues que scandaleuses. C'est du grand-guignol. La puissance du spectacle de l'agitation utilise bien souvent l'audace des propos irrespectueux, faussement iconoclastes et le goût prononcé pour les moqueries et les refus des formalités sociales. Les plaisanteries et le rire, qui ont de généreuses fonctions « cathartiques » et parfois démonstratives, sont utilisés dans l'agitation moins pour illustrer l'analyse politique que pour « l'empêcher » par des processus de diversion et de divertissement.

La politique d'Emanuel Macron se révèle exécration pour les pauvres qu'elle punit sans cesse par la réduction des aides sociales, l'exigence pour les chômeurs de devoir travailler bénévolement afin de pouvoir continuer à bénéficier de la charité publique, la diminution des APL (aides personnalisées au logement), la « casse » des services publics combinée au renforcement du secteur privé, la dilatation de la fortune des milliardaires, la concentration de la presse

dans les mains d'une poignée de puissants... pourtant l'agitateur n'offre aux foules mécontentes que le scoop grotesque selon lequel Brigitte Macron serait un homme transgenre qui aurait usurpé l'identité de son frère décédé. Ce délire «complotiste» a franchi l'Atlantique et rejoint l'entourage du candidat Donald Trump. Candace Owens, une proche de Donald Trump, pilier de la désinformation, a relayé cette information sur sa chaîne YouTube aux trois millions d'abonnés. Sa vidéo comptait déjà plus d'un million de vues selon le numéro de *Libération* des 16 et 17 mars 2024. La viralité de cette fausse nouvelle semble favorisée par les cercles d'extrême droite qui espèrent y trouver la preuve qu'Emmanuel Macron ment sur tous les sujets. Les adeptes de la sphère QAnon¹ vont y trouver du grain à moudre. Ce n'est pas ainsi que l'on déclenche une révolution ou que l'on crée un espace politique nouveau! Bien souvent l'agitateur n'est pas un progressiste, ses caractéristiques politiques se rapprochent du style paranoïaque dont j'ai parlé, il combine syncrétiquement le «c'était mieux avant» de la pensée réactionnaire, le «tous pourris» de toutes les époques et le libéralisme du capitalisme débridé.

A contrario du réformiste et du révolutionnaire, l'agitateur ne cherche pas une révolution sociale initiée par des analyses économiques et politiques rationnelles, fondées sur des arguments factuels et des données incontestables. Bien au contraire, l'agitateur encourage les déversements émotionnels des colères et des ressentiments sur des «fautifs» tout désignés par une rhétorique aussi médiocre

1. Les adeptes de QAnon partagent une théorie du complot selon laquelle un réseau mondial de pédocriminalité dirigé par des politiciens et des célébrités dominerait les pays afin de pouvoir se livrer à leurs turpitudes.

et grotesque qu'excitante: les «immigrés», les «riches», les «vieux», l'Europe, les USA, Poutine, les musulmans, les Juifs, Israël, les «autres»... bref, tous ceux auxquels il s'adresse sans risquer de s'identifier ou de se reconnaître en eux. L'agitateur trace à grands traits le portrait des conspirateurs qui menacent le peuple: des puissances «obscurcs», ennemies, qui profitent de l'ignorance des braves gens pour détruire les «vraies» valeurs des citoyens.

Il ne faut pas oublier l'importance du «biais de confirmation» qui conduit les individus à rechercher et à interpréter des indices qui s'accordent avec leurs croyances et leurs préjugés. Et surtout l'agitateur esquivé les questions qui dérangent: les musulmans? Lesquels? Les sunnites? Les chiïtes? Les wahhabites? Les alaouites? Les Frères musulmans? Al-Qaïda? L'État islamique? Les soufis? Et, les «riches»? Ça veut dire quoi? Les industriels? Les actionnaires? Ceux qui gagnent plus de 4000 euros par mois? Les joueurs de foot millionnaires? Les chirurgiens ou les radiologues? Les dix milliardaires français qui confisquent la sphère médiatique? Et l'Europe? Laquelle? Celle de Jean Monnet? De von der Leyen? De Victor Hugo dont Paris est la capitale? Celle des nations fédérées prônée par l'extrême droite? Les «communistes»? Les «capitalistes»? Non, les communistes capitalistes, c'est mieux. Le syncrétisme et l'agglomérat des contradictions est la passion de tous les agitateurs dont beaucoup «flirtent» avec le discours du fascisme primitif. Bref, il faut «suggérer pour entreprendre» – c'est une autre étymologie d'emprise – la fabrique d'un tableau d'insécurité et de peur qui envahit tout et auquel l'agitateur donne un nom pour faire signe, en évitant tout dialogue. Ce signe est un signal qui doit produire de l'émotion de

colère chez ses auditeurs, à la manière du signal pavlovien qui fait saliver le chien en attente de nourriture... et qui devra, comme le public de l'agitateur, se contenter de sons sans substance!

L'agitateur ne se fait que très rarement le porte-parole des conditions matérielles et politiques clairement déterminées du malaise social. La langue de l'agitateur est celle du prestidigitateur qui embobine son public pour lui faire accepter la situation que ses préjugés ont créée en lieu et place des situations réelles qui ont initié la crise et le malaise. Plutôt que d'essayer d'objectiver les facteurs économiques, politiques et sociaux qui ont conduit à la méfiance, au désespoir, à la désillusion et à la colère des masses, la langue des agitateurs les fait dériver vers des adversaires indéterminés ou définis par des traits traditionnellement délétères, culturellement négatifs. La langue des agitateurs n'incite pas à l'analyse intellectuelle des situations – qui leur répugne autant que les intellectuels qu'ils abhorrent – mais cherche à induire des émotions violentes, des réactions de rejet et des sensations d'injustice, de ressentiment et de haine sans lendemain. La langue de l'agitation n'est pas la spécificité de l'extrême droite. Elle a envahi aujourd'hui l'ensemble, ou presque, de la vie politique. Elle incite le parler politique à se réduire dans le meilleur des cas à une accumulation de « faits divers qui font diversion¹ ». La langue de l'agitation se substitue à l'analyse politique, à la pensée et au jugement moral. L'éthique politique a cédé sa place à la moraline de bénitier que haïssait Friedrich Nietzsche! Les journaux ont parfois

1. Pierre Bourdieu, *Sur la télévision* suivi de *L'Emprise du journalisme*, Raisons d'agir, 1996.

emboîté le pas à ce style de discours de l'agitation. Malheur au politique qui exige du temps pour réfléchir et débattre, il sera roussi au feu de la bêtise. Il est tellement plus simple et « payant » de persifler sur « Jojo le Gilet jaune » et ces « Gaulois réfractaires ». Le peuple ne mérite-t-il pas mieux ? Qui a goûté aux discours de Victor Hugo, de Lamartine, de Jean Jaurès à l'Assemblée nationale ne peut que déplorer ce dépérissement du langage politique !

Cette langue des agitateurs est suicidaire pour la gauche démocratique et sociale quand elle cède à la facilité d'une généralisation obscure pour expliquer le malaise social. L'habileté de l'agitateur¹ est de retourner à son profit la faiblesse et l'inconsistance de ses discours dans leur incapacité à ramener le mécontentement à une relation de causalité évidente. Cette habileté est néfaste pour le politique. Une telle posture d'énonciation pour le politique tend à dégrader sa responsabilité de devoir analyser les malaises sociaux en faisant abstraction du spectaculaire et du carnavalesque. La langue de l'agitation vaine et nauséabonde esquivé l'analyse et la pensée politiques tout en permettant aux pulsions agressives de se défouler sur d'insipides personnages aux écarts de conduites démocratiques au petit pied. Le malaise social est ramené dans les couches profondes de la psyché, de sa nostalgie des autorités sacrées et de ses révoltes révolutionnaires pour s'épuiser dans la gouaille des frustrations et des impuissances ordinaires. C'est une immunisation, une mithridatisation contre les révolutions sociales et politiques.

1. Léo Löwenthal, Norbert Guterman, *Les Prophètes du mensonge*, op. cit., p. 77.

L'agitateur exploite l'indignation de la masse contre une injustice factuelle, criante, moins pour y apporter une solution que pour discréditer le système et offrir les mécontents à l'endoctrinement idéologique. Du moins lorsque l'agitateur et le propagandiste appartiennent à la même cause. Ce qui est loin d'être toujours le cas. La grande difficulté des agitateurs étant aujourd'hui de trouver une cause qui veuille bien les adopter pour transformer l'agitation en propagande politique. Disons, de manière plus générale, que nous sommes en face de deux « styles contestataires » présents dans l'histoire des révolutions, des révoltes et des conquêtes du pouvoir. Deux styles de discours qui peuvent à un moment de l'histoire se trouver incarnés par des personnages politiques : « Mussolini n'a jamais pu dépasser le stade de l'agitateur. Hitler, au contraire, était un agitateur qui sut s'élever au niveau de systématisation théorique du propagandiste¹. »

Vers des partis politiques algorithmiques

Je dirais simplement qu'à l'ère des masses, tout parti politique se trouve aligné entre ces deux pôles de l'agitation et de la propagande. Selon le degré d'intensité de l'agitation et de la propagande se trouve défini le positionnement de chaque parti sur l'échiquier politique, sachant que le chaos auquel aspirent les agitateurs les situe plus volontiers aux extrêmes. Ce sont aussi deux types de discours adressés à ceux que l'on veut « convertir » à une idéologie politique ou à ceux que l'on veut « enrôler, mobiliser » pour une agitation. Les

1. Jean-Marie Domenach, *La Propagande politique*, op. cit., p. 26.

partis centristes n'ont pas pour autant le privilège de tenir une parole politique vraie et constante, loin de là. Lorsqu'ils renvoient dos à dos les « extrêmes », c'est bien souvent parce qu'eux-mêmes n'ont rien à dire. Ils se réfugient ces derniers temps dans les stratégies de discours vides, ceux de la com et des relations publiques.

Plusieurs formations intermédiaires existent entre les types de discours. Le drame contemporain est en train de se transformer en tragédie à partir du moment où les hommes politiques au pouvoir deviennent eux-mêmes des agitateurs, succombent au présentisme, s'engouffrent dans des scoops avec des petites phrases « massacrant » engageant l'avenir d'un pays, bref confondent la politique et la com. Candidats à la fonction suprême, à la représentation nationale, à la direction d'un département ou d'une mairie, de tels personnages, s'ils confondent la « vérité » d'un argument avec l'« effet » produit par un slogan publicitaire, deviennent extrêmement dangereux. Agitateurs ou « ingénieurs du chaos », ils placent consciemment ou inconsciemment les peuples « sous emprise » et se placent eux-mêmes sous l'emprise d'un « parti-entreprise » ou d'un « parti-algorithme ». Comme l'a très bien analysé da Empoli à propos du Mouvement 5 étoiles en Italie, l'alliance de Beppe Grillo, célèbre comique, et Gianroberto Casaleggio, informaticien, n'est pas qu'une alliance entre deux hommes, c'est une forme nouvelle de techno-populisme, post-idéologique, répondant à la demande par des consommateurs pressés de politique rapide, efficace, « braillarde », plaçant leur « mouvement » sous l'enseigne *vaffanculo* (« va te faire foutre »). C'est la colère qui fait la cohésion des anonymes et l'agitation carnavalesque trouve en Italie aujourd'hui sa première formation

politique, comme hier avec Mussolini. Rome a toujours été le laboratoire politique de l'Occident. Cette nouvelle forme politique, façonnée par Internet et les régimes d'évaluation et de temporalité contemporains, révèle que nous dansons au-dessus d'un volcan. Que ces « ingénieurs » fabriquent moins le chaos, comme semble le croire Giuliano da Empoli, qu'ils n'en tirent profit. Ils sont les sirènes de notre époque contemporaine, avec leurs chants funestes qui appellent les peuples à se précipiter dans le gouffre.

Face à la faillite des démocraties libérales nous avons eu les gouvernements autoritaires ou illibéraux, les terrorismes et la guerre, les agitateurs grotesques et braillards des nostalgiques des nationalismes, les techno-populistes et leur carnaval algorithmique fabriquant des dictateurs zombies et des peuples *hikikomori*¹... Nous aurons bientôt tout essayé pour sortir de notre désarroi actuel. Sauf, peut-être, ce qui dans l'histoire de l'humanité nous avait toujours permis au moment des grandes crises de sortir des murs du langage de contrainte et d'évitement du chaos qui nous emprisonne : « la parole et la puissance de son acte de création », une parole chevillée au corps autant qu'au monde qui l'entoure, une parole qui ne craint pas d'affronter le chaos pour en rapporter une force avec laquelle elle donnera un nouveau

1. *Hikikomori* : Il s'agit d'un phénomène psychosocial qui touche le Japon depuis les années 1990 et qui commence à apparaître et à être étudié en France. Ce mot, *hikikomori*, signifie « se retrancher » en japonais, il décrit le comportement d'adolescents et de jeunes adultes, essentiellement des garçons, qui vivent reclus dans leur chambre pendant des mois ou des années, sans le moindre contact extérieur. Il existe un éventail de situations assez larges qui ne permet pas d'identifier une pathologie psychiatrique avérée : le symptôme commun à tous ces « cas », graves ou légers, réside dans le retrait social, le décrochage scolaire ou professionnel au profit des connexions numériques.

sens et de nouvelles formes. Il n'y a pas, en politique comme en psychanalyse, de parole vraie qui ne porte en son sein la trace de ses affrontements avec la pulsion de mort.

On ne saurait impunément «éviter» cette rencontre de la parole avec la destructivité au centre de la condition humaine. Cette «parole pleine» surgit du néant dont elle a déjoué l'appel, dont elle a goûté les délices mortifères et les tourments créateurs. Sans cette rencontre avec les forces de destructivité, la parole se réduirait à un langage pur, système formel, combinaison de signes, qui nous priverait de l'épreuve de notre corps et de sa confrontation à celui des autres. La technique et le numérique séduisent par le contournement, l'«évitement» de nos rapports avec la pulsion de destruction. Sauf, qu'ils sont eux-mêmes destructeurs, destructeurs des corps auxquels ils substituent les profils «abstraits» des données, destructeurs d'histoires comme de responsabilités assumées. Aujourd'hui plus que jamais, nous ne pouvons ignorer les mises en garde d'Albert Camus : «C'est un travers de notre siècle. De même qu'on s'y aime par téléphone et qu'on travaille non plus sur la matière mais sur la machine, on y tue et on y est tué aujourd'hui par procuration. La propreté y gagne, mais la connaissance y perd¹.»

Il nous faut simplement ajuster son terrible diagnostic du «siècle de la peur», le xx^e, à notre «siècle de la terreur», le xxi^e, dont le caractère destructeur n'a fait que s'accroître avec le développement des nouvelles technologies et leur pouvoir d'abstraction comme de destruction. À cette condition,

1. Albert Camus, «Ni victimes ni bourreaux : sauver les corps», 20 novembre 1946, in *À Combat*, Gallimard, 2002, p. 641.

mes lecteurs comprendront que la parole dont je parle ne saurait être pure invocation désincarnée, qu'elle exige du corps, des corps, de la matière environnante à laquelle elle s'enlace et que les algorithmes détruisent par leur pouvoir extrême d'abstraction, condition d'efficacité et de vitesse. Walter Benjamin¹ en avait dressé le portrait: le caractère destructeur n'a qu'un mot d'ordre, déblayer, faire de la place, aller en avant, sans exigence de durée et au mépris de toute trace. C'est cette menace de «l'oubli» que la parole doit affronter et vaincre pour devenir acte de création. Un oubli qui s'avère consubstantiel à des civilisations thanatocratiques au sein desquelles les fonctions du langage sont perverties par la pulsion de mort, dévitalisées à l'extrême, réduites à de terribles et ennuyeuses platitudes, ritournelles sinistres de nos politiques zombies.

C'est précisément dans cette lutte incessante entre l'amour de la vie et l'attrait du néant, du faux, du mécanique, de l'inorganique que se déploient les fonctions du langage et se réalisent nos actes de parole. Il est temps d'examiner deux fonctions principales du langage, contenir, et donner du sens au chaos des excitations qui surgissent du corps vivant, entremêlé à la nature sans les illusoires limites que lui donne l'image spéculaire, image spéculaire des miroirs et des selfies², image spéculaire sonore des voix sans corps, des corps sans âme. Les actes de parole qui en découlent font corps avec ce chaos que l'Autre, par sa propre parole, aide à penser le monde – le monde des excitations corporelles –, qui exige une mise en ordre et en récit pour permettre la fabrique des

1. Walter Benjamin, « Le caractère destructeur », *op. cit.*

2. Elsa Godart, *Je selfie donc je suis*, Albin Michel, 2016.

pensées. Pour sortir des ritournelles et des paroles vides, des éléments préfabriqués des agitateurs politiques, des langues désossées par l'argent, de l'addiction algorithmique, il nous faut nous livrer à la fête de la poésie et du rythme, enlacer la chair de la matière, reconstituer nos molécules dissoutes dans l'océan de la vie. À l'aube, après cette plongée nocturne à laquelle se confrontent les psychoses, une renaissance, un acte de création devient possible. Dans cette traversée du tragique, nous pourrons, peut-être, furtivement, entrapercevoir ce que nous «devons» au langage, et que nous feignons d'ignorer. La clinique des psychoses nous restitue à ciel ouvert les enjeux subjectifs de ces fonctions langagières. Ce faisant, cette clinique nous révèle sur quelles perversions du langage s'appuient les influences sociales et leurs manipulations. Nul mieux que Léo Löwenthal n'a pu formuler ce gouffre qui sépare la parole vide de l'agitateur de la parole pleine du révolutionnaire ou du réformiste: «Le malaise peut être comparé à une maladie de la peau. Le patient qui en souffre ressent, d'instinct, le besoin pressant de se gratter. S'il suit les conseils d'un médecin compétent, il évitera de se gratter et cherchera un remède à la cause de ses démangeaisons. Mais s'il cède à sa réaction première, il se grattera d'autant plus vigoureusement. Cet exercice irrationnel d'autoutilisation lui procurera un certain soulagement mais, en même temps, augmentera son besoin de se gratter et ne guérira en rien sa maladie. L'agitateur dit: "Continuez de vous gratter¹!" »

1. Léo Löwenthal, Norbert Guterman, *Les Prophètes du mensonge*, op. cit., p. 76.

CHAPITRE VII

Le langage : fabrique des pensées du corps

D'où viennent les perversions politiques du langage si ce n'est de la pathologie des fonctions principales qui sont les siennes : contenir et donner du sens. Ces fonctions sont nécessaires aux humains, qu'il s'agisse d'un individu ou d'un pays, pour construire un « récit » donnant un sens et une forme unifiée à la myriade chaotique d'événements qui le traversent et l'animent. Ces processus sont comparables à la « sublimation inverse » ou « déposition » qui précipite un état gazeux en éléments solides sans passer par l'état liquide. Il en va ainsi de la neige où, sous l'effet du froid, de la vapeur d'eau se transforme directement en cristaux de glace. Cette analogie donne l'image d'un processus symbolique et imaginaire chez l'humain : la précipitation des molécules vivantes en récits ou images qui leur donnent un ordre ou un sens imposé et nécessaire. Cette sublimation inversée dépend étroitement du développement psychique des individus en lien avec leur environnement, comme elle dépend étroitement du développement d'une conscience collective en lien avec son histoire et ses modes de civilisation des mœurs.

Ce que nous avons analysé précédemment. Une fois encore, la clinique du pathologique demeure susceptible de nous éclairer sur les processus à l'œuvre dans ce qu'il convient d'appeler un « changement d'état ». C'est-à-dire le passage du chaos existentiel à ses mises en formes provisoires par les fonctions du langage. La clinique des psychoses, par l'usage qu'elles font du matériel signifiant, révèle bien mieux que celle des névroses ou des pathologies de la démocratie, ces fonctions essentielles du langage.

Le langage : appareil à influencer

À plusieurs reprises¹, je me suis référé à cet article majeur de Victor Tausk, « De la genèse de "l'appareil à influencer" au cours de la schizophrénie ² ». Ce texte rend compte de « l'origine et du but psychique de cet instrument construit par le délire³ » : l'appareil à influencer construit par le délire est le système explicatif des multiples événements corporels et existentiels qui surgissent dans les éprouvés du schizophrène et qu'il ne peut reconnaître comme provenant de lui. L'appareil en cause, attribué à des persécuteurs, produit ses effets sur la vie psychique et corporelle du schizophrène : la machine présente des images, impose et dérobe des pensées et des sentiments, agit sur le corps en fabriquant des sensations, des érections, des pollutions, et se trouve accusée d'être responsable de nombreuses affections somatiques, comme

1. Roland Gori, *Le Corps et le signe dans l'acte de parole*, Dunod, 1978 ; *La Preuve par la parole*, PUF, 1996.

2. Victor Tausk, « De la genèse de "l'appareil à influencer" au cours de la schizophrénie » [1919], in *Œuvres psychanalytiques*, Payot, 2000, p. 176-217.

3. *Ibid.*, p. 177.

des éruptions cutanées, des furoncles et autres processus morbides. Il s'agit d'une construction permettant au patient de « localiser » et de déterminer le « sens » et la « cause » de ce qui se passe dans son corps et qu'il place « hors de lui ». Par son délire, il s'aliène à la machine imaginaire qu'il crée par son discours. C'est le modèle de toutes les constructions psychologisantes des symptômes corporels attribuant une cause et un sens psychologique à nos sensations corporelles. La chose est passée dans le langage courant et les praticiens des services de médecine le savent bien, les patients fabriquent un « roman de la maladie¹ » pour expliquer ce qui leur arrive : « C'est mon "stress" après la rupture avec X qui m'a provoqué ce cancer. »

Cause et accusation ont une même étymologie. Tausk souligne d'ailleurs ce « besoin de causalité immanent à l'homme », dont on trouve un écho dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*² de Freud, vingt ans plus tard. Les sentiments d'altération de la peau, du visage, de la dimension des membres, produisent chez les patients un véritable sentiment d'« étrangeté » à eux-mêmes, les conduisant à imputer à des puissances étrangères ce qui se passe dans leur corps. Il s'agit d'une authentique aliénation de l'expérience corporelle, autant que des actes ou des pensées, attribuée à un appareil à influencer. Une aliénation au sens étymologique du mot : le corps devient « étrangement étranger ». Tausk précise que pour le patient : « Tout ce qui arrive à

1. Roland Gori, Marie-José Del Volgo, *La Santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Flammarion, 2014 [2005] ; Marie-José Del Volgo, *L'Instant de dire. Le mythe individuel du malade dans la médecine moderne*, Érès, 2012 [1997].

2. Sigmund Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard, 1986 [1939].

l'appareil se passe effectivement au niveau de son propre corps¹.» Cet appareil représente une véritable « projection du corps du patient » dans le monde extérieur. La machine est le corps du patient. Tausk constate qu'une « paranoïa somatique » précède toujours la construction délirante d'un appareil à influencer. Il précise que « l'appareil à influencer est le terme final de l'évolution du symptôme, qui a débuté par de simples sentiments de transformation² », souvent de transformations corporelles ou des objets environnants qui deviennent « bizarres ». Ces sentiments de transformation corporelle ou d'anomalies de l'environnement requièrent une explication, l'invention de la machine la leur fournit ! La trouvaille de cet « objet hostile », comme le nomme Tausk, procède à la fois de la « peur » de ce qui se passe dans le corps, « en arrière » du corps devrais-je dire, et de la nécessité intérieure de « sécuriser » cette expérience d'étrangeté corporelle, en lui donnant un sens, un lieu et une forme. La machine organise le « chaos » du psychisme, du corps et de l'environnement. Tout se passe comme si la « machine » devenait le double d'un corps qui n'existait pas encore, ou à peine. Ici, nous touchons au point essentiel de notre rapport à notre corps, à l'« inquiétante étrangeté » des phénomènes qui s'y produisent, et à nos tentatives pour les capter et les façonner dans la langue. Notre corps ne (re)devient propriété qu'après avoir été aliéné et objectivé dans le langage qui nomme ce qui surgit de son chaos et de ses rapports au monde.

Tausk remarque que le corps propre se trouve, à l'origine, considéré comme un monde extérieur qui, par son

1. Victor Tausk, « De la genèse de "l'appareil à influencer" au cours de la schizophrénie », *op. cit.*, p. 188.

2. *Ibid.*, p. 181.

automatisme et sa machinerie, échapperait à la volonté de l'enfant. La formation délirante constitue la « réminiscence » de cette expérience, elle la restitue sur un mode hallucinatoire. La machine à influencer nous permet de comprendre qu'en comparant l'intérieur de notre corps et le corps tout entier à une machine mystérieuse, nous ne faisons que participer sur un mode métaphorique à la vérité dont témoigne la psychose dans une « exécution littérale et sensible » : notre corps nous paraît étranger, extérieur, régi par l'Autre et nous nous en saisissons par un Autre (la mère) et comme un autre (l'image spéculaire). La différence entre la métaphore névrotique, la folie actuelle de l'hypocondrie ou le délire de la machine à influencer du schizophrène provient de la façon dont cet Autre se trouve constitué par le sujet.

Dans tous les cas, nous nous devons d'admettre la nécessité interne d'une construction psychique du corps, de ses conséquences causalistes étroitement dépendantes de cette expérience infantile dont témoigne le vécu hallucinatoire et délirant de la psychose : « On me fait ce qui se passe dans mon corps et dans mon esprit. » Ce qui est délire à un moment donné détient aussi une part de vérité historique : les paroles ont nommé les éprouvés corporels, le langage a été l'organisation au sein de laquelle la vie fut absorbée. Cette présence de la langue est encore déterminante dans la construction de « la machine à influencer » chargée d'expliquer ce qui se passe. En effet, si nous nous demandons de quoi procède la construction de la « machine à influencer » au cours de la schizophrénie, il nous est difficile de répondre autre chose que : dans et par le récit que le patient en fait. La « machine », c'est lui qui la construit au moment où il en parle. *Son discours est « la machine à influencer » elle-même.*

Cette construction délirante montre à ciel ouvert le besoin humain de trouver dans le discours le lieu et le sens de ce qui nous arrive. De là naissent les idéologies de nos vies quotidiennes, de nos existences ordinaires. Et ce, dès le début de la vie. Le langage est la machine qui donne un sens et une illusion d'unité au corps. En d'autres termes, si nous tenons aux idéologies et aux récits qui nous racontent, cela provient du fait qu'ils sont chevillés au corps. Inutile d'invoquer les arguments rationnels contre les thèses complotistes par exemple, leurs adeptes les ont « dans la peau ».

L'expérience d'étrangeté du corps et sa contention dans et par le délire se révèlent comme la réminiscence hallucinatoire de cette origine du langage se saisissant de nos expériences corporelles. La langue, le langage, sont rencontrés par l'enfant comme une immense « machine à influencer¹ ». C'est précisément ce que souligne Freud, lors de la discussion du travail de Tausk à la Société psychanalytique de Vienne, en remarquant que la croyance de l'enfant dans l'idée qu'on lui fait, qu'on lui fabrique ses pensées, « prend source en particulier dans l'apprentissage de la parole. Car l'enfant, avec le langage, reçoit les pensées des autres, et sa croyance que les autres connaissent ses pensées apparaît fondée sur les faits, tout comme le sentiment que les autres lui ont “fait” la parole et avec elle les pensées² ». Le syndrome d'influence, ou son corollaire celui du vol des pensées, n'est que la réminiscence hallucinatoire de cet apprentissage du langage permettant de mettre le corps en récit.

1. Roland Gori, « Le code ou la machine à signifier » in *Psychanalyse et langage*, Dunod, 1977, p. 163-171.

2. Sigmund Freud cité par Victor Tausk, « De la genèse de “l'appareil à influencer” au cours de la schizophrénie », *op. cit.*, p. 195.

La construction de la « machine à influencer » est identique au langage qui l'énonce, avec lequel elle se confond, révélant au passage les identifications projectives réciproques de l'expérience corporelle et des faits de langage. La psychose réalise ici l'exécution littérale d'un discours. Cette nécessité interne à toute subjectivité de créer dans et par le langage un lieu et une cause à la « paranoïa somatique » opère de façon différente, mais constante, dans toute théorie qui tente de rendre compte des phénomènes corporels. Elle est totalement négligée dans les recherches sociologiques d'analyse des idéologies et des croyances. C'est leur point aveugle. La construction délirante de « la machine à influencer » – l'expérience originaire, dont elle témoigne – constitue le vecteur de ce qui nous conduit à chercher dans tout discours un sens et une cause à ce que nous éprouvons. Le paradigme psychotique de « la genèse de l'appareil à influencer » vient témoigner de cette fonction originaire du langage.

La structure nécessairement paranoïaque de l'expérience somatique provient de son paradigme infantile : il n'y a tout d'abord qu'un seul appareil de langage pour deux corps, et de ce fait, l'expérience somatique se trouve, à jamais, marquée par cette origine. Ce besoin de donner un sens et une forme à l'expérience « sensible » organise aussi le champ social, celui de l'Amour, mais aussi de toute relation de séduction et d'emprise. C'est toujours par la langue, par la parole, par le langage que les « influences sociales et les emprises subjectives » procèdent. La langue, le langage, les paroles fabriquent les pensées, façonnent les subjectivités, organisent les relations sociales. Sans elles nous n'existerions pas, avec elles nous sommes déjà sous l'emprise des désirs d'autrui, séduits par le chant mélodieux des voix familières

et déjà dévorés par la haine et les forces du néant dont elles sont la parure. Les figures mythologiques des sirènes de l'*Odyssée* mettent merveilleusement en récit le double tranchant du langage et de la voix, l'ambivalence extrême de leurs fonctions. Toute parole porte en elle-même cette ambivalence qui, par les forces érotiques, met en ordre et en sens le « chaos de nos éprouvés corporels » emmêlés à la myriade des événements qui nous affectent. Mais nos actes de parole détiennent tout autant la capacité de répondre à l'appel du néant dont ils émergent que la force créatrice d'y échapper. Je reviendrai sur ce point : la séduction de la voix et de la parole contient en elle le pouvoir mortifère, thanatocratique, du désir de rejoindre le gouffre et la puissance érotique de s'en échapper par les mêmes moyens.

Comprendre au risque d'être pris

La psychose dénude cette ambivalence de l'acte de parole hallucinée comme poison dont il convient de se protéger ou comme jouissance infinie à laquelle s'abandonner. Néanmoins, les symptômes névrotiques montrent que toute compréhension des paroles de l'Autre est porte ouverte à l'aliénation de celui qui l'écoute, à sa colonisation. Toute compréhension est déjà « préhension », prise offerte à l'autre. Inversement tout refus du discours de l'autre renvoie à l'immonde solitude et à terme au dessèchement de la subjectivité et de l'espace social. Deux figures du néant entre lesquelles naviguent les humains : être dépossédé de soi par l'autre ou périr d'inanition. Nous savons l'importance de cette puissance imaginaire et symbolique de l'acte de parole dans les relations privées d'emprise comme dans le champ politique

de la propagande et de l'influence sociale. Il n'y a pas d'autre prise sur le monde et sur soi que ces com-préhensions que convoient les discours, discours des autres et discours intérieurs. D'eux naissent les passions de l'amour et de la haine.

Le conflit entre l'amour et la haine pour le même objet témoigne du lien insécable entre la langue et la personne investie, l'aimer devient sans réserve une manière de la prendre en soi au risque d'en devenir sa chose. Ce contre quoi l'obsessionnel par exemple, de crainte d'être objet du désir de l'Autre, ne cesse de se défendre. Les symptômes de l'obsessionnel deviennent des rituels exorcistes par lesquels il conjure sa crainte et son désir d'être possédé par l'Autre.

Dans le récit de l'analyse de l'«homme aux rats», Freud relate un étonnant symptôme chez son patient: «Après le départ de la dame, il fut obsédé par une “compulsion à comprendre”, qui le rendit insupportable aux siens. Il s'efforçait de comprendre exactement chaque syllabe de ce qu'on lui disait, comme si, sans cela, un trésor important allait lui échapper¹.» Le patient en vint même à douter de ce qu'on lui répétait. Le doute, dans une dimension frénétique chez les patients obsessionnels, est une manière de douter des preuves d'amour que l'Autre lui porte. C'est, nous dit Freud, un doute sur l'amour, justifiant une haine inconsciente compulsivement déplacée sur les idées et les mots, dans la sphère intellectuelle. Freud écrit: «Par sa “compulsion à douter” de ce qu'il entend, il exprime son doute persistant d'avoir bien compris son amie lors de leur explication: il doute par conséquent qu'il faille considérer les paroles de

1. Sigmund Freud, «L'homme aux rats» [1907], in *Cinq psychanalyses*, PUF, 1970, p. 222.

celle-ci comme une preuve d'affection. Le doute, dans sa "compulsion à comprendre", signifie qu'il doute de l'amour de son amie. Chez cet amoureux, une lutte entre l'amour et la haine, éprouvés pour la même personne, fait rage¹. »

Les paroles et leur accueil deviennent la scène sur laquelle se déploient les « affects » d'amour, de haine et d'ambivalence. Peut-être en est-il ainsi parce qu'au début de la vie les paroles furent la scène primordiale d'où l'amour, la haine et l'ambivalence trouvèrent leur origine? La perte de la signification des mots au cours de certains épisodes mélancoliques ne saurait être réduite à un simple mutisme. C'est la perte même de l'objet aimé comme dans le deuil ou la dépression mélancolique qu'incarne cette altération de la fonction du langage.

Jules Cotard, dans la grande tradition de l'école française de psychiatrie, décrit, à la fin du XIX^e siècle, un symptôme clinique de la mélancolie anxieuse qui se manifeste par des idées hypocondriaques de non-existence et de destruction des organes corporels. Ce symptôme de négation d'organes, « délire nihiliste », peut s'étendre à la totalité de la constitution physique et sociale du patient comme à celle du monde extérieur. La description d'un symptôme que Charcot avait préalablement nommé « perte de la vision mentale » a été reprise par Jules Cotard dans un article de 1891 sur « le mutisme dans les mélancolies² ». Il décrit un symptôme significatif de la perte de la signification des mots conduisant une patiente à ne plus rien comprendre de ce qu'on lui dit. Elle se plaint que « les mots ont changé »

1. *Ibid*, p. 223.

2. Jules Cotard, « Du mutisme dans les mélancolies » *Annales médico-psychologiques*, n° 49, 1891, p. 445-448.

et qu'elle ne comprend plus ce qu'ils veulent dire. Nous retrouvons ici ce sentiment de transformation du corps ou des objets environnants, préalable à l'éclosion du délire, mais déporté sur la scène des fonctions du langage. Le délire nihiliste mélancolique exprime à ciel ouvert cette fonction du langage d'articuler les rapports du sujet au monde, à son monde corporel comme à son environnement.

Dans le délire nihiliste – et ses formes légères –, la perte de signification de certains mots du langage commun aveugle, fait « obturation » à la présence du sujet au monde. Cette obturation – le lecteur ne manquera pas de reconnaître ici mon souci de ne jamais séparer la psychopathologie des individus et la sociologie – peut conduire certains sujets à « nier » des pans entiers de la réalité subjective et à y substituer une réalité alternative confectionnée comme un délire. Les thèses complotistes et le style paranoïaque que nous avons étudiés trouvent ici leur fondement originaire: ils émergent sur les ruines d'un effondrement du langage, sur la perte de sens de certains mots pour dire le monde. Que peut vouloir dire « solidarité » pour un économiste néolibéral? « Société » pour M^{me} Thatcher? « Humanité » pour un raciste? Pour adhérer à la signification de certains mots il faut, pour celui qui les entend, investir positivement celui qui les prononce, il faut l'aimer comme un Autre en qui nous croyons.

Les paroles de l'Autre détiennent ces promesses d'amour et de désir autant que cette menace des forces du néant dont les relations d'emprise sont une des configurations possibles. Croire quelqu'un – que ce quelqu'un soit un proche ou une source d'information plus ou moins lointaine –, c'est forcément lui accorder une « foi » qui n'est pas sans rapport avec l'amour, un amour plus ou moins sublimé. Le « mensonge »

est une tentative d'empoisonnement de l'autre par l'oreille afin de s'en rendre maître, de pouvoir exercer une emprise sur lui. Et ce, quel que soit le but que l'on poursuit à son endroit. Car, comme le montre Freud : « Pour lui [l'homme], par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'appropriier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer¹. »

D'où nous vient ce besoin d'adhérer aux discours que l'autre nous propose, et au risque de nous placer « sous son emprise et sa suggestion », si ce n'est de trouver un lieu et une cause au chaos dont nous tentons par tous les moyens de nous protéger ? À ce titre, le délire de la machine à influencer, les constructions que la cure psychanalytique permet, les théories qui en dérivent, sont à l'instar des œuvres d'art, de bien des discours philosophiques ou politiques, voire scientifiques, des manières de composer avec le chaos, d'en proposer un plan « sécant ». C'est la conclusion, ou presque, à laquelle parvient Freud à la fin de sa vie dans ce texte fondamental qu'est « Constructions dans l'analyse² » : les délires des malades sont des équivalents des constructions auxquelles parviennent patients et psychanalystes dans la cure et des théories qui en résultent. Chacune, à sa manière, nous restitue un morceau de vérité historique. Ce pouvoir est

1. Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1971 [1929], p. 64-65.

2. Sigmund Freud, « Constructions dans l'analyse » [1937], in *Résultats, idées, problèmes, II*, PUF, 1998, p. 269-281.

celui du langage. Le savant, l'artiste, le philosophe... et le psychanalyste, reviennent du pays des morts, et leurs luttes avec le chaos présupposent qu'ils osent l'affronter. Sans quoi il n'y a pas création, mais « opinion », discours courant, à l'abri duquel l'humain se protège du monde sans le vivre et l'affronter. Ces discours d'opinion sont autant des « anti-chaos » que des empêcheurs de créer. C'est aussi cela, mais pas que cela, qui nous fait adhérer aux discours courants, mensonges, fausses rumeurs et propagandes : « C'est tout cela que nous demandons pour nous "faire une opinion", comme une sorte d'"ombrelle" qui nous protège du chaos¹. » Tout en nous protégeant du chaos, nous nous livrons corps et âme aux paroles d'autrui, pour le meilleur et pour le pire, pour une exigence de vérité et au risque des mirages du mensonge. Nous n'avons pas le choix.

Nous sommes fabriqués par la langue

La langue fabrique nos pensées et nos habitus, infecte nos affects et nos rêves. Cela fait plus de quarante ans que j'en poursuis la démonstration clinique², autre version de ce que le linguiste Klemperer a montré dans son analyse de la langue du III^e Reich. Les affects, les passions, naissent des effets de ravage, de ravissement et de rapt que produit dès le début de la vie ce pouvoir de la langue de fabriquer nos subjectivités³. Ce pouvoir d'infection que possède la langue

1. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Minuit, 2005 [1995], p. 202.

2. Roland Gori, « Wolfson ou la parole comme objet », *Mouvement psychiatrique*, vol. 3, 1972, p. 19-27 ; *Le Corps et le signe dans l'acte de parole*, op. cit. ; *La Preuve par la parole*, op. cit.

3. Roland Gori, *Logique des passions*, op. cit.

en tant qu'elle produit les pensées et qu'elle conditionne les processus de subjectivation a été théorisé par Klemperer. Lorsqu'il cite Schiller, «la langue cultivée qui poétise et pense à ta place», Klemperer «généralise cette proposition au-delà de son aspect esthétique»: toute langue pétrit l'être, le fait apparaître au monde, le «gère», on pourrait dire le digère, le cannibalise. Et à propos de la langue du III^e Reich, il écrit: «Elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret¹.» N'oublions pas, une fois encore, cette impérieuse nécessité chez l'humain de se faire une opinion sur le monde et la satisfaction narcissique qu'il en tire et qui tient à distance les angoisses du chaos.

La parole possède cette ambivalence qui fait qu'en même temps qu'elle conditionne notre humanisation et notre socialisation, elle nourrit notre être et le fait advenir, elle le façonne, le colonise, le vampirise et finit par s'en emparer. La psychose témoigne en martyr de cette colonisation de l'être par la langue qui, tel un vampire, suce le sang de l'être et dévore son corps. Sauf que pour l'un comme pour l'autre, ils n'existent ontologiquement qu'après avoir été vampirisés, avec ce paradoxe que le vampire siphonne l'être en même temps qu'il le nourrit. Il arrive, dans l'expérience de la psychose, que cette nourriture devienne «cannibale» et que le sujet l'éprouve alors comme une dévoration de son être. Renversement de valeur: la parole n'est plus le sein qui nourrit, le lait qui empoisonne, mais la bouche

1. Victor Klemperer, *LTI, op. cit.*, p. 41.

dévorante qui tente, comme dans les cauchemars, de dévorer le sujet. Cette expérience clinique éclaire du même coup les investissements pulsionnels, érotiques et agressifs, dont les paroles peuvent devenir l'objet dans les espaces publics. Les oreilles sont les rares orifices corporels que le sujet humain ne peut fermer. Par cette ouverture continue, il s'offre au désir de l'Autre dont, parfois, il ne peut se protéger, comme nous l'avons vu, que par le mutisme mélancolique ou la perte de compréhension des langages. À moins qu'il ne trouve dans la « bêtise » et la platitude d'opinions préfabriquées l'ombrelle sous laquelle il peut se mettre à l'abri. Le psychotique n'a que rarement cette possibilité de choisir les ritournelles – bien qu'elles peuvent aussi exister comme symptômes –, car la plupart du temps, il affronte dans l'angoisse et le désarroi extrême cette langue qui le tourmente.

La parole cannibale

Dans un essai présenté par l'auteur comme un texte autobiographique, intitulé *Le Schizo et les langues* (1970), Louis Wolfson relate ses démêlés avec sa langue « maternelle », la langue anglaise. Il se désigne lui-même comme « psychotique », « étudiant de langues schizophrénique », « étudiant d'idiomes déments ». Je me suis, à plusieurs reprises¹, longuement référé à ce texte. C'est dans une

1. Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Gallimard, 1970 ; Roland Gori, « Ce que parler peut être ou de l'allégeance du texte au corps (1^{re} partie) », *L'Évolution psychiatrique*, tome 39, n° 2, 1974, p. 293-313 ; Roland Gori, « Ce que parler peut être ou de l'allégeance du texte au corps (2^e partie) », *L'Évolution psychiatrique*, tome 39, n° 4, p. 167-185 ; Roland Gori, *Le Corps*

autre perspective que j'en reprendrai aujourd'hui la lecture. Ce « roman » me semble constituer la mise en relief d'un processus par lequel la « conversion formelle » des corps matériels en longue chaîne de signes linguistiques équivalents ou de molécules chimiques tend désespérément à en réduire l'origine maternelle. Le texte lui-même devient un charnier de signes faisant coexister des débris de lettres, de voix, de sons, de mots de plusieurs langues et de formules chimiques.

Wolfson ne supporte pas d'entendre sa langue maternelle, l'anglais, et plus particulièrement lorsque sa mère l'énonce. Chaque mot qu'elle prononce le blesse en le pénétrant douloureusement. Il se défend de cette intrusion par une stratégie consistant à « tuer » la langue maternelle, à la « démembrer » en « désossant » les mots anglais pour les remplacer par des mots étrangers de sens identique ayant des phonèmes communs. L'incorporation auditive du mot anglais ne se trouve neutralisée qu'à partir du moment où le mot se trouve converti, purifié, transformé en un synonyme et homophone étranger. Cette opération de conversion linguistique passe par la voie de dictionnaires interlangues à même de tenir à distance la langue haïe. La linguistique pratiquée par Wolfson relève du « meurtre rituel et sacrificiel » d'une langue maternelle tout simplement confondue avec le corps de la mère. La langue, ici, est aussi l'organe anatomique. La mère le pénètre avec la langue et les tentacules alimentaires qui risquent de grignoter son esprit et coloniser son corps. Il faut éviter la voix maternelle qui risque

et le signe dans l'acte de parole, op. cit. ; Roland Gori, La Preuve par la parole, op. cit.

de s'emparer de lui comme les boîtes alimentaires que la mère offre à sa tentation. Les mots comme les aliments sont contaminés de vermines, de microbes, de germes d'infection qui feraient exploser son organisme, le Cancérifieraient s'il n'usait d'un processus de « neutralisation » décharnant la parole et les aliments.

Wolfson tente d'« abstraire » les qualités sensibles de la langue par le chemin d'une traduction assujettie à des règles précises tout autant définies par la linguistique que déterminées par le délire. Cette haine du langage de Wolfson donne aux mots la même valeur érotique et agressive que la nourriture. Car, non seulement la mère l'attaque avec des mots, mais encore elle le tente par des aliments offerts à sa voracité. Ces nourritures apparaissent à Wolfson comme souillées par des larves, des vers et des œufs. Elles sont aussi impures et dangereuses que les mots anglais. Il arrive qu'en l'absence de la mère, Wolfson se livre à une véritable orgie alimentaire, déchirant les boîtes, les piétinant, absorbant leur contenu sans discernement. Là encore ce danger de contamination se trouve redoublé par la rencontre avec les mots anglais inscrits sur les boîtes. La stratégie d'exorcisme participe du même procédé : « abstraire, dévitaliser, purifier la nourriture dangereuse, en la transformant en formule chimique ou calorique, en schèmes formels du savoir. »

La mère « triomphe », jouit de sa « victoire¹ » lorsqu'elle parvient à surprendre son fils pour lui dire des choses futiles, en ouvrant la porte de sa chambre, avant même qu'il ne puisse se saisir des « écouteurs » et se brancher sur sa radio

1. Louis Wolfson, *Le Schizo et les langues*, op. cit., p. 44.

ou son orgue électrique. Cette voix, telle celle des sirènes, est d'un danger mortel, mais sans charme ni mélodie. Pour lutter contre cette menace de destruction et d'emprise, Louis Wolfson doit filtrer les paroles, les dévitaliser, et une fois l'«arme linguistique» trouvée – ces mots étrangers remplissant, à la fois dans le son et dans le sens, les conditions, selon lui, de similitude avec les mots anglais, mots de la langue haïe –, il peut les écouter comme s'il s'agissait de mots innocents¹. Tous ces efforts d'anéantissement de la langue maternelle s'accompagnent de la volupté boulimique d'absorber compulsivement des aliments «qu'il mettrait dans sa bouche sans les laisser toucher les lèvres afin de ne pas les souiller d'œufs ou même de larves de vers parasites, lesquels se trouvaient possiblement sur ses lèvres²».

Qu'il engloutisse avec voracité des boîtes alimentaires ou qu'il entende parler anglais, sa culpabilité n'en est pas moins grande. Ces incorporations sont des dangers équivalents, ceux de produire un envahissement de son corps, une corruption de son intérieur par les particules infectées de la mère et de ses nourritures. Il se doit, là encore, de désosser le plaisir fourni par la «matière» en le neutralisant par les jouissances du «savoir», savoir le nombre de calories, savoir les «formules chimiques» des nourritures, neutraliser les corps par les structures chimiques autant que par le chaos des idiomes étrangers. Ce «procédé», comme le nomme Gilles Deleuze, prend l'allure «d'une entreprise scientifique, où l'étudiant n'a plus d'autre identité que celle d'une combinaison phonétique ou moléculaire. Enfin il s'agit, pour

1. *Ibid*, p. 63.

2. *Ibid*, p. 46.

l'auteur, moins de raconter ce qu'il éprouve et pense que de dire exactement ce qu'il fait. Et ce n'est pas la moindre originalité de ce livre d'être un protocole d'expérimentation aux activités¹ ».

À l'époque, de nombreux auteurs ont commenté ce texte et parfois contesté l'authenticité de cette « phonétique chez le psychotique (Esquisses d'un étudiant de langues schizo-phrénique) ». Dans tous les cas, cette fiction clinique met incontestablement en scène les risques de « cannibalisme » que fait courir la compréhension des paroles d'un Autre. « Comprendre » les paroles d'un autre c'est le « prendre » en soi, être infecté par lui au risque d'être sous sa tutelle, sous son emprise. La psychose met en scène « cet empoisonnement par l'oreille, la névrose en fait un symptôme et la relation d'emprise son principe premier ». Ce que nous nommons influence sociale, emprise psychologique, propagande et agitation politique ou publicitaire procède de cette face sombre du pouvoir symbolique de la langue et du langage. Nous nous laissons infecter par la langue et la LTI en a constitué un exemple obscène, mais en aucune manière exceptionnel.

Ce que montre également la fiction de Wolfson, c'est la tentation de dépouiller la parole de cette chair de la langue au risque d'une dévitalisation mortifère. Il convient de le rappeler encore et encore, le langage n'est pas immatériel, il est corps subtil, et s'il est corps subtil, c'est bien parce qu'au début de notre existence il n'y avait qu'un seul langage pour deux corps, celui de l'Autre maternel et celui de l'enfant.

1. Gilles Deleuze, « Louis Wolfson, ou le procédé », in *Critique et clinique*, Minuit, 1993 [1970], p. 18.

Le langage fut et reste ce lieu où se fabriquent les pensées qui ne sont rien d'autre que la mise en forme et en sens des éprouvés corporels. Les psychanalystes savent bien qu'avant d'entendre le sens des mots d'une interprétation, les patients la reçoivent comme coups, caresses, punitions, gavage ou sevrage, rapprochement des corps ou déchirement des êtres. La matière sonore est matière corporelle avant que d'être communication de significations, molécules corporelles en distributions aléatoires avec les molécules du vivant qui les englobent. De ce fait le schizophrène «évolue dans les choses et dans les mots. Et ce qu'il appelle mère, c'est une organisation de mots qu'on lui a mis dans les oreilles et dans la bouche, c'est une organisation de choses qu'on lui a mises dans le corps. Ce n'est pas ma langue qui est maternelle, c'est la mère qui est une langue; et ce n'est pas mon organisme qui vient de la mère, c'est la mère qui est une collection d'organes, la collection de "mes" propres organes. Ce qu'on appelle Mère, c'est la vie¹».

Ce qu'offre une interprétation «qui arrive à point nommé», ou parfois une construction hypothétique sur le sens d'un discours, c'est une mise en récit qui est aussi une mise en «sens» et en «cohérence» du chaos pulsionnel qu'offrent les situations psychanalytiques. L'influence sociale, l'emprise qu'une idéologie ou une personne peut avoir sur d'autres provient précisément de cette place que les schizophrènes de Tausk attribuent à l'«appareil à influencer» et que Wolfson donne à la langue maternelle. La machine comme la langue maternelle sont abusivement dotées de pouvoir maléfique – miraculeux dans d'autres

1. *Ibid.*, p. 30.

cas – parce qu'élevées à cette dignité céleste par celui qui dit en ressentir les effets. Ce pouvoir est au cœur de la relation thérapeutique pour le meilleur et pour le pire, mais il est constamment présent dans les relations sociales et c'est sur lui que se branchent les totalitarismes de masse. C'est aussi sur cette « machinerie de la langue » que se branche la psychologie des masses. La fin du XIX^e siècle en donne l'exemple historique le plus démonstratif.

CHAPITRE VIII
De la psychologie des foules
à l'exigence de penser

« Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des Lumières, que la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas. »

Charles Baudelaire, « Le joueur généreux », in *Œuvres complètes, II*

Crise de civilisation et psychologie des masses

Aujourd'hui, nous nous trouvons dans une situation comparable – mais non identique – à celle de la fin du XIX^e siècle au moment où « le monde d'hier¹ » était en train de vaciller, de trembler sur ses repères fragilisés par ses contradictions sociales et politiques, pour finalement s'écrouler. Ce n'est pas un hasard si l'ouvrage *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon revient à la mode. La date de publication de ce livre (1895) correspond à la victoire aux élections municipales

1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, *op. cit.*

de Vienne du tribun antisémite Karl Lueger, à la dégradation en France du capitaine Dreyfus, à l'engagement de Theodor Herzl pour le sionisme, à bien des crises politiques et des banqueroutes financières... et à la découverte de la psychanalyse par Sigmund Freud avec la publication des *Études sur l'hystérie*¹ ! L'humanisme et le rationalisme des Lumières avait pris quelques coups dans l'aile... Difficile de faire croire aux enfants qui descendaient à 8 ans dans les mines, aux ouvriers qui louaient leur force de travail, aux pauvres et aux indigents, aux travailleurs aliénés aux machines des fabriques, qu'ils devaient ne se fier qu'à leur raison critique et à leur responsabilité morale ! Le message des Lumières avec son éloge de la liberté, lequel avait fait fleurir le Printemps des peuples en 1848, venait s'écraser contre le mur de la deuxième révolution industrielle. Les signifiants de la liberté rencontraient une réalité sociale qui leur faisait perdre tout leur sens et les transformait en marqueurs de distinction sociale.

J'ai longuement analysé dans *L'Individu ingouvernable*² les liens étroits entre cette fin du XIX^e siècle et notre époque où surgissent à répétition des crises politiques liées aux contradictions des libéralismes. De ces crises culturelles autant que politiques émerge un discrédit des institutions parlementaires, naissent des populismes, surgit la violence des terrorismes et se profile la menace des guerres. À chaque fois, le monde de la sécurité – le monde d'hier – qui semblait établi sur des promesses de liberté, d'autonomie de la volonté, d'émancipation par le progrès

1. Sigmund Freud, Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie*, PUF, 1956 [1895].

2. Roland Gori, *L'Individu ingouvernable*, *op. cit.*

des techniques et des sciences, éclairé par les Lumières de la raison, vacille. À chaque fois, l'histoire semble se répéter. La résurgence des violences et des impuissances sociales vérifie la damnation freudienne selon laquelle nous sommes voués à l'empire de la « répétition », c'est-à-dire à la domination des forces de Thanatos. À chaque fois nous sommes tentés par les sirènes du désespoir qui nous invitent à plonger dans le néant. À chaque fois, l'Europe, notamment, se voit menacée de dépression morale et de désintégration sociale.

Au moment de la découverte freudienne, l'Europe est en proie à de profondes mutations des mœurs, des savoirs, des économies et des technologies. Zeev Sternhell écrit : « Les trente années qui précèdent la Grande Guerre, ainsi que la décennie qui suit la conflagration mondiale, constituent dans l'histoire de l'Europe une période véritablement révolutionnaire. En moins d'un demi-siècle, les réalités sociales, le mode de vie, le niveau technologique et, à beaucoup d'égards, la vision que se font les hommes d'eux-mêmes changent plus profondément qu'à aucun autre moment de l'histoire moderne¹. » L'ombre de la Commune et de sa sanglante répression hante toujours la conscience de cette société moderne de la fin du XIX^e siècle. L'« ère démocratique » succède au libéralisme dont les valeurs et les pratiques de gouvernement vacillent. La sociabilité intellectuelle héritée du XVIII^e siècle est à bout de souffle, le nouvel ordre public fondé sur la raison critique et le jugement moral ne résiste pas aux faits sociaux. De nouveaux savoirs et de nouvelles pratiques sociales émergent

1. Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche, op. cit.*, p. 219.

afin d'inventer un discours plus ajusté aux réalités sociales et psychologiques.

C'est au cours de cette période que s'installe la figure anthropologique d'un individu toujours plus isolé, vulnérable et mouvant, en quête de racines et d'affiliations collectives, un *Homo psychologicus* qui a perdu ses repères traditionnels. Solitaire dans la foule, il y fait l'épreuve de sa désolation et de sa massification. L'âge des machines le rend fébrile, agité, mécanique, et l'épuise « nerveusement ». Les neurologues comme les artistes imputent à la ville et à l'industrie ces maladies de la modernité. L'individu rationnel et responsable a fait place à une personnalité désagrégée au sein de laquelle coexistent une personnalité sensible, anxieuse, « ordinaire » et un « automatisme psychologique¹ » proche du fonctionnement des machines. Combien de ces analyses vaudraient-elles encore aujourd'hui où l'hyper-connexion des humains se trouve promue « cause » de bien de nos malheurs, où le TDAH (trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité), syndrome fallacieux, maladie transitoire, n'est pas reconnu pour ce qu'il est : le miroir d'une civilisation ? Sans doute, est-ce une caractéristique commune à toutes les « périodes de transition » que d'employer les mêmes éléments de langage pour dire le malaise d'une civilisation, sans avoir conscience, pour autant, de cette « répétition ». À chaque fois, les grands bouleversements qui précèdent les changements de civilisation se ressemblent, en particulier par les malaises individuels et collectifs qu'ils suscitent. Le « nervosisme » affectant les citoyens de la fin du XIX^e siècle

1. Pierre Janet, *L'Automatisme psychologique*, Société Pierre Janet, 1973 [1889].

est-il si différent de l'«anxio-dépressif» du début du XXI^e? Ces «maladies transitoires¹», comme les a nommées Ian Hacking, ne sont-elles pas des maladies de transition, de transition dans la civilisation des mœurs?

À chaque fois, comme l'avait remarqué Gustave Le Bon, ces changements nous paraissent déterminés par des transformations politiques considérables, alors même que, bien souvent, ce sont les «révolutions culturelles» qui les ont précédées qui en sont la cause profonde et en ont favorisé l'émergence. Il en fut ainsi de la révolution culturelle des Lumières qui précéda les révolutions américaine et française; il en fut ainsi de la crise des valeurs du libéralisme qui précéda la Première Guerre mondiale; il en fut ainsi de la montée des systèmes totalitaires chargés d'encadrer les masses qui précéda la Seconde Guerre mondiale; il en est encore ainsi aujourd'hui avec une crise de civilisation d'un monde autant globalisé que fragmenté, placé à l'aube du XXI^e siècle sous les auspices des terrorismes² et le fracas des guerres. Et à chaque fois nous prenons le risque d'entrer dans une phase de «dévivilisation³» au cours de laquelle les inhibitions sociales sont levées au profit des manifestations érotiques et agressives. C'est la raison pour laquelle *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon me semble une fois encore d'actualité. Ce texte nous éclaire moins sur l'«âme collective» et primitive des foules que sur le «devenir» de nos structures sociales et

1. Ian Hacking, *L'Âme réécrite. Étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond, 1998 [1995]; Ian Hacking, *Les Fous voyageurs*, Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond, 2002.

2. Roland Gori, *Un monde sans esprit*, op. cit.

3. Norbert Elias, *Les Allemands*, op. cit.

sur leur puissance de désorganisation de la démocratie à des moments particuliers de l'histoire européenne.

Bien sûr, Le Bon ne voit dans les foules qu'une force destructrice qui menace la civilisation de « chaos », et dont la domination aveugle conduit inévitablement aux désordres sociaux de l'anarchie. Il n'aime pas les foules, pas davantage le socialisme, ni l'instruction pour tous et éprouve une méfiance pour les institutions démocratiques. Il leur préfère la « race », les traditions et les « meneurs ». Nous comprenons facilement qu'Adolf Hitler ait pu aimer cet essai porteur de quelques traits de famille ressemblant à son programme politique. Pour Le Bon, les foules sont pires que la femme hystérique, elles sont « crédules », « suggestibles », « simplistes », « changeantes », « intolérantes », « autoritaires », « conservatrices », « esclaves » de leurs impulsions autant que du leader qui a su les dominer par la connaissance intuitive de leur psychologie. Elles sont insensibles à la raison et à la logique, allergiques aux contradictions qui exigent de penser, n'obéissant qu'aux émotions violentes produites par l'« influence sociale des images ». La « foule psychologique » est un « être provisoire » qui remplace les pluriels singuliers de la démocratie par un bloc homogène dans lequel s'évanouit la personnalité concrète et consciente des individus. La foule ne pense pas, ne réfléchit pas, ne dialogue pas, elle agit sous l'effet inconscient de suggestions qu'elle reçoit comme dans un « état hypnotique ». C'est dans cet état de suggestion extrême que ses slogans et ses affects se propagent en elle par contagion pour mieux précipiter et coaguler des croyances simplistes mais puissantes par leurs imaginaires. La paupérisation de la langue, la réduction de la syntaxe fournit au langage des foules le vecteur essentiel de l'action, action irréfléchie.

La foule se « shoote » à l'imaginaire des mots

Le langage qui séduit et dirige les foules doit ignorer la nuance et le raisonnement, céder aux excès et aux images, suggérer les actions par l'imagination et se souvenir en permanence que « la puissance des mots est liée aux images qu'ils évoquent et tout à fait indépendante de leur signification réelle¹ ». Une fois encore, il nous faut souligner cette remarquable intuition de Le Bon : les mots qui font agir ne sont pas ceux que le leader a prononcés, mais les « mots intérieurs et les imaginaires » que son discours suscite. Je dirai même les mots « hallucinés » par les personnes qui l'écoutent. D'où l'exigence des discours de harangue d'être à la fois simples, simplifiés, ambigus et incitatifs à l'action. Le langage ici se réduit au mieux à un ensemble de signaux déclenchant une action à la manière du chien de Pavlov qui salive non seulement en présence de la nourriture, mais aussi en réponse à des stimuli qui lui sont associés. L'essentiel est là : « Le langage qui fait agir les foules est envahi par la pulsion de mort, le sens et la valeur sont détruits, décharnés de significations vitales, il siphonne les émotions du public comme un vampire s'abreuve du sang de ses victimes. » Nous retrouvons cette dégradation du langage des agitations politiques et de leurs pratiques sociales, hier sur les places publiques, dans les brasseries ou à la radio, aujourd'hui sur les réseaux sociaux, les plateformes des influenceurs et les chaînes de l'audio-visuel fondées sur le plus petit dénominateur commun multiple.

1. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, *op. cit.*, p. 66.

Le Bon ne cesse d'insister sur la parenté de cet état psychologique avec celui de la « pensée primitive », affirmant sans cesse que : « Par le fait seul qu'il fait partie d'une foule, l'homme descend donc plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation¹. » Sous l'emprise de l'intolérance et de l'autoritarisme, les foules finissent par passer des explosions de colère et de révolte à la servitude. Le Bon illustre sa thèse de nombreux exemples historiques où il décrit comment les foules éprises de liberté finissent par se donner un maître qui les opprime. Bonaparte en fut un exemple. Cette analyse des révoltes populaires par Le Bon ne manque pas d'intérêt lorsqu'il souligne ce « respect fétichiste » des foules pour la tradition et leur « horreur inconsciente » des nouveautés politiques qui pourraient changer leur mode de vie. L'histoire de Naples m'en fournit quelques exemples.

Masaniello, pêcheur napolitain, joua un rôle significatif lors d'une révolte populaire en 1647. Presque par hasard, et par jeu, il devint le chef d'une insurrection populaire contre la domination oppressive des nobles et des classes privilégiées napolitaines protégées par l'Empire espagnol dont Naples faisait partie. La révolte, qui a commencé comme une protestation contre une nouvelle taxation sur les fruits, s'est rapidement transformée en une rébellion qui a conduit Masaniello à contrôler brièvement Naples et à faire trembler le vice-roi espagnol. Tout avait commencé comme un jeu : comme chaque année avec sa bande de gosses des rues, turbulents et affamés, Masaniello partait à l'assaut d'un château de bois qu'ils avaient échafaudé sur la *piazza*

1. *Ibid.*

Mercato, défendu par une autre troupe de *guaglioni*, ces gamins enrubannés et mâchurés en turcs. Et le jeu, cette année-là, avait rencontré la colère et le désespoir du peuple napolitain. De la prise ludique du simulacre à la conquête réelle de la ville, il n'y eut qu'un pas, un pas de « danse des ardents », celle de la misère et de l'humiliation qui défend chèrement sa liberté. La ville ne se révoltait qu'à cette condition de voir sa liberté menacée, par l'Inquisition par exemple ou par ces nobles napolitains qui s'engraissent sur le dos des pauvres « mange-herbe » en profitant de la protection des gouvernants espagnols. Alors, le *pescatore* transforma le jeu et le feu de l'enfance en émeutes sanglantes, le *capopopolo* n'y alla pas de main morte, les têtes tombèrent plus vite que de raison. Masaniello bénéficia d'une autorité charismatique dont il usa brutalement en faisant exécuter sommairement des citoyens napolitains qu'il considérait comme traîtres ou ennemis sans autre forme de procès. Une fois encore, il manqua à la révolte un sens et une cohérence politiques pour se transformer en révolution. Le règne de Masaniello dura une dizaine de jours avant qu'il ne soit trahi et assassiné par des proches et après avoir eu des comportements extravagants, roi et bouffon à la fois. Le contrôle de la ville fut rétabli au profit des Espagnols et des nobles. Martyrisé, décapité et traîné en charpie dans Naples, Masaniello fut trahi par son peuple, jeté sur des monceaux d'ordures, puis une poignée de *guaglioni* récupérèrent et lavèrent le corps. La dépouille de Masaniello transportée dans l'église des Carmes fit l'objet d'une véritable vénération. Le nom de Masaniello est devenu un symbole de la « résistance » contre les oppresseurs. Il continue jusqu'à aujourd'hui à être adoré par les

lazzaroni (petit peuple) napolitains comme un héros populaire mythique à Naples et au-delà¹.

Ce n'est pas la liberté révolutionnaire que réclame la foule napolitaine avec Masaniello, mais « que meure le mauvais gouvernement » (« *mora il malgoverno* ») puisqu'elle ajoutait ensuite : « Vive le roi d'Espagne » (« *Viva il re di Spagna* »). Cent cinquante ans plus tard avec l'appui des troupes françaises, les révolutionnaires napolitains tentent d'installer une République parthénopeenne², fondée sur les principes de liberté et d'égalité. Cette tentative de greffer une révolution échoua lamentablement. Cette foule napolitaine, qui avait su de tout temps empêcher la mise en place des tribunaux de l'Inquisition, déclina cette proposition de liberté et restaura le règne des Bourbons.

En somme, cette « psychologie des foules » de Gustave Le Bon, pour partisane qu'elle soit, nous permet de découvrir dans sa dynamique les ferments et la frénésie de la révolte. Et cette révolte ressemble étrangement dans ses modes d'action et de comportement au discours de l'agitateur politique. Ce n'est pas la révolution ou la réforme que veulent les foules et les agitateurs qui les séduisent, mais une sorte de « carnaval politique et culturel » où pendant un temps, mais un temps seulement, dans la rage et le désespoir, l'ordre social est renversé, défait, pour être rétabli ensuite. L'émeute confine au rituel d'une fête et d'une célébration du chaos, en permanence sous-jacent aux pratiques sociales, qui se termine par le rétablissement des pouvoirs en place. Lorsque la force,

1. Jean-Noël Schifano, *La Danse des ardents, ou la vie de Masaniello*, Gallimard, 1986.

2. Vincenzo Cuoco, *Histoire de la Révolution de Naples*, Hachette/BNF, 2016 [1807].

que la révolte glorifie, n'a pas rencontré de sens politique, dans les deux significations du terme de « sens », direction et signification, elle se dissipe comme un rêve au réveil.

Les foules rêvent debout

Ces brefs exemples permettent de comprendre l'analyse de Gustave Le Bon : la foule est comparable à ces alouettes qui viennent se prendre dans le miroir du chasseur. Pour Le Bon, « les foules rêvent debout ». Ce faisant, il réduit les révoltes populaires à des « émeutes ». Or la « force » de la foule pour prendre « forme et sens » doit rencontrer le « politique ». C'est cette capacité révolutionnaire que Le Bon conteste aux foules qui ne demeurent telles que lorsqu'elles ne sont pas parvenues à des débouchés politiques. Elles restent alors captives des images évoquées par les discours et les actes qui capturent leurs images intérieures.

Retenons enfin de ce texte de Le Bon son insistance sur le « besoin religieux » des foules de se doter d'illusions auxquelles elles se doivent de « croire » pour pouvoir agir. Simplement, pour lui, les illusions ne sont rien d'autre que des « chimères », des « déifications de l'erreur », méprisables, qui séduisent les foules parce qu'elles sont « primitives » : « Qui sait les illusionner est aisément leur maître ; qui tente de les désillusionner est toujours leur victime¹. » Les foules aspirent à « obéir » à un « meneur » qu'elles appellent par leurs révoltes et qui, toujours selon Le Bon, agit par l'affirmation répétée d'une croyance qui se propage par « contagion » au sein des foules influençables. De ce

1. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, op. cit., p. 71.

fait, meneurs et croyances acquièrent du « prestige » auprès de l'âme collective qu'est la foule. C'est ici que Le Bon apporte une précision que Sigmund Freud reprendra et qui a son importance pour rapprocher aujourd'hui les « réseaux sociaux » des foules d'hier : « La contagion n'exige pas la présence simultanée d'individus sur un seul point ; elle peut se faire "à distance" sous l'influence de certains événements orientant les esprits dans le même sens et leur donnant les caractères spéciaux aux foules¹. » Et Gustave Le Bon donne l'exemple de la révolution de 1848 qui, partie de Paris, s'étend à une grande partie de l'Europe.

Cette remarque de Le Bon est d'importance si nous voulons bien admettre que les foules ne se réduisent pas à un regroupement d'individus sur un même lieu et encore moins à un facteur numérique. De ce fait nous pouvons admettre que nos réseaux sociaux aujourd'hui présentent bien des similitudes avec les foules d'hier. Par contre, en incluant la « révolution de 1848 » dans sa *Psychologie des foules*, Le Bon « rate » sa démonstration : la force des foules dans les révolutions trouve, au moins pour un temps, un « sens politique », un sens républicain en ce qui concerne celle de 1848. Il suffit de lire Gustave Flaubert² et Maurice Agulhon³ pour savoir que 1848 n'est pas une succession d'émeutes de foules « primitives », mais la réaffirmation de principes libéraux, nationaux et laïques... avant que la révolution ne soit « ramassée dans le panier à salades » du

1. *Ibid.*, p. 80.

2. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Garnier-Flammarion, 1985 [1869].

3. Maurice Agulhon, *1848 ou l'apprentissage de la République*, Seuil, 2002 [1973].

coup d'État du 2 décembre 1851. Les émeutes ne sont des foules que tant qu'elles n'ont pas trouvé leurs principes révolutionnaires ou réformistes, c'est-à-dire tant qu'elles n'ont pas trouvé le langage révolutionnaire cohérent et ajusté à la situation de crise. Les réseaux numériques demeurent aussi une foule, fût-elle celle de lyncheurs ou d'ochlocrates, tant que leur force n'a pas rencontré du sens politique. Ce qui suppose que les humains ne réagissent plus seulement à des signaux du langage – slogans, codes, éléments de langage – mais qu'ils se parlent, dialoguent, créent, inventent une nouvelle manière de se représenter le monde. Faute de quoi, les foules demeurent conservatrices et réactionnaires. Ce que montrent les épisodes que j'ai relatés de l'histoire napolitaine.

Les « émeutes » que permet l'hyper-connexion des humains aujourd'hui témoignent d'un « désir d'une solution politique aux problèmes de notre civilisation en transition; et, en même temps, de l'impuissance momentanée de la trouver ». Comparaison n'est pas raison mais il est bien difficile aujourd'hui de ne pas rapprocher notre situation sociale qui liquide¹ les institutions et les services publics des observations de Simone Weil sur l'Allemagne des années 1932-1933². Dans les deux situations – inégales sur plusieurs autres points – se fait jour cette contradiction entre

1. Gilles Deleuze écrit: « Nous entrons dans des sociétés de contrôle, qui fonctionnent non plus par enfermement, mais par contrôle continu et communication instantanée [...]. Bien sûr, on ne cesse de parler de prison, d'école, d'hôpital: ces institutions sont en crise. Mais, si elles sont en crise, c'est précisément dans des combats d'arrière-garde [...]. On essaie de nous faire croire à une réforme de l'école, alors que c'est une liquidation. » (Gilles Deleuze, *Pourparlers*, *op. cit.*, p. 236-237.)

2. Simone Weil, *Écrits sur l'Allemagne. 1932-1933*, Payot, 2015.

la nécessité d'une pensée politique exigée par les crises et l'impossibilité de la trouver dans les organisations politiques traditionnelles, conduisant plus volontiers à l'émeute qu'aux élections. D'où, aujourd'hui comme hier, les tentations nationalistes, autoritaires, terroristes, voire totalitaires. C'est précisément en ce point que bifurquent les héritages conceptuels de Gustave Le Bon et de Hannah Arendt. Lorsque les « foules » succombent aux suggestions des meneurs et des « prophètes du mensonge » qui, aujourd'hui, peuvent être « virtuels », c'est bien que la voie politique leur est barrée ou empêchée. La contagion des illusions et des croyances de ces « masses », sous l'emprise de langages simplifiés dépourvus de contradictions et de dialogues, excités par des images et des imaginaires, bloque l'accès à un devenir politique. Alors, les dangers « totalitaires », sous une forme ou une autre, se profilent, et pour chaque individu l'emprise qu'il subit de ce « langage » des foules est à l'opposé des « récits » qui humanisent les humains par la grâce artisanale d'une parole vivante prenant sa source dans l'expérience vécue.

Du langage des foules au récit politique

Le récit qui recueille la part silencieuse de l'être, son noyau sensible, laisse sa place dans les foules et les réseaux sociaux aux connexions et excitations permanentes. Alors que le récit se révèle comme le « genre » d'un discours qui se raconte par le bouche-à-oreille, et transmet d'une génération à l'autre l'« expérience » de ce que l'on a vécu, le langage des foules et des réseaux sociaux ne demeure que le temps d'une actualité éphémère, le temps de la propagande. Le récit est le point de « réel » de la parole que les

techniques d'information et de communication saturent dans nos sociétés techniques. C'est ainsi que nous pouvons être seuls ensemble. Hannah Arendt distingue la «solitude» de l'«isolement». La solitude est indispensable à la pensée; loin d'être isolé, l'homme qui pense pense avec autrui. La pensée est dialogue dans la solitude. La condition première de la pensée, rappelle Hannah Arendt, réside dans ce dialogue avec soi-même au sein duquel l'individu se divise. Et «c'est parce que je suis déjà deux en un, du moins quand j'essaie de penser, que, pour utiliser la définition d'Aristote, je peux percevoir dans l'ami un autre moi-même¹». Le récit fait «cahoter²» les langues *a contrario* des langages simplifiés et fausement unifiés de la propagande, de la publicité et de l'agitation.

La reconnaissance d'une pluralité à l'intérieur de l'individu et au cœur du social conditionne l'existence même du politique comme de la subjectivité. La foule psychologique ne saurait supporter cette «diversité» et cet «hétérogène» qui contredit la fausse unité qui la fonde. De plus, dans les régimes totalitaires, cette pluralité des singuliers se trouve effacée par la promotion d'un pseudo-sujet collectif – la race ou le peuple révolutionnaire – et la politique proprement dite, comme la subjectivité, tendent à être détruites par l'isolement et la désolation.

Dans les tyrannies, les individus sont isolés, privés de liberté politique, et ne peuvent que se replier dans l'espace

1. Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique?*, Seuil, 2014 [1995], p. 67.

2. L'expression est d'Édouard Glissant: « Nous devons "cahoter" dans le sens d'un cahot sur une route, mais aussi d'un chaos, de ce qui est chaotique. Nous devons cahoter tous les genres pour pouvoir exprimer ce que nous voulons exprimer. » *L'Imaginaire des langues*, Gallimard, 2010, p. 30.

privé de l'intimité. Un pas supplémentaire est accompli dans les régimes totalitaires lorsque la capacité même de penser est « entamée » par la destruction de la vérité des discours. C'est la perte du monde commun propre à la parole et à l'action politique qui atteint le sujet jusque dans son intimité. Il ne s'appartient plus. Il est « désolé ». En lieu et place de la pensée, la propagande lui fournit un monde simplifié, pré-fabriqués qu'il partage avec la masse à laquelle il s'identifie. Le monde commun n'est plus à construire ensemble dans l'espace vivant de la parole contradictoire, il est donné, prêt à consommer, tout fabriqué, sans avoir à naître. Détaché de la tradition et des débats politiques du présent, l'avenir est fabriqué : « Après la révolution industrielle, avec le déferlement soudain et déconcertant de progrès techniques gigantesques, [...] on put alors commencer à parler de “fabriquer le futur” et de “construire et améliorer la société” comme s'il s'agissait de fabriquer des chaises ou des immeubles et d'améliorer l'habitat¹. »

Le monde, comme notre subjectivité singulière, n'est pas « donné », il demeure à « construire » en commun, et nous n'avons pas à nous contenter de le « fabriquer », nous devons le penser et le parler en respectant sa part d'imprévisible et de contingent. Le grand inquisiteur des systèmes totalitaires, religieux ou idéologiques, nous « donne » le monde dans et par un prêt-à-penser. Peut-être les derniers résistants se souviendront-ils des analyses d'Hannah Arendt pour rendre compte et combattre les nouveaux totalitarismes ? À l'isolement politique des individus répond leur « désolation » sociale. La désolation sociale est ce délitement, cet

1. Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique?*, op. cit., p. 115.

effondrement des liens sociaux tel que non seulement l'individu n'a plus personne pour agir avec lui mais qu'en plus il se trouve à l'écart de toute vie sociale : « L'isolement est cette impasse où sont conduits les hommes lorsque la sphère politique de leurs vies, où ils agissent ensemble dans la poursuite d'une entreprise commune, est détruite¹. » Ici commencent les conditions sociales et politiques qui prédisposent une société à voir installer en son sein un régime totalitaire.

Le monde prédigéré du modèle totalitaire vient en lieu et place de la politique et de la subjectivité détruites. Les humains deviennent « superflus », après avoir été rendus obsolètes par la technique, technique de propagande, d'esseulement et de désolation. Préalablement à la désolation, les sujets humains peuvent se trouver « agités » par des « prophètes du mensonge » qui les prédisposent à l'emprise totalitaire pour tenter d'échapper au malaise de la vie moderne. L'agitation politique trouve dans les conditions existentielles de dépendance, d'angoisse, d'exclusion, d'insécurité, de solitude et de désillusion, les ferments de la peur à même de faire germer le désir fasciste. Les techniques sont palliatives à l'esseulement, elles fournissent des « artéfacts » de sécurité, de stabilité et de rationalité censés faire tenir ce qui reste de l'architecture du « monde d'hier ». Elles offrent ensuite des points d'appui précieux aux systèmes totalitaires. Nous comprenons mieux pourquoi les nazis qui étaient des réactionnaires nostalgiques appendus aux traditions adoraient, dans le même mouvement, les technologies.

Dans un univers où les agitateurs effacent la différence entre le mensonge et la vérité, les chiffres, les images, les

1. Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, *op. cit.*, p. 225.

ressources des techniques offrent un « virtuel » qui paraît plus vrai que nature. C'est le cheval de Troie d'une nouvelle forme de totalitarisme culturel qui, aujourd'hui, utilise la « fascination » dont la technique est l'objet. Dans un monde où les techniques font alliance avec la bureaucratie et la marchandisation du vivant, une nouvelle illusion quasi religieuse émerge, laissant supposer qu'avec les techniques tout deviendrait possible : vaincre la maladie et la mort, perfectionner son corps à l'image des désirs, se débarrasser du travail, jouir sans entraves... et essayer de retarder l'imminence de la catastrophe et du chaos tout en s'y précipitant aveuglément.

*Les droits de la pensée humiliée*¹

C'est la pluralité et la singularité des manières de vivre, d'éprouver et de dire le monde qui se trouvent compromises dans les systèmes totalitaires. La parole et la pluralité sont les conditions de cette faculté de penser, dont Hannah Arendt nous précise que, de toutes les facultés humaines, elle se révèle la plus politique. Admettre cette pluralité, cette singularité, c'est reconnaître que le champ du politique ne se résorbe pas dans la seule « nécessité » – économique, théologique, « scientifique », technique, juridique – mais qu'il se doit d'accueillir aussi « le contingent et l'imprédictible ». C'est la parole partagée dans la pluralité des êtres, et des cultures, qui permet la création d'un monde commun sans lequel le « désert » s'installe. La psychologie se contente

1. « Il y a toujours eu des hommes pour défendre les droits de l'irrationnel. La tradition de ce qu'on peut appeler la pensée humiliée n'a jamais cessé d'être vivante », Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, 1942, p. 40.

de répondre à l'invitation sociale d'«adapter» les humains à ce désert. Elle ne le fait pas disparaître pour autant. Aujourd'hui, c'est le «numérique» qui assure ce rôle social naguère dévolu à la psychologie de contraindre les humains à s'adapter au désert.

La prodigieuse évolution des techniques, en particulier numériques, a renouvelé la tentation d'éduquer, de soigner et de gouverner par les «machines». Au risque de bafouer les droits de «la pensée humiliée», évoquée par Albert Camus. La machine numérique n'est plus seulement le «moyen» formidable qui permet des avancées scientifiques et thérapeutiques, elle devient une «finalité politique» qui soustrait aux humains leur capacité de juger et de «décider». Cette technostructure militaro-financière fait des *data* le nouveau carburant des entreprises et des acteurs en charge de l'exploitation capitaliste des économies globalisées et des forces politiques fragmentées. Elle fabrique ce que Günther Anders nommait «des ermites de masse», consommateurs de spectacles et de marchandises, dans un univers où «quand le fantôme devient réel, c'est le réel qui devient fantomatique¹». Ce qui se perd en route n'est rien d'autre que cette fonction «poétique» du langage et ce pouvoir «performatif» de la parole dont la politique et la psychanalyse font leur *médium*. La connexion permanente a remplacé le récit dialogique. Nous sommes connectés tous ensemble, mais isolément. De nouveaux liens numériques deviennent palliatifs à l'esseulement, au «désert» et en même temps ils en étendent l'empire. Les masses prises en charge par les algorithmes sont dépossédées du politique qui n'existe que par

1. Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, Ivrea, 2001 [1956], p. 123.

la parole. De ce fait, toute introduction de la « parole » dans cette économie algorithmique devient un acte politique. Toute exigence d'en passer par les individus concrets et parlants constitue un acte de lutte contre le désert quadrillé par les technostructures abstraites. Il nous faut rétablir la chair dans ses droits politiques, à commencer par la chair de nos actes de parole.

L'esseulement, la désolation ne sont pas la solitude, mais cette désertion de la culture et de la politique réalisée par nos « nihilismes » contemporains. Les techniques de gouvernement des autres et de soi-même obéissent aux exigences politiques et sociales de notre temps, celles d'en finir avec une démocratie qui passe par la parole et le débat contradictoire argumenté, de concilier les besoins de la société du spectacle et de la marchandise avec les nécessités d'un contrôle sécuritaire des populations, de censurer le champ du politique par un hédonisme de masse¹. Au risque de faire advenir un temps « post-démocratique² » installé sans coup d'État violent et subversif, mais insidieusement accepté par une société fascinée par les nouvelles religions de la transparence, de l'objectivité et de l'efficacité. Alors, arrive le temps où les *hikikomori* deviennent la norme. Arracher les humains à l'abstraction des écrans pour les précipiter sur les places publiques, dans leurs espaces d'affinités, constitue un acte politique. Faute d'offrir ces temps de regroupement « incarné » aux humains, ils tenteront toujours davantage de sortir de l'« abstraction sociale » par « l'émeute ». Il faut rétablir les droits des réunions en petits

1. Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique?*, *op. cit.* ; Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. 1 La volonté de savoir*, Gallimard, 1994 [1976].

2. Colin Crouch, *Post-démocratie*, Diaphanes, 2013 [2005].

groupes partout où cela est possible et exiger du temps pour cela.

Si nous voulons sortir de cet individualisme de masse où l'information est devenue un moyen de donner des ordres tout autant que le vecteur privilégié des techniques de publicité et de marketing, il nous faut d'abord sortir de l'isolement, rétablir les droits de la parole humiliée et refuser le «chiffrage» des humains permettant de les suivre à la trace et rappelant de sinistre mémoire les pratiques nazies. Nous pouvons refuser d'entrer dans des procédures formelles qui sont tout autant des «autoroutes de servitude» que du «travail fantôme¹» œuvrant à notre propre aliénation. Ivan Illich a passé sa vie à analyser les conséquences d'un processus d'industrialisation du vivant qui s'est efforcé dans la modernité de redéfinir tous les besoins humains en termes de marchandises à consommer et fournies par des institutions et des professionnels qui les produisent en série, en suivant les consignes des experts et des protocoles de standardisation.

Le «travail industriel» devenant la source unique de tous les biens matériels et symboliques à la vie, il accomplit par la même occasion un «fuselage» des mêmes besoins en en faisant des besoins «transformés». Ces besoins transformés se satisfont de «ressources transformées», et de «pensées transformées» également. Tout ce qui précède met en évidence cette catastrophe d'un langage transformé et fabriqué pour pallier les nouvelles carences nées de nos conditions de vie. Ce processus de colonisation du vivant par les valeurs industrielles détruit les conditions sociales capables de

1. Ivan Illich, *Le Travail fantôme*, *op. cit.*

satisfaire tous les besoins d'une « vie de subsistance¹ » par des « activités vernaculaires », activités domestiques réalisées à la maison, en commun, et hors du champ de la vente ou du marché.

Cette « industrialisation » du vivant altère le langage, le soumet à une violence techno-bureaucratique qui, au nom de la vitesse et de l'efficacité, le dépossède de sa fonction poétique et de ses métaphores. Les procédures sociales aujourd'hui tendent éperdument à réduire les fonctions du langage à ces systèmes de signalisation abstraite des codes, langage-signe propre à certaines formes de psychoses et aux théories de l'information. Le vivant n'est présent au cœur des langues qu'à la condition d'accueillir le pouvoir des mythes et des métaphores comme une « rationalité imaginative² » qui a toute sa place dans la construction d'un monde commun. Les métaphores et les mythes font « objection » à la quantification et au positivisme anxieux de la production. Les procédures sociales formelles réduisant aujourd'hui nos échanges avec le monde à des signaux et à des signes de communication jouent sur les deux tableaux de l'aliénation : elles font de la qualité une propriété émergente de la quantité (à stocker et à traiter par les *data*) et dépouillent le langage de ses fonctions poétiques et mythiques. Il convient de rétablir culturellement et politiquement les droits de la pensée humiliée.

1. *Ibid.*

2. George Lakoff, Mark Johnson, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Minuit, 1986 [1980], p. 202.

Sortir des procédures

Sortir des procédures qui nous sont insidieusement imposées constitue un des premiers actes de « déprise » des langages aliénants qui nous offrent un monde qui a été vampirisé par la modernité industrielle capitaliste. Un point intéressant, et non des moindres, dans les travaux d'Illich est de montrer que le « servage industriel » s'accompagne toujours, pour pouvoir se pérenniser, de travaux « bénévoles », non salariés, comme les activités domestiques, sans lesquels le salariat ne pourrait exister. Ces « travaux fantômes » sont l'ombre de l'esclavage industriel, ses conséquences et sa condition. En opposition frontale avec le vernaculaire, cette ombre de l'esclavage salarié ne cesse aujourd'hui de s'étendre, et on ne peut ici que souligner la sagacité d'Ivan Illich. Aujourd'hui, on s'auto-enregistre chez Ryanair – ou chez d'autres compagnies aériennes –, on choisit les caisses automatiques dans les supermarchés, on coche les items les plus stupides ou indiscrets pour s'inscrire dans un parcours de santé ou un parcours de formation, on remplit des questionnaires monumentalement stupides pour obtenir le remboursement de modiques sommes d'argent déjà payées (donc « prêtées » malgré nous) et autres pratiques sociales qui engorgent et étouffent notre quotidien, et surtout qui « sollicitent le travail fantôme du consommateur », pratiques qui ne cessent de s'étendre dans notre vie sociale. Les pratiques sociales d'autocontrôle prolifèrent à foison aux dépens des emplois qu'elles suppriment autant que les profits qu'elles permettent d'accroître en faveur des actionnaires en faisant « travailler » à leur insu les consommateurs. Progressivement, la cybernétisation de nos sociétés ne nous laisse plus aucun

choix. Nous occupons tous et tout le temps des emplois fantômes, hier encore travaux salariés. Or, ne nous y trompons pas, c'est d'abord et encore dans nos lieux professionnels que ces pratiques sociales de travail fantôme d'autocontrôle se développent encore et encore, sous l'œil des machines algorithmiques qui nous y obligent et d'un nouveau «clergé» qui nous y incite. Cette densification des normes, leur force et la violence de leurs prescriptions dans la conduite des conduites se sont de plus en plus étendues à «l'ensemble de la vie sociale et psychique». Au point que nous trouvons «normal» de nous y soumettre. Le bénéfice est double pour le système capitaliste néolibéral de nos sociétés de contrôle : il fait travailler bénévolement le citoyen au profit de l'actionnaire et il l'habitue à se soumettre à des chaînes de production automatique de ses actes sociaux ordinaires sous le contrôle des machines. C'est une version de la civilisation des mœurs qui désapprend aux citoyens à avoir à réfléchir pour agir et à s'acclimater au contrôle continu de ses actes par le dialogue avec les machines et leurs systèmes de traitement de l'information. Nous retrouvons ici les «enclosures» et la manière dont nous pourrions être dépossédés de nos biens les plus précieux, ceux de la liberté et de l'intimité.

Et si nous commençons par refuser de collaborer à notre aliénation en nous opposant à ces procédures qui «chiffrent» le vivant comme à ce «travail fantôme» non rémunéré? «Cette résistance serait fortement politique et le refus partagé du “travail fantôme” constituerait une parole politique collective aux conséquences économiques immédiates.» Commencer par lancer un mot d'ordre (il n'est pas toujours possible de s'en passer) comme «un jour sans travail fantôme» par mois peut constituer le début d'une

insurrection symbolique. Il conviendrait ensuite de favoriser la création de réseaux, puis de groupes sur cette question aux conséquences sociales, économiques et politiques quasi immédiates. Comme mes lecteurs pourront le constater, je ne répugne pas au mélange des genres, du réseau social au groupe poétique, c'est ma conception de la « créolisation des résistances » qui s'inscrit dans le sillon des travaux d'Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau. Une « grève » des travaux fantômes en ville comme à la maison, « ça aurait de la gueule » quand même ! Et aucun risque d'affrontements entre la police et les *black blocks*.

Déjà des formes de « résistance » émergent qui s'opposent aux nouveaux pouvoirs politiques. Pour exemple, en 2013 est né un réseau baptisé Écran total qui fédère des collectifs de professionnels de l'élevage, de l'éducation, du travail social, de la médecine, des métiers du livre, de l'artisanat alimentaire, refusant le fichage électronique de leurs métiers. Ces professionnels s'opposent à l'introduction forcée de l'informatique gestionnaire dans leurs métiers, logique qui dégrade les relations sociales, standardise le travail, confisque le savoir-faire à partir du traitement algorithmique de données statistiques recueillies par la force des règlements. Ils constatent que les dispositifs informatiques intégrés dans leurs pratiques masquent des rapports de pouvoir et de domination. Cette résistance sociale et politique à la gestion par ordinateur des actes de leurs métiers est partie d'un refus d'éleveurs de brebis et de chèvres qui avaient décidé de désobéir à la directive européenne qui les obligeait à poser des puces électroniques à l'oreille des bêtes.

Ce refus de gérer les actes professionnels en se conformant à l'esprit et aux normes formelles et technico-financières de

la grande industrie est une véritable « résistance politique » aux modes de gouvernement du capitalisme néolibéral¹. Le projet de gouverner l'humain par la technique a nourri les idéologies de progrès autant que les pratiques des totalitarismes les plus meurtriers. La « terreur rationnelle », comme l'écrivait Camus, exige que tout réel soit rationnel et que tout rationnel soit réel. « Tout est possible », nous promettent les techniques et les sciences contemporaines. À quoi nous pourrions répondre, « non, tout n'est pas possible, tout se discute ». « Ici commence la révolte, non pas celle des émeutes, mais celle des révolutions, non pas d'une foule mais d'un peuple. »

Tout au long de ce chapitre, j'ai développé, à partir du texte de Gustave Le Bon, une analyse de cette fascination des foules et des réseaux pour des langages d'action dont les effets et la puissance dépendent des images qu'ils offrent. Le rapprochement que l'on peut faire avec les discours de propagande et d'agitation me semble évident. Dans les deux cas il s'agit de faire « rêver debout » et de vendre au public et aux auditeurs les images à même de susciter en eux le besoin d'agir en empruntant le chemin que les « meneurs » ont déjà balisé pour eux. Ce pilotage manipulateur des conduites est rendu possible grâce aux capacités des agitateurs d'extraire de la foule les représentations préconscientes et inconscientes du matériau dont ils ont besoin pour vendre leur propagande.

C'est précisément en ce point que la thèse de Léo Löwenthal me paraît très pertinente et forte lorsqu'il affirme que les aliénations des foules aux meneurs et agitateurs

1. Cf. le site : appeldesappels.org

s'inscrivent en contrepoint de l'émancipation que permet la psychanalyse. Les processus d'assujettissement émotionnel procèdent à l'inverse d'une psychanalyse: «Je qualifierais fondamentalement la technique de l'agitation comme une "psychanalyse à l'envers". [...] Cela rend les gens névrosés et psychotiques et, en fin de compte, complètement dépendants de soi-disant leaders. J'ai tenté de traduire les stimuli manifestes de ces agitateurs dans leur signification réelle [afin] de démasquer les pulsions agressives et destructrices cachées derrière cette rhétorique¹.»

Peut-être est-ce aussi parce que notre culture baigne dans le langage de l'agitation publicitaire et politique qu'elle renoue si grossièrement avec un «anti-psychanalisme primaire»? Sans devoir disculper les psychanalystes de la part qui est la leur dans la crise que la psychanalyse connaît aujourd'hui dans son rapport à l'opinion publique, je me demande – avec Theodor Adorno² – si l'hostilité à son égard ne consiste pas précisément de la réflexion critique sur soi à laquelle elle invite. La psychanalyse ne parvient pas toujours à créer les effets d'émancipation que nous serions en droit d'attendre de sa méthode. Nombreuses en sont les raisons que je ne saurai traiter ici. À commencer par ce rappel d'une évidence: ses effets dépendent d'une méthode mise en acte par des humains qui ne se montrent pas toujours à la hauteur de leur fonction. De même, son chemin se fait avec des humains en souffrance auxquels on ne saurait promettre les bénéfices de liberté qu'ils pourront en obtenir. Une chose est sûre, une psychanalyse qui n'a pas été trop inégale à sa

1. Léo Löwenthal, Norbert Guterman, *Les Prophètes du mensonge*, *op. cit.*, p. 49.

2. Theodor W. Adorno, «Que signifie: repenser le passé?», *op. cit.*

méthode relève d'un « désir de création ». Et, comme pour toute création, le résultat ne saurait être garanti à l'avance. Ce qui à notre époque frénétiquement engouffrée dans la folie du « tout contrôle » passe mal et permet au « style paranoïaque » de s'en donner à cœur joie pour en dénoncer les abus et la non-scientificité. Sans avoir à ouvrir ici un débat auquel j'ai déjà largement contribué, je voudrais retenir les analyses de Léo Löwenthal et de Theodor Adorno : les perversions politiques du langage qui permettent l'emprise sur des individus ou des masses constituent « une psychanalyse à l'envers », créent une dépendance (au toxique, ai-je ajouté) en contrepoint d'une méthode qui permettrait, sans toujours y parvenir, de « défaire ces liens » en analysant ce qui les produit. Comment se déprendre des perversions politiques du langage ? C'est précisément en ce point qu'il nous faut comprendre, comme l'analyse Theodor Adorno, que les identifications et le narcissisme collectifs auxquels parviennent les groupes nationalistes ou extrémistes ne sont jamais « anéantis », ils subsistent dans l'inconscient et acquièrent une puissance imaginaire particulière qui ne demande qu'à être réveillée à l'occasion de certaines situations. Ce à quoi nous assistons dans notre histoire contemporaine. Comment défaire ces liens qui nous attachent à ce pouvoir maléfique du désir fasciste ?

CHAPITRE IX

L'emprise des foules et les états d'hypnose

« La lutte contre le chaos n'est que l'instrument
d'une lutte plus profonde contre l'opinion, car c'est
de l'opinion que vient tout le malheur des hommes. »

Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*

Ne pas perdre la tête

Après avoir commenté le texte de Gustave Le Bon, non sans souligner la répulsion de cet auteur à l'endroit des masses, Freud retient de cette lecture deux facteurs explicatifs de l'alignement des individus sur l'âme collective, leur relâchement à contrôler leurs pulsions et leur abandon aux impulsions primitives de l'affectivité : « la contagion des émotions » et « l'aptitude à la suggestion ». L'explication traditionnelle, qui court chez plusieurs auteurs de cette époque, est de considérer que la « foule psychologique », l'« âme collective de la masse », obéit à une tendance native des humains à l'« imitation ». C'est cette imitation qui détermine une suggestibilité particulière des masses. Les individus, fondus dans la masse psychologique,

se trouvent dans un « état hypnotique » semblable à celui dans lequel les neurologues peuvent plonger leurs patients. Et dans cet état de suggestion, les individus plongés dans la masse deviennent des êtres influençables et obéissent aux automatismes des leaders à la manière des patientes hystériques chez lesquelles le médecin peut provoquer des troubles, des transes, des anesthésies ou les en guérir.

Freud ne manque pas alors de rappeler les discussions scientifiques qu'il eut au début de sa carrière avec l'École de Nancy, laquelle expliquait tous les symptômes des hystériques par la suggestibilité et la suggestion. Il rappelle sa « révolte contre le fait que la suggestion, qui expliquerait tout, devrait elle-même être dispensée d'explication¹ ». D'où viennent la force et l'influence de la suggestion qui produit les symptômes chez les hystériques ou les fait disparaître ? D'où viennent la force et l'influence de la suggestion qui constitue l'âme collective des masses ? La réponse de Freud est sans appel : « Ce sont les liens d'Éros, les relations d'amour qui constituent l'essence de l'âme collective des masses. » Ce serait donc des forces libidinales qui, cachées derrière le paravent de la suggestion, agiraient pour former une « âme collective » au sein de laquelle l'individu renoncerait à ses particularités « pour l'amour des autres » et par soumission énamourée au leader.

Je laisserai ici de côté l'analyse que Freud propose pour ces deux foules conventionnelles que sont l'Église et l'Armée pour ne retenir que sa thèse sur la fonction de pare-excitation du leader permettant de tenir les individus à l'abri de

1. Sigmund Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi » [1921], in *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XVI. 1921-1923*, PUF, 1991, p. 28.

la « panique ». Ce qui caractérise une panique, c'est que, précisément, elle est bien souvent hors de proportion avec les dangers qui la menacent réellement et qu'elle se déclenche souvent à la suite de causes insignifiantes. Cette désagrégation de la foule en panique fait suite à la disparition des liens qui attachaient entre eux ses membres. C'est par exemple le cas lorsque le chef d'une armée est tué. Freud rappelle l'épisode biblique célèbre de Judith et Holopherne. Ce général assyrien assiégeait la cité de Béthulie qui fut sauvée de l'assaut de l'armée par une ruse de la belle Judith. Elle gagna la confiance d'Holopherne en le séduisant, elle l'enivra et le décapita avec l'aide de sa servante et exposa sa tête du haut des remparts. Le chef ayant perdu la tête, c'est tout le corps d'armée qui prend la fuite car les liens entre les soldats se défont, et ce, quel que soit par ailleurs l'avantage militaire qui était le leur. La masse de l'armée assyrienne est brutalement sortie de cet « état d'hypnose » que constitue l'allégeance à son chef, sa confiance et son lien libidinal. La contagion qui s'empare d'une foule soumise au phénomène de panique se manifeste lorsqu'un danger la menace et qu'elle se trouve en proie à un processus de « désagrégation » faute d'un chef, d'un repère, d'un fétiche, d'une idéologie pour faire tenir ensemble les individus. La dépendance à cet objet unifiant la foule morcelée se révèle comparable à l'image dans le miroir qui tient à distance le morcellement des pulsions partielles, le chaos, le bouillonnement des excitations. Ce qu'aiment les individus dans une foule ou un groupe, c'est cette illusion d'unité que leur donne un objet commun, partagé, qui parvient à tenir à distance le chaos et les angoisses de morcellement et de néantisation qu'il parvient à contenir. Ce chaos se tient « à l'arrière » de l'objet qui

« cimente » le groupe et se révèle au moment de la chute de l'illusion groupale¹. De là viennent l'attachement et la soumission des individus à l'objet, personne ou idéal, et leurs identifications des uns aux autres. Ce qui est la base pratique de la relation d'hypnose à laquelle Sigmund Freud compare l'âme affective des foules.

La soumission que l'hypnotisé manifeste à l'endroit de l'hypnotiseur, sa docilité, son absence de critiques, sont comparables, écrit Freud, à un état amoureux où l'objet d'amour se trouve idéalisé, enrichi d'une part narcissique que l'amoureux lui a cédée. Freud reconnaît dans l'hypnose l'existence de composantes qu'il nomme « mystiques », rappelant cette paralysie de la volonté qui se saisit d'un être vulnérable face à un être surpuissant, comparable, dit-il, « à l'hypnose d'effroi des animaux² » face à un danger qui les terrorise et les sidère. Cet objet idéalisé, que Freud après Le Bon, désigne comme le « meneur » de l'« âme collective » vient à la place de l'« idéal du moi » de chaque individu, en conséquence de quoi ils peuvent « s'identifier » les uns aux autres, renoncer, un temps, à leurs particularités et se soumettre ainsi à l'état hypnotique de l'« âme collective » de la masse. C'est ce même état psychique du patient qui confère à l'hypnotiseur un pouvoir d'influence. C'est ce même état psychique de l'« âme collective » des foules qui les conduit à obéir aux meneurs ou à se laisser influencer par les agitateurs et les propagandistes.

1. Didier Anzieu, « L'illusion groupale », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 4, 1971 ; René Kaës, *L'Appareil psychique groupal*, Dunod, 2010 [1976].

2. Sigmund Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *op. cit.*, p. 53.

Laissons pour l'instant de côté la question de savoir si, aujourd'hui encore, ce modèle freudien des « masses » suffirait à expliquer la dépendance des foules à leurs meneurs. La fragmentation des liens sociaux, la pulvérisation des attaches, l'atomisation des individus, nous contraignent, vraisemblablement, à quelques révisions de la doctrine. Retenons pour l'instant ce qui demeure, au moins de mon point de vue, indiscutable : la pulsion grégaire conduit les humains, dans certaines situations, à se conduire comme des « automates » soumis à l'emprise d'une suggestion comparable à l'état d'hypnose qui peut les amener à relâcher leurs contrôles pulsionnels, et dans certaines circonstances peut aller jusqu'à en faire des « exécuteurs¹ », des tueurs de masse. Transformer les humains en automates obéissants ne relève plus d'Éros mais de Thanatos. Et cela est rendu possible pour tenir à distance les angoisses du chaos et la panique qui surgit quand la masse « perd sa tête ».

Au point où l'analyse freudienne de « la psychologie des masses » nous conduit, avec son hypothèse d'une structure érotique constituant les liens de l'« âme collective », il est nécessaire d'envisager rapidement les rapports entre l'emprise, l'état hypnotique et la relation amoureuse. De ce fait, si l'état amoureux peut être rapproché de la psychologie des masses – devenant selon la proposition freudienne « une masse à deux » –, alors, en contrepartie l'état amoureux, tel qu'il apparaît, par exemple, au cours d'une analyse pourrait en retour mieux nous permettre de comprendre les processus psychologiques à l'œuvre au sein des masses et des réseaux sociaux. Dans tous ces cas, un principe explicatif

1. Harald Welzer, *Les Exécuteurs*, *op. cit.*

me paraît très pertinent: l'hypnose d'effroi, la paralysie face à un danger ou une menace, explique la soumission à un meneur, une doctrine ou un amant passionnément aimé. Et lorsque cet «objet» fétiche chute – comme avec la décapitation d'Holopherne –, c'est la «panique». Cette panique, qui surgit à ce moment-là, est celle-là même qui a produit le lien passionnel. Nous retrouvons en aval du phénomène ce qui l'a produit en amont et qui produit les phénomènes d'emprise. Évoquer l'emprise, qu'on le veuille ou non, revient à évoquer une perte d'autonomie de soi, un abandon de son esprit critique et de sa volonté au bénéfice d'un autre, d'une foule, d'une personne ou d'une croyance. C'est d'entrée de jeu évoquer un «phénomène de possession» d'individus qui ne se possèdent plus eux-mêmes et obéissent, comme des «automates», à un autre pouvoir qu'à celui de leur volonté. J'ai rappelé en ce sens la parenté entre les phénomènes de foules, ceux de l'hypnose et enfin les ressorts de l'état amoureux.

Emprise, hypnose et transfert

L'émergence de la psychanalyse à la fin du XIX^e siècle surgit de la crise de la civilisation libérale qui met à mal le sujet rationnel et responsable des Lumières¹. Cette niche écologique d'où survient la découverte freudienne a une importance considérable, constitue un «facteur favorisant» permettant de faire le lien entre des domaines jusque-là séparés: l'emprise des phénomènes de possession des spirites,

1. Carl E. Schorske, *Vienne fin de siècle. Politique et culture*, Seuil, 1983 [1961]; Roland Gori, *L'Individu ingouvernable, op. cit.*

la clinique de l'hystérie, l'émergence des troubles de la personnalité multiple et des fugues pathologiques¹, la puissance des phénomènes hypnotiques des foules et des individus, l'imitation sociale et l'état amoureux. Gabriel Tarde fait des «lois logiques de l'imitation» le fondement du lien social: «À la question que nous avons posée en commençant: Qu'est-ce que la société? nous avons répondu: c'est l'imitation.»² Les croyances, les opinions procèdent d'un hypnotisme collectif, à mille lieues de l'autonomie d'une volonté individuelle. Le sujet responsable et autonome des Lumières se trouve contesté par bien des phénomènes sociaux et psychologiques en cette fin du XIX^e siècle³.

Alors même que le XIX^e siècle affirme ses préférences académiques pour les savoirs positifs, lesquels tendent – comme aujourd'hui – à réduire le sujet à son cerveau ou à sa fonction économique, les phénomènes occultes pullulent un peu partout en Europe, somnambules et médiums, états de transe et sommeil magnétique. Cet «autre monde» parallèle aux savoirs positifs les remet en question, les mine, les assiège. Le siècle attendait le règne de la raison et de la science. Il rencontre l'hystérie, les phénomènes paranormaux et la suggestion. L'hystérie et les terreurs révolutionnaires hantent les esprits. L'ombre de la Commune planera longtemps encore sur la fin du XIX^e siècle. Comment se déclenchent les révolutions, l'engouement des foules révolutionnaires? Comment certains patients peuvent-ils sortir d'eux-mêmes par le somnambulisme ou se mettre sans

1. Ian Hacking, *Les Fous voyageurs*, *op. cit.*

2. Gabriel Tarde, *Les Lois de l'imitation. Étude sociologique*, Elibron Classics, 2005 [1890], p. 82.

3. Roland Gori, *L'Individu ingouvernable*, *op. cit.*

le vouloir dans des états de transe, ou encore se retrouver divisés en personnalités multiples? L'hystérie devient le mot à la mode qui jette une lumière sur les ténèbres du siècle et son caractère suggestible la clé qui expliquerait l'emprise dont elle se fait l'objet.

L'hystérie connaît son « paroxysme » – l'expression est de Nicole Edelman¹ – aux débuts de la III^e République, et devient un objet de curiosité extraordinaire avec les leçons cliniques de Charcot à la Salpêtrière. Le sujet humain, comme la société, est parcouru de lignes de fracture qui ne laissent plus aucune illusion sur la superbe unité rationnelle et autonome des individus et des peuples. Pierre Janet et d'autres cliniciens rapportent l'existence de personnalités multiples qui surgissent « automatiquement » dans la conscience et l'existence des individus. L'hystérie, dans et par ses métamorphoses, incarne mieux que n'importe quelle autre expression passionnelle l'« éthos » d'une époque et ses désirs les plus refoulés. L'image que renvoie l'hystérique à la société qui tente de la capturer dans ses nouveaux dispositifs est celle d'une division, division fondamentale entre la volonté d'un sujet et son asservissement à des forces occultes de persuasion, de suggestion et de manipulation. Division entre les arrogances de la science et du droit, et leur impuissance à venir à bout des phénomènes hystériques. C'est en ce sens que l'on peut dire que l'hystérie fut la compagne originelle de la psychanalyse. Toutes deux ont détrôné le sujet éclairé par sa raison et guidé par l'autonomie de sa volonté.

1. Nicole Edelman, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France. 1785-1914*, Albin Michel, 1995, p. 13.

Au moment où politiquement, la question de la liberté se pose dans des termes nouveaux, toujours davantage articulée aux notions de sécurité et de nécessité, au moment où scientifiquement et intensément, cette question de la liberté se pose face aux déterminations organiques et économiques, au moment où cette même question se pose dans la soumission des volontés individuelles à celles des autres, hypnotiseurs, spirites ou médecins, la psychanalyse émerge. Elle émerge comme un nouveau type de savoir et de pouvoir thérapeutique susceptible d'éclairer les « énigmes » d'un sujet rationnel qui travaille contre lui-même. Ce sujet qui travaille contre lui-même ouvre paradoxalement à la reconnaissance d'une autre forme de liberté, que Freud nomme contre-volonté, et que nous appelons « désir ». Désir dont le sujet se dépossède en faisant de l'Autre le lieu qui le détermine, la cause de ce qui le meut. Cause qui est tout autant « accusation » et qui fait de toute possession, amoureuse, démoniaque ou d'emprise sociale, une « dépossession primordiale ». L'emprise suppose une « déprise » de soi, de sa volonté, de sa subjectivité au profit d'un Autre. Et c'est par la voie de l'hypnose et de l'amour que la découverte psychanalytique eut lieu. L'hystérie met du désordre dans les récits du monde et, par le chaos qu'elle produit, incite à de nouvelles créations dont la psychanalyse fut un des plus beaux rejets.

« Vous me prenez pour un autre »

Il suffit de relire les textes freudiens pour se rendre compte de la dette de la psychanalyse, non seulement à l'endroit de l'hypnose, mais aussi de la « séduction mutuelle » que

le dispositif favorise. Chaque partenaire de la relation thérapeutique se défend avec les moyens du bord, ceux de sa névrose, de cette séduction « expérimentale ». Thomas Szasz (1963) et Léon Chertok (1967) ont chacun, à leur manière, insisté sur la « fonction défensive » que pouvait prendre la production du concept de « transfert » chez Freud, produit du rejet d'une situation fortement émotionnelle dans laquelle il se trouvait impliqué et qui menaçait sa relation à sa femme, Martha. Cette interprétation n'est qu'à demi satisfaisante. Elle ne nous informe en rien sur la spécificité de la cure psychanalytique et du risque « érotomane » de celui qui prétend « lire dans les pensées » d'autrui et donner un sens à sa conduite.

Conrad Stein¹ remarque qu'il n'est qu'à lire le cas de Katharina dans les *Études sur l'hystérie*² pour prendre conscience de cette séduction mutuelle entre la servante de l'auberge où Freud est descendu, et le déchiffreur du sens des symptômes hystériques. Katharina s'est approchée de la table de Freud pour une consultation. Il a été séduit par cette jeune servante et lui a sacrifié son temps de repos. En échange elle lui livra la clef de ses symptômes. C'est bien souvent de cette manière que commencent les analyses... et les histoires d'amour, par une séduction mutuelle. Les choses auraient pu en rester là, si Sigmund Freud n'avait pas découvert ce qui se trouve « à l'arrière » de ces relations d'emprise et de séduction avec la découverte du transfert. Ce

1. Conrad Stein, « De la séduction à la névrose de transfert, ou la liberté obligée », *Études freudiennes*, n° 27, 1986, p. 113-126; Conrad Stein, *Effet d'offrande, situation de danger. Sur une difficulté majeure de la psychanalyse*, *Études freudiennes*, 1988.

2. Sigmund Freud, Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*

concept, qu'on le veuille ou non, qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, met en évidence par quels processus les sujets, individuels et collectifs, s'aliènent et de ce fait comment ils peuvent parvenir à se déprendre de cette capture. Ce qui ne veut pas dire que d'avoir découvert le concept de transfert permette pour autant de se déprendre facilement du phénomène puisqu'«en dessous» ou «en arrière» du transfert grouillent les forces obscures du chaos.

L'émergence même du concept de «transfert» montre qu'il fut élaboré face aux angoisses de séduction, du praticien comme du patient. Dans son «autoprésentation» de 1925, Freud rapporte le phénomène qui l'a conduit à cette découverte, à ce concept. Après avoir rappelé la fuite de Joseph Breuer devant l'état d'«amour de transfert» d'Anna O., il relate une expérience qui l'a conduit à abandonner l'hypnose: «Une fois où j'avais délivré de sa souffrance, en faisant remonter son accès de douleur à sa causation, une de mes patientes les plus dociles, chez qui l'hypnose avait rendu possibles les plus remarquables prodiges, elle me passa en se réveillant les bras autour du cou. L'entrée inopinée d'une personne de service nous dispensa d'une pénible explication, mais dès lors nous renonçâmes, par une convention tacite, à la poursuite du traitement hypnotique.» La véritable découverte est dans les passages suivants de ce texte: «Je fus assez de sang-froid pour ne pas mettre ce hasard au compte de mon irrésistibilité personnelle et estimai avoir maintenant saisi la nature de l'élément mystique qui était à l'œuvre derrière l'hypnose¹.» C'est donc l'Amour qui se cache derrière

1. Sigmund Freud, «Autoprésentation» [1925], in *Œuvres Complètes. Psychanalyse. XVII. 1923-1925*, PUF, 1992, p. 75.

l'apparente docilité des patients, comme des individus dans la foule. Le prestige du thérapeute comme du leader ne se révélant que comme la cristallisation des attentes et des espoirs de ceux dont ils prennent en charge les conduites. C'est à ce défi que Freud s'est trouvé confronté.

Le terme « amour de transfert » demeure en marge du paragraphe dans le texte de Freud relatant l'incident avec cette si « docile » patiente. Nous le trouvons dans un des paragraphes précédents, en liminaire, à propos des relations d'Anna O. et de Breuer. Ils étaient dans une « relation d'amour de transfert » devant laquelle Joseph Breuer, son psychothérapeute, a pris la fuite. Dans le cas de Freud, l'irruption du tiers, « la personne de service », à laquelle Freud fait référence, incarne, d'une certaine façon la distance symbolique qu'il faut prendre pour éviter le phénomène érotomaniaque. L'émergence d'un tiers symbolique peut permettre de se « déprendre de l'illusion érotomaniaque par une affirmation » : « ce n'est pas moi qui l'ait séduite », « ce n'est pas moi qu'elle aime c'est un Autre ». En même temps que le concept disculpe Freud de sa propre implication dans la situation, il produit un écart, un déplacement, un transport vers un ailleurs, une traversée dont le mot *Übertragung*, transfert, porte la trace, il ouvre la voie de la découverte de la psychanalyse, mais aussi celle de la « liberté ». Que Freud se disculpe à ce moment-là d'une séduction, qu'il se dégage en imputant à l'hypnose la charge de l'excitation sexuelle, est une évidence. Il se libère ainsi du risque érotomaniaque que fait courir le traitement. C'est une découverte qui va bien au-delà de la psychanalyse. Tout aimé n'est pas aimé pour lui-même mais en tant qu'Autre situé en arrière de sa personne.

La situation paradoxale de la cure, ou à l'époque, de l'hypnose, suscite « une illusion – l'Autre lit en moi comme dans un livre ouvert et mes pensées sont produites sous sa dictée – » et tout le dispositif thérapeutique s'installe sur cette croyance. Le transfert, comme relation de séduction, voire d'amour, est l'élaboration de cette dépossession de soi en faveur d'un Autre auquel le patient prête un prestige, un charisme, la charge psychologique de connaître le sens de ce qu'il dit, de ce qu'il fait, de ce qu'il est. C'est une passion ontologique¹ qui engage l'être du sujet cherchant en un autre cet Autre dépositaire du savoir de son existence. C'est ce même état psychique du patient qui confère à l'hypnotiseur un pouvoir d'influence. C'est ce même état psychique de l'« âme collective » des foules qui les conduit à obéir aux meneurs ou à se laisser influencer par les agitateurs et les propagandistes.

L'érotomanie comme antipsychanalyse

Dans une cure psychanalytique, et ailleurs, les choses « dérapent » à partir du moment où le thérapeute ou le leader politique prennent le « risque érotomaniaque » d'oublier qu'ils ne sont que les supports d'une image qui captive les sujets, qu'ils ne sont que l'image saisissante qui remplit et obsède l'esprit². Les dérapages du transfert qui conduisent certains praticiens à prendre pour eux l'Amour, la soumission, la

1. Roland Gori, *Logique des passions, op. cit.*

2. Cette formule est de Gustave Le Bon lorsqu'analysant la soumission des foules aux meneurs, il écrit : « Ce ne sont donc pas les faits eux-mêmes qui frappent l'imagination populaire, mais bien la façon dont ils se présentent. Ces faits doivent par condensation, si je puis m'exprimer ainsi, produire une image saisissante qui remplit et obsède l'esprit. Connaître l'art

docilité produite par ce dispositif, démontrent parfaitement l'antinomie des deux positions. On ne peut être à la fois analyste et maître, à la fois celui qui se libère de l'érotomanie primordiale du psychisme humain et celui qui y cède. Le concept de transfert « défait » l'illusion érotomaniaque de la cure et éclaire d'un jour nouveau les dérapages historiques des disciples qui ont eu des relations érotiques avec leurs patientes. Ce faisant, à rebours de la découverte de Freud ils ont pris pour eux-mêmes ce qui s'adresse à l'Autre. Et ont entravé les processus d'émancipation que permet la cure. Ces « dérapages » ont participé à discréditer la psychanalyse. À juste raison, puisqu'ils montrent comment un praticien en vient à renoncer à son art pour son petit plaisir. À tort, lorsqu'ils sont l'occasion de discréditer la méthode dont la transgression par le praticien démontre justement le bien-fondé de ses principes théoriques.

Une vaste littérature¹ a déjà été consacrée aux « dérapages » des relations analystes/analysants dans les situations de cure et dans l'histoire du mouvement psychanalytique, je ne saurais y revenir. Ces « dérapages » sont inadmissibles et privent doublement de la possibilité de poursuivre le

d'impressionner l'imagination des foules, c'est connaître l'art de les gouverner.» Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, op. cit., p. 46.

1. Cf. en particulier les trois tomes de la *Correspondance* entre Freud et Ferenczi (Calmann-Lévy, 1992-2000); E. James Lieberman, *La Volonté en acte. La vie et l'Œuvre d'Otto Rank*, PUF, 1991; Conrad Stein (collectif sous la dir. de), « Freud-Ferenczi. Chronique d'une correspondance », *Études freudiennes*, n° 34, 1993; Phyllis Grosskurth, *Freud, l'anneau secret*, PUF, 1995 [1991]; Linda Donn, *Freud et Jung. De l'amitié à la rupture*, PUF, 1995 [1988]; Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse. Nouvelle édition augmentée*, Fayard, 2000; Wladimir Granoff, Jean-Michel Rey, *L'Occulte, objet de la pensée freudienne*, PUF, 1983; *Cliniques méditerranéennes*, n° 49/50, « Scissions terminées, scission interminable », 1996.

travail psychanalytique. D'un point de vue «éthique», l'abstinence s'impose impérativement faute de quoi la relation thérapeutique devient une «relation d'emprise». D'un point de vue «méthodologique», l'analyse se trouve empêchée puisque l'illusion de l'amour ne sert plus la poursuite du travail, mais se trouve mise en acte. Un passage à l'acte conduit l'analyste, en succombant au risque érotomaniaque¹ que fait courir la situation analytique, à en «pervertir les finalités». De toute évidence, l'article de 1915 de Freud, «Observations sur l'amour de transfert²», est une mise en garde à l'adresse des analystes, après les dérapages de Carl Jung et de Sandor Ferenczi. Freud avertit ses jeunes collègues qu'il arrive fréquemment qu'une patiente en vienne à éprouver des sentiments amoureux envers son analyste, mais que ces sentiments sont «expérimentalement» produits par le dispositif de la cure et non par les qualités personnelles de celui qui la conduit. C'est un sérieux rappel à l'ordre de la part de l'inventeur de la situation psychanalytique: «L'influence que nous avons sur nos patients comme sur nos élèves ou nos disciples procède d'une illusion. Malheur à celui qui croit être la cause des effets dont il n'est que l'opportunité dans une situation donnée.»

Freud n'a pas, pour autant, échappé à ce «funeste destin», et ce dérapage s'est produit – en ce qui le concerne – non comme un passage à l'acte érotique avec une patiente, mais comme une subordination des disciples, une emprise sur

1. À moins que l'analyste soit pervers et n'installe la situation qu'au profit de ses satisfactions sexuelles.

2. Sigmund Freud, «Observations sur l'amour de transfert» [1915], in *La Technique psychanalytique*, PUF, 1967, p. 116-130.

ses élèves. Bien des « maîtres » de la discipline ont suivi cette voie et n'ont su échapper à ce « funeste destin¹ ». Ce qui nous éclaire sur les phénomènes de groupe, tout en dévoilant la « position antipsychanalytique des meneurs ». La psychanalyse est demeurée vivante tant que sa théorisation et sa pratique ont continué à plonger dans le chaos des événements du langage et des symptômes pour en extraire le sujet en devenir, englué dans la fossilisation de son histoire. Lorsque la psychanalyse a été réduite à une technique, technique de santé ou de formation, elle a perdu sa substance, tout en exposant davantage ses praticiens à rechercher par la cure de petits profits érotiques ou narcissiques.

Je ne reviendrai pas sur l'histoire du mouvement psychanalytique qui a montré comment cette prodigieuse découverte des processus transférentiels par le vecteur desquels les sujets, individuels et collectifs, s'aliènent et s'offrent à la domination comme à l'emprise, repose sur une illusion, un « malentendu » qui est au cœur de la cure. Les psychanalystes, dans leur histoire, ont souvent montré qu'ils n'étaient pas au niveau de leur découverte, Freud le premier. Il n'y a pas de raison à le déplorer, mais motif à le comprendre. Le Vrai Amour, que nous nommons transfert, n'est pas que l'œuvre d'Éros. Ce serait si romantique. Il est aussi celle de Thanatos qui œuvre silencieusement en son sein et contient cette panique et cette désolation que nous révèlent les passions ontologiques et les situations de chaos social. Si nous voulons bien nous rappeler le rapprochement que Freud propose entre l'état hypnotique (de l'amour) et celui de l'âme collective, les exemples de dérapages transférentiels

1. François Roustang, *Un destin si funeste*, Minuit, 1976.

doivent aussi nous servir d'enseignements pour les masses et les réseaux.

Comment défaire les nœuds d'aliénation et d'emprise que génèrent les liens sociaux dans les collectifs – sans lesquels il n'y aurait que désolation – sans produire la peur et la panique qui désagrègent les groupes et les communautés? Le dispositif de la cure avec sa méthode et son médium, la parole, incite à prendre en considération les faits de langage dont toute la découverte freudienne est partie. Les passions ontologiques naissent d'un effet rhétorique, d'une rencontre avec une parole qui nous « donne de nos nouvelles¹ ». Mais, pour les groupes et les communautés, comment faire? Comment prendre en considération les phénomènes de transfert qui dansent sur un volcan et pour lesquels nous ne possédons que peu de moyens méthodologiques à même d'éviter cette toxicité rhétorique que Léo Löwenthal approchait comme une « antipsychanalyse »?

Comme il paraît peu réaliste, ni même souhaitable, de demander aux agitateurs politiques et aux meneurs des foules de faire une psychanalyse avant de pouvoir poursuivre leur projet, il convient d'essayer d'évoquer, à l'instar de la cure psychanalytique, ce qui pourrait offrir des conditions sociales et culturelles d'émancipation ne dédaignant pas la puissance imaginaire du langage. Comment faire « varier » les discours afin qu'ils échappent aux ritournelles dans lesquelles les maintiennent les éléments de langage de la com ou les prêches des agitateurs? Gilles Deleuze rappelait qu'en plongeant dans le chaos, « on dirait que s'extrait du chaos l'ombre du “peuple à venir”, tel que l'art l'appelle, mais aussi

1. André Breton, *L'Amour fou*, Gallimard, 1989 [1937].

DÉ-CIVILISATION

la philosophie, la science: peuple-masse, peuple-monde, peuple-cerveau, peuple-chaos¹». Comment plonger dans le chaos, se mouvoir au sein de ses forces indiscernables et indécidables et s'en extraire pour créer?

1. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, *op. cit.*, p. 219.

CHAPITRE X
L'acte de création
est une lutte sociale pour la liberté

« En écriture, il ne faut tenter que l'impossible. »

Patrick Chamoiseau, communication personnelle

1936 : l'événement et le signifiant

Il résulte des analyses proposées tout au long des chapitres précédents que les perversions politiques du langage et des actes de parole accompagnent et matérialisent des agitations et des propagandes politiques qui se révèlent préférentiellement être celles des mouvements de la droite radicale aux États-Unis et néofascistes et d'extrême droite en Europe. L'histoire des partis politiques, comme celle des simples associations culturelles ou scientifiques, montre que le besoin d'un chef réclamé par les citoyens ou les membres mécontents d'une communauté, s'impose dans les moments de malaise social, d'insécurité, d'angoisse, de méfiance, de désillusion et de frustration brutales, chaotiques. Ce substrat

émotionnel affleure du chaos qui suit l'effondrement d'un ordre établi, sa vacillation et sa chute probable. Cet ordre ne serait plus à même de préserver des effets dévastateurs du chaos et de la panique qui s'ensuit. La raison et l'analyse politique cèdent alors leur place à des éléments irrationnels et inconscients qui sont exploités par des agitateurs et des propagandistes. Ces malaises sociaux et culturels peuvent refléter effectivement une réalité sociale objective comme une crise de civilisation. Le langage devient alors le moyen, l'opérateur comme le symptôme de la manière dont les citoyens sortent de la crise. Perversi par des meneurs qui exploitent la crise sans chercher à la résoudre, il s'appauvrit en slogans, formules publicitaires, clichés, éléments de langage de la com, soumis à l'entropie de la pulsion de mort. En psychanalyse comme en politique lorsque les manières de faire et de traiter font « de l'art du langage une technique », les solutions cessent d'être vivantes et créatrices, les actes de parole se défont des liens qui les attachent au corps, au vif des pulsions de celui qui parle comme de ceux qui l'écoutent. Nous entrons alors dans des « logiques d'évitement¹ » qui réclament un ordre formel, des propriétés établies, des hiérarchies explicites et des corps aux orifices « bouchés » aux échanges. C'est précisément en ce point de carrefour que le langage peut offrir la meilleure ou la pire des solutions. La crise, la catastrophe peuvent appeler des décisions – comme son étymologie l'indique – et c'est la nature de ces décisions dont le langage porte les traces et dont il devient l'opérateur qui révèle qui d'Éros ou de Thanatos mène la danse.

1. David Graeber, *Possibilités. Essais sur la hiérarchie, la rébellion et le désir*, Payot, 2023 [2007].

Prenons un exemple¹. Au début de l'année 1934, la misère ouvrière augmente avec la diminution des rares mesures d'aides sociales aux chômeurs. Les politiques déflationnistes des gouvernements radicaux aggravent la crise économique et accroissent le malaise social. Les classes moyennes, inquiètes, menacées dans leurs revenus, craignent un déclassement social. Elles se tournent vers une extrême droite qui dénonce l'inefficacité gouvernementale et exalte l'unité nationale. Les forces politiques de gauche sont divisées et incertaines face à un gouvernement d'union nationale associant la droite et le Parti radical. Le Parti socialiste est divisé, les organisations ouvrières et communistes se refusent à toute coalition des gauches, comme ce fut le cas du temps du Cartel des gauches des décennies précédentes, le Parti radical collabore avec la droite. Au même moment, l'arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne redistribue les cartes politiques en Europe et fait peser de nouvelles menaces sur la paix.

De nombreux mouvements politiques dont la nébuleuse de droite et d'extrême droite des liges et de leurs milices paramilitaires voient dans l'arrivée des nazis au pouvoir le modèle bonapartiste de sortie de crise, proche du fascisme italien. Or, c'est exactement au moment où les partis de gauche, divisés et rivaux, peinent à s'affirmer que plusieurs initiatives antifascistes se développent en France, dans tout le pays avec la participation d'intellectuels, d'ouvriers, de membres des classes moyennes réaffirmant leur attachement aux marqueurs de la vie politique française depuis l'affaire

1. Jean Vigreux, *Le Front populaire*, PUF, 2022 ; Serge Wolikow, *1936. Le monde du Front populaire*, Le Cherche midi, 2016.

Dreyfus : liberté, justice, laïcité. Autour de ces valeurs républicaines, de laïcité, de justice sociale et de libertés individuelles et collectives, un référentiel commun s'établit qui oblige les partis politiques de gauche à un rapprochement. Les appels de différentes sections socialistes, du journal *L'Humanité*, la multiplication des grèves et des manifestations, aboutissent à un accord élargi des forces progressistes dont le terme de Front populaire exprime la volonté et la « nouveauté » à l'automne 1934.

C'est bien sur le terrain social et politique que les rapprochements entre les forces antifascistes opèrent contre les politiques économiques et sociales du gouvernement d'union nationale assumées par la droite et une partie du Parti radical. Les élections municipales de 1935 constituent un banc d'essai assurant la victoire de la gauche grâce à la pratique des désistements réciproques des partis. En 1935, le 14 juillet redevient une fête nationale que le monde ouvrier se réapproprie aux dépens des traditionnelles célébrations des associations d'anciens combattants. 1936 se transforme et s'élève à la dignité d'un événement mythique et historique qui demeure encore dans nos mémoires. À distance des positions traditionnelles et des mots qui les désignaient – cartel, union, bloc, coalition, concentration... – le mot d'ordre de « front populaire » bouscule les habitudes idéologiques traditionnelles, s'élargit aux forces radicales républicaines, s'unit sur des valeurs de base – paix, pain et liberté – et « fait événement ». Il se soustrait aux forces de mort qui conduisent à la répétition des échecs et des impasses. Il constitue un acte de création politique qu'un nouveau langage a nourri. C'est la rencontre d'un événement et d'un signifiant qui donne à 1936 sa force et son sens.

Les échos de l'événement sont dans le signifiant

Les répercussions du Front populaire se sont fait sentir sur plusieurs continents et eurent des échos à différentes époques dont la nôtre. En France, à chaque innovation sociale et historique d'importance, l'événement et le signifiant de Front populaire font retour dans les esprits. Le programme du Conseil national de la Résistance – avec sa philosophie sociale et son antifascisme – en a représenté une forme réactualisée. Comme l'a montré Serge Wolikow, le Front populaire constitue le moment d'émergence d'un nouveau modèle démocratique, celui d'une « démocratie sociale à la française ». L'expression, le signifiant, crée un nouveau modèle démocratique dont le chemin s'est fait en cheminant. Le signifiant pour ne pas demeurer lettre morte doit rencontrer des événements qui en nourrissent le sens et maintiennent sa puissance imaginaire. Comme en amour, en politique, il ne faut pas se montrer trop inégal aux promesses de la parole.

L'échec du gouvernement du Front populaire ne saurait se résumer aux difficultés financières et économiques du pays confronté à la fuite des capitaux, à l'augmentation des dépenses publiques et à la pression des marchés. L'escalade des agressions fascistes au niveau international, dont celle de l'Espagne, et la montée en puissance du nazisme mettent au défi un gouvernement démocratique pris dans ses contradictions. La première d'entre elles résulte de la tension croissante entre l'exigence de combattre les fascismes et le désir de paix. Cette indécision des gouvernements français face par exemple à la guerre civile en Espagne s'avéra catastrophique. La non-intervention des démocraties dans un conflit où les

fascistes recevaient l'aide des régimes totalitaires tandis que les républicains étaient abandonnés à leur sort, à l'exception de l'aide des Brigades internationales, a brisé l'élan et le « sens » du mouvement initial. Du coup, nous pouvons nous demander si la véritable origine de l'échec du gouvernement du Front populaire ne fut pas « la peur de faire peur ».

« La peur de faire peur »

J'ai découvert cette expression dans le très beau texte de Léon Blum prononcé, en 1948, au moment du centenaire de la révolution de 1848. Ce très beau discours dans lequel il analyse l'échec de la révolution de 1848 qui, en France, renonça à voler au secours des autres peuples européens, semble écrire en palimpseste¹ les difficultés de son gouvernement du Front populaire et sa dislocation en 1937-1938. De manière implacable et avec une grande lucidité, il prononce ces phrases terribles pour expliquer l'erreur des gouvernants : « Pendant les grandes crises publiques, il n'y a pas de mobile plus redoutable et plus pernicieux que la peur. Même quand c'est la peur d'avoir peur. Même quand c'est la peur de faire peur, d'autant plus qu'en ayant peur de faire peur, on crée la peur². » Léon Blum de retour d'un camp de déportation en Allemagne ne pouvait pas oublier ce passé si présent au moment où il prononçait ce discours. Et il ne pouvait que constater que la dictature, la guerre, l'insécurité,

1. Un palimpseste est un manuscrit ancien sur lequel un nouveau texte a été écrit.

2. Léon Blum, « Épilogue. Le centenaire de 1848 : Léon Blum célèbre la République » [1948], in *1848, le printemps des peuples. Une anthologie présentée par Jean-Claude Caron*, Garnier/Le Monde, 2012, p. 216.

la terreur que les révolutions avaient voulu éviter étaient quand même advenues sous une forme ou sous une autre. Nous ne sommes pas, tous et dans de nombreux domaines, à la hauteur des événements que les signifiants ont créés. Les affects que les groupes et les foules ont mobilisés exigent bien souvent de leurs chefs plus qu'ils ne peuvent donner.

La force des foules, comme des réseaux, provient du chaos dont elles surgissent et qui exige leur mise en ordre à n'importe quel prix. C'est de là que naissent ces angoisses psychotiques qui, en faisant se défaire les frontières, les limites, les significations, réclament une mise en ordre, au prix du « fétichisme » d'un chef, de simulacres et de clichés, d'images excitantes ou paralysantes, de luttes avec les ombres, et pour finir, de parvenir à créer du nouveau ou dépérir sous l'ombre du même, du vieux. Contrairement à une opinion largement répandue, cette mise en ordre n'est jamais accomplie par la logique ou la raison, quand bien même elle s'en réclame, c'est affaire de rhétorique. Non, ce sont les passions qui mènent la danse, irrationnelles, mortifères, plongeant les acteurs dans la panique, la paralysie ou l'exaltation festive, maniaque, carnavalesque. Ce que l'on a de mieux à attendre de ce tourbillon, c'est la « création ». Une création qui émerge d'un « chaos-catastrophe » et se défait des clichés qui embrument les âmes et les esprits. C'est cette déformation des langages constitués qui rend visibles les forces que la foule dédaigne lorsqu'elle feint d'ignorer qu'elle devient un peuple. À partir de ce moment-là, la foule-peuple peut tracer son chemin au travers des impossibilités. Il me semble, sans devoir développer davantage, que la psychopathologie collective peut retenir au moins trois « vecteurs » des changements et des émancipations que

la psychanalyse apporte : une modification des rapports des sujets au langage, une transformation des rapports à la chair et une rectification de la place du passé dans notre actualité.

J'évoquerai surtout le changement de position du sujet par rapport au langage puisque c'est de là que provient, selon moi, l'émancipation individuelle comme collective. En ce qui concerne la nécessité de sortir de l'« actualisme » et du « présentisme » pour pouvoir prendre le temps de penser, je l'ai largement développé dans mes ouvrages précédents. Il est absolument impossible de penser sans prendre le temps de métaboliser les excitations qui proviennent du corps-monde. De même, il convient de renoncer à notre conception erronée d'un temps linéaire, constitué de moments successifs quantifiables, orienté vers un avenir que précéderaient le présent et le passé. Cette conception théologique et téléologique est totalement fautive et ne nous permet pas d'analyser les situations sociales et psychiques dans lesquelles nous sommes en permanence. Marc Bloch n'a eu de cesse de le rappeler : « Le proche passé est, pour l'homme moyen, un commode écran : il lui cache les lointains de l'histoire et leurs tragiques possibilités de renouvellement¹. » Tout un chantier pédagogique et politique demeure à entreprendre pour nous déprendre de ces illusions. C'est la question du nécessaire changement de position du sujet dans son rapport au langage que j'évoquerai pour aborder l'acte de création.

1. Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Gallimard, 1990 [1940], p. 162.

Défaire la saisie-arrêt des significations

Il est évident pour tous ceux qui se sont intéressés, de loin ou de près à la psychanalyse, de reconnaître qu'elle a profondément changé notre rapport à la langue, au langage et à la parole. Tout d'abord par cette règle originaire et fondamentale qui prescrit à l'analysant de tout dire, sans choix, ni réticence, ce qui lui tombe dans l'esprit. Les significations elles-mêmes s'effondrent au profit des particularités du discours, de ses ratés, de ses ponctuations. Les ressorts symboliques de l'acte analytique jouent, d'ailleurs, sur l'équivoque de la langue et sur la fonction poétique du langage. Ils fabriquent la conception du sujet inconscient, un sujet inconscient déduit d'un effet de signifiant. Au point de conduire Lacan à poser au sein même de la langue un savoir insu qu'il nomme «lalangue» en un seul mot. Ce néologisme de «lalangue» désigne l'ensemble des équivoques que la langue permet. Ce concept de lalangue renvoie également à ce que Lacan a nommé le parlêtre, l'être parlant et dont l'inconscient devient le témoignage. Les passions deviennent les «affects positionnels» de ce parlêtre. L'analysant produit à son insu un savoir inconscient qui va bien au-delà de ce qu'il croit énoncer. Dès lors un rêve ou un symptôme ne relèvent pas d'une expérience ineffable, insondable ou mystique, mais se trouvent constitués de pied en cap par un discours crypté de manière anagrammatique dans l'énoncé manifeste de l'analysant, qui en dit plus qu'il ne croit. Ce qui conduit Freud à parler de «rébus» pour rendre compte de la formation du rêve dont les images ne sont que la traduction expressive de phrases. Ce qui rend absurde l'interprétation anagogique du rêve et vaine toute clef des songes

dont la substance n'est fournie que par les associations du rêveur. Il en va de même à l'écoute du discours associatif de l'analysant qu'il convient d'écouter comme un discours de rêve. L'analysant ignore ce qu'il dit mais il a bien le pressentiment d'en dire plus qu'il ne sait et de ce fait attribue à l'Autre qui l'écoute le pouvoir de connaître ce qu'il dit.

C'est un point important : les passions naissent de cette excentricité de l'être à sa parole qui fait que le sujet ignore ce qu'il dit tout en ayant le pressentiment de la présence d'un autre discours dans le discours. Les passions amoureuses et haineuses naissent de cette passion de l'ignorance qui conduit un sujet à chercher chez l'Autre le sens perdu de ses paroles. C'est bien parce qu'un sujet a l'intuition d'en « dire » plus qu'il ne comprend son « dit »¹, qu'il suppose à l'analyste ce savoir inconscient qui lui échappe. Et c'est en lui supposant ce savoir que l'analysant aime l'analyste, s'attache à sa personne fétichisée et c'est dans la haine qu'il lui dé-suppose ce savoir. L'amour comme la haine proviennent bien ici d'un « désaveu » de la fonction du signifiant dès lors que la règle fondamentale conduit progressivement l'analysant à se trouver privé du « fétiche de la signification » des mots et des phrases. La perte de ce fétiche des significations conduit l'analysant à chercher dans l'analyste le Dieu qui soutiendrait les étoiles, qui donnerait un sens nouveau à son discours comme à sa vie. C'est à cet endroit même qu'émerge l'illusion amoureuse dans la cure. Elle fait courir « à l'analyste » un risque « authentiquement érotomaniaque ». L'analysant nourrit sa dépendance des attentes qu'il a à l'égard de celui auquel il prête un savoir, un savoir

1. Oswald Ducrot, *Le Dire et le Dit*, Minuit, 1984.

ontologique, un savoir sur son être. À se prendre au jeu, l'analyste sera « roussi au feu du transfert » et se destituera lui-même de cette place, quitte à nourrir chez l'autre les passions tristes de la haine et du ressentiment. Ces processus œuvrent aussi, bien entendu, au sein des groupes et des communautés, sauf que le « leader-fétiche » n'a pas la tâche, ni les moyens, d'analyser les ressorts de la dépendance dont il est l'objet. Il détient par contre le pouvoir d'exiger de ses « adeptes » ou « camarades » de devoir se centrer sur les buts du groupe ou de la communauté. Simplement, les humains n'étant pas seulement des êtres rationnels, ils ne peuvent ignorer les processus inconscients à l'œuvre dans les groupes.

En ce qui concerne la psychanalyse, je ferai simplement remarquer que la « force » de cette méthode est de défaire les « formes » où se prend le sens de ce qui est dit dans les significations traditionnelles des mots. Et, en même temps, de « créer » de nouvelles manières de voir le monde et soi-même¹. Ce qui bien sûr doit conduire les sujets à s'intéresser non seulement à ce qu'ils disent, et à la part obscure de leur discours, mais surtout aux manipulations, aux relations d'emprise, aux formes des discours dans lesquelles les pouvoirs tentent de les enfermer. C'est bien ce à quoi les invitent, en politique, Theodor Adorno et Léo Löwenthal lorsqu'ils incitent les sujets à une « réflexion critique » et à se tourner vers le passé « pour renforcer sa conscience de soi » et « éviter la catastrophe » en rappelant aux humains « les choses les plus simples : que les renouveaux fascistes, manifestes ou latents, engendrent la guerre, la souffrance et la pénurie sous

1. Ce que Ludwig Wittgenstein avait parfaitement théorisé.

un système coercitif¹ ». En d'autres termes, autrement que la psychanalyse mais en accord avec elle, philosophes et historiens nous invitent à prendre soin du langage, à en désosser les chairs et repérer ce qu'elles doivent à l'histoire. Et, pour ce faire, le monde a besoin de l'art « en tant qu'écriture inconsciente de son histoire. Les artistes authentiques du présent sont ceux dont les œuvres font écho à l'horreur l'extrême² ». À distance des propagandes sans profondeur et sans échos.

Réhabiliter la place de la parole dans l'œuvre de création

Au cours de la campagne législative de 2024, la planète médiatique colonisée par Vincent Bolloré a commencé à diffuser des rumeurs, des informations à la limite des *fake news*. Il était très difficile de rectifier la rigueur des messages dont les effets sur l'opinion devenaient impossibles à mesurer. Cet engagement d'un des magnats de la sphère médiatique pour l'extrême droite a contraint les autres journalistes à vérifier les infos, à contester ou à débattre de leur véracité. Ce n'était plus à proprement parler de l'information, mais cet usage médiatique tendait à devenir de la propagande. Il ne faut pas oublier que les médias guident l'opinion, filtrent les informations et produisent des « effets d'agenda » : l'important dans l'actualité, c'est ce dont parlent les médias. Les enquêtes d'opinion sur ce point sont concluantes : ce qui est important pour les citoyens tend à devenir ce dont parlent les médias.

1. Theodor W. Adorno, « Que signifie : repenser le passé? », *op. cit.*, p. 128.

2. Theodor W. Adorno, « Les fameuses années vingt » [1963], in *Modèles critiques*, *op. cit.*, p. 59.

De même lorsque le camp Macron a tenté de disqualifier le Nouveau front populaire en le renvoyant dos à dos avec le Rassemblement national, le langage «biaise cognitivement» la représentation de la réalité politique. Les deux blocs, NFP et RN, étaient réduits à des épouvantails, la fausse symétrie des termes donnant l'illusion d'une symétrie de nature politique. Nous étions là en face d'un discours plus proche de la réalité alternative que de l'information. Ces deux exemples montrent l'importance en politique comme en psychanalyse de prendre soin des mots, des détails, des lapsus (le président en a commis quelques-uns), du montage des discours, de leurs équivoques (les extrêmes...), pour ne pas en être prisonniers, et se trouver figés, paralysés, à l'abri des «ombrelles», des clichés et des éléments de langage. Alors, oui tous les politiques ne sont pas tenus de devoir faire une psychanalyse, mais tous les citoyens devraient depuis leur plus jeune âge être sensibilisés à l'analyse des discours et à l'importance des mots. Ce qui suppose de sortir du modèle de compétence, de performance et d'évaluation d'une école dominée par les savoirs numériques, d'une civilisation dominée par la technique. Ce qui suppose que les établissements de formation prennent en charge cette initiation citoyenne à l'analyse des discours politiques et des informations.

Ce qui suppose impérativement une réhabilitation de la place et de la fonction de la parole dans la construction du lien social et dans l'espace démocratique. Ce qui signifie également que les paroles et les langages qui circulent dans l'espace social ne soient pas seulement «consommés», comme dans les *talk-shows*, mais interprétés. Quand je parle d'«interprétation», il ne s'agit pas de sens psychologique

attribué aux discours qu'on reçoit et encore moins de « plaquer » des significations sur les discours politiques. Ce type de « psychologisation » abusive est, à proprement parler, hallucinante. L'analyse logique et rationnelle, pour nécessaire qu'elle soit, n'est pas suffisante. Il s'agit de « faire bouger » les lignes et le paysage qui nous sont proposés, à la manière d'un récit de rêve qui nous est raconté et que nous re-rêvons chacun à notre manière en nous identifiant sans le vouloir aux mots et aux personnages que le rêveur nous propose. C'est-à-dire que nous nous « décollons » des significations immédiates des paroles, nous déscellons les murs de son langage pour « créer » notre propre récit. Nous le faisons à partir des effets que ce discours a eu sur nous, non pour prétendre connaître « sa vérité » – ce serait délirant – mais bien plutôt pour repérer l'intentionnalité de la parole qui nous est adressée. C'est un travail sur soi, valable à mon avis en politique et qui peut, de multiples façons, se rapprocher d'une écoute analytique, ou du moins créatrice. Sans être une écoute analytique, le travail de création en re-rêvant ce que l'autre a dit peut constituer un partage du sensible et nourrir un dialogue démocratique.

S'il en était ainsi, les échanges démocratiques ne se réduiraient plus à un « ping-pong » désastreux faits de coups que l'on assène à l'autre par éléments de langage interposés, de violences volontaires portées par des interruptions intempestives, de clins d'œil assassins pour la pensée, d'agitations fascistes ou de propagandes publicitaires. Nous pourrions alors nous astreindre à un « dialogue sensible » d'une parole partagée arrimée aux sensations des corps, et payer ainsi notre dette au langage. Pour le dire autrement, je ne pense pas que la démocratie puisse se reconstruire et se renouveler

sans des actes de création. Les lois, les institutions, les services publics, sont absolument indispensables, mais ils seront insuffisants si, par ailleurs, nous n'inventons pas de nouveaux espaces dialogiques où le langage ferait acte de création.

J'ai toujours manifesté un intérêt pour l'œuvre de Ludwig Wittgenstein, même lorsqu'il critique la psychanalyse. Ses critiques nous font avancer dans notre travail sans forcément en invalider la pratique et la théorie. Wittgenstein procède à un examen critique de la *Traumdeutung* au cours duquel il montre que loin de parvenir à expliquer le rêve, Freud, par une interprétation des « récits » de rêves, déploie une logique qui n'émerge qu'au cours de la cure. Cette logique d'un sens induit par l'interprétation relèverait à la fois d'un travail herméneutique et d'une rhétorique de la persuasion. Selon Wittgenstein, ce travail herméneutique consisterait en une déconstruction des récits de rêve et leur réorganisation par des pratiques de langage à même de leur donner une nouvelle « physionomie ». L'interprétation, en établissant de nouvelles connexions dans le discours, en faisant voir autrement l'énorme éventail des matériaux psychiques, produirait « une explication esthétique » dont l'effet pourrait s'avérer comparable au pouvoir des icônes ou des mythes. La psychanalyse ne découvrirait pas, ne mettrait pas à jour un message inconscient préexistant à l'interprétation, encodé préalablement par une instance, elle le ferait advenir par une pragmatique discursive comme mythe explicatif du fait psychique. Le pouvoir de l'interprétation proviendrait de sa capacité à faire advenir des motifs et des raisons qu'elle fabrique par une rhétorique en feignant de les découvrir. La validité de ces constructions ne se mesurerait qu'à l'aune des

effets thérapeutiques qu'elles induisent et de l'assentiment du patient qu'elles exigent. Le patient en les faisant siennes ne ferait que satisfaire son besoin de croire auquel le prédestine sa névrose, je dirais son humanité. La « guérison » ne serait provoquée que par la séduction et les charmes d'une pratique de langage analogue à l'art des sophistes et au pouvoir émotionnel de l'expérience esthétique. La charge contre la psychanalyse est sévère mais elle doit être prise au sérieux. Les rhétoriques de l'emprise sont un risque qui court en psychanalyse comme dans bien d'autres pratiques sociales (soins, formations, culture) et dont la politique fait son miel.

Selon Wittgenstein, le scientisme de Freud, son souci de respectabilité, ses préjugés déterministes, lui auraient fait méconnaître l'originalité de son apport herméneutique en confondant les « causes » du rêve et les « motifs » de son interprétation. Le malentendu de la *Traumdeutung* proviendrait de ce que Freud en prétendant rendre compte de « l'essence » du rêve n'aurait fait que développer les possibilités extraordinaires des « jeux de langage » autorisés par l'« interprétation des récits ». L'interprétation n'étant elle-même qu'un nouveau récit, la psychanalyse demeurerait subordonnée à une structure de fiction narrative. Je laisserai de côté la critique épistémologique que Wittgenstein fait de la psychanalyse pour ne retenir que l'« extraordinaire créativité des jeux de langage qu'il décrit » et qui permet de déconstruire des croyances en fabriquant d'autres fictions.

Un peu de vapeur pour retrouver nos esprits

Paul Valéry nous offre une illustration savoureuse d'un « déploiement monstrueux de la technique » stoppé par « un peu de vapeur ». Il raconte comment, invité par le ministre des Armées à s'embarquer sur un des bateaux de guerre d'une escadre manœuvrant en Méditerranée, ils furent saisis par la brume et immobilisés. Il souligne alors ce contraste : « Ces grands navires prodigieusement machinés, montés par des hommes de science, de courage, de discipline, disposant de tout ce que la technique moderne peut offrir de puissance et de précision, tout à coup réduits à l'impuissance dans l'obnubilation, condamnés à une attente assez anxieuse, à cause d'un peu de vapeur qui s'était formée sur la mer¹. » Curieux contraste entre la puissance du monde moderne avec son capital technique, le positivisme de ses savoirs, la force de son industrie et l'éphémère, la légèreté, le presque rien qui l'immobilise, le contraint, jette un peu de désordre dans cet ensemble ordonné. Ironie du sort, c'est une puissance du vivant, la vapeur d'eau qui met en panne des forces de mort, les bateaux de guerre.

L'art aurait-il, entre autres, comme fonction d'être cette vapeur, ce souffle, frêle et éphémère du vivant qui immobilise un temps la violence des mondes artificiels de la technique ? Est-ce pour cela qu'en temps de guerre ou d'occupation étrangère les gens éprouvent le besoin de lire beaucoup ? Lire, c'est « rassembler, recueillir, relier », et au travers des épreuves tragiques, lire, écrire, graver, peindre,

1. Paul Valéry, « La politique de l'esprit, notre souverain bien » [1932], in *Œuvres. Tome 2, Le Livre de poche*, 2016, p. 409-410.

chanter, sont d'ultimes recours pour inscrire et transmettre des traces. Charlotte Delbo dans sa cellule à la Santé, au moment de l'Occupation nazie, fait surgir les spectres littéraires qu'elle a connus du temps où elle était la secrétaire de Louis Jouvet. Elle a besoin de ces personnages littéraires pour combler les trous de la mémoire, et prendre « la conscience de l'inéluctable, du destin qui vient dans le dialogue avec un personnage, héros intérieur et personnel qui permet de voir, de réaliser l'ampleur de ce qui se joue¹. »

Plus tard, dans les camps de concentration, comme celui d'Auschwitz, face aux nazis qui comptent et tatouent de numéros les femmes internées, afin de les humilier et effacer leur humanité, Charlotte Delbo et ses compagnes de malheur se restituent leur humanité par les poèmes, les contes, le théâtre, la langue. C'est par la langue partagée qu'elles tentent de faire barrage à l'industrie d'anéantissement des nazis qui les transforment en matériaux. Charlotte raconte des pièces de théâtre à des petits groupes d'internées, des pièces entières. Elle écrira plus tard, à son retour, comment à Auschwitz, « dans quelles conditions revient le besoin d'imaginaire qui fait dire à ses camarades qui se pressent autour d'elle, "Qu'est-ce qu'on va voir aujourd'hui²?" ». C'est une denrée essentielle qu'exige cette faim d'« imaginaire » des internées, et à Ravensbrück Charlotte Delbo achète *Le Misanthrope* en échange de sa ration quotidienne de pain, car « le théâtre, la fiction, crée une scène, c'est l'artifice pour donner à voir l'inexplicable³ ».

1. Ghislaine Dunant, *Charlotte Delbo. La vie retrouvée*, Grasset, 2016, p. 151.

2. *Ibid.*, p. 361.

3. *Ibid.*, p. 372.

À son retour des camps, Charlotte veut révéler ce qui là-bas est mort d'elle et de ses compagnes, la déshumanisation subie, la tragédie de la déportation. Elle le veut, elle le fait.

Comment revivre par l'écriture? Elle veut par l'écriture aujourd'hui, comme hier par la littérature, retrouver le mystère de la vie humaine, retrouver une vie intérieure dans le lieu même qui détruisait l'humanité. Et, pour cela, elle a besoin de « doubles » littéraires, les personnages d'abord, l'auteur qu'elle est devenue, ensuite. Ce que la langue de Charlotte peut contenir et porter, ce qui la hante, ce qu'elle met en sépulture dans l'écriture, ce sont les douleurs et les infranchissables incompréhensions vécues dans l'enfer des camps. Et ce travail de la langue donne au style de Charlotte Delbo un destin bien particulier, celui de l'exigence du tragique. Elle veut que ses lecteurs rencontrent la vérité des faits et la beauté de la langue, elle écrit: « Vérité historique quand il s'agit du document; beauté du verbe quand il s'agit de la littérature. Vérité et beauté quand il s'agit de la tragédie¹. » D'autres tragédies, celles de l'esclavage, portent également le témoignage de ce besoin de dire pour se réapproprier l'humanité que les négriers confisquent. Et, du conte oral à l'écriture et à la lecture, il n'y a qu'un pas que le pont-levis de l'amour de la langue permet de franchir. De l'oral à l'écrit les contestations des ordres brutaux exigent ce qu'Édouard Glissant nomme des « poétiques forcées ». Il y a, écrit-il, « poétique forcée là où une nécessité d'expression confronte un impossible à exprimer² ».

1. Charlotte Delbo, citée par Ghislaine Dunant, *ibid.*, p. 372.

2. Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Gallimard, 1996, p. 402.

Les utopies passent fréquemment par l'invention d'un nouveau langage et le libèrent des possibilités retenues dans les langues, de la numérique à la plus littéraire, du créole jusqu'au rap en passant par l'écriture mathématique la plus huppée. Il faut « swinguer » avec les mots, les notes, les sens et les sons¹. La dérive des langues, le détour de leurs significations, sont indispensables à la création de nouveaux imaginaires. La désaliénation des esclaves en a donné historiquement l'exemple : par la danse, le chant, le conte créole des veillées, les esclaves se réappropriaient l'épaisseur d'un monde confisqué par la langue réifiante de l'utilité. L'acte de création est une forme de marronnage dont le conte créole est une des plus puissantes illustrations². L'acte de création délivre les objets et les langues de leur fonction « utilitaire », et ceux qui sont en mesure de créer aussi.

Le récit est cette germination partagée, dépliée comme un rhizome, il « bluffe » les maîtres et rapproche les démunis. C'est bien pourquoi les imaginaires qui nous arrachent à la futilité du quotidien, à sa langue d'utilité, à ses classifications hiérarchisantes comme à ses prescriptions comportementales, sont toujours des révoltes, des moyens de fuir la contrainte et de restituer l'humanité. Voilà comment, écrit Patrick Chamoiseau, par les contes créoles, « au cœur de la "réalité" esclavagiste, un "réel" s'ouvrait sur un lacis de forces jusqu'alors invisibles : une combinaison inconcevable de l'existant visible et de son au-delà³ ». Ces arrachements parfois ne sont pas suffisants, il en faut de plus

1. Jean-Michel Leterrier, *Le Swing des ouvriers. 30 ans de compagnonnage entre la CGT et la Cie Lubat à Uzeste*, Éditions In8, 2019.

2. Patrick Chamoiseau, *Le Conteur, la nuit et le palmier*, Seuil, 2021.

3. *Ibid.*, p. 83-84.

radicaux, accomplis jusqu'à la destruction des chaînes et de ceux qui les posent. Il n'empêche, les actes de création sont toujours nécessaires, préludes ou concomitants à la lutte ou à la transmission de l'histoire, traces de liberté autant que mises en œuvre et en action d'émancipation. S'évader de l'esclavage n'implique pas forcément une fuite des lieux de la plantation, la parole et l'écriture suffisent bien souvent à se désincarcérer des moments tragiques. Un peu de vapeur pour paralyser la guerre et ses forces de mort.

Dans un texte célèbre, Paul Valéry, note qu'au moment de la Première Guerre mondiale, «jamais on n'a autant lu, ni si passionnément que pendant la guerre: demandez aux libraires. Jamais on n'a tant prié, ni si profondément: demandez aux prêtres¹». Cette affirmation de Paul Valéry appelle deux remarques. La première est la confirmation de cette remarque de Paul Valéry par les enquêtes sur la vie culturelle des Français durant l'Occupation lors de la Seconde Guerre mondiale. La seconde est le lien associatif établi par Paul Valéry entre la lecture et la prière. En ce qui concerne l'appétence culturelle des gens lors des périodes de guerre ou de captivité, l'épidémie de Covid n'a pas fait exception, il semble bien que l'exigence d'imaginaire puisse constituer un antidote à la servitude, à l'enfermement et aux peurs qu'ils déclenchent. La culture comme antidote de la panique constitue un des plus beaux moyens de se passer des fétiches, à commencer par celui d'un chef autoritaire. Est-ce pour cette raison que des millions de Français se sont précipités dans les théâtres, les salles de cinéma ou dans la

1. Paul Valéry, «La crise de l'esprit» [1919], in *Œuvres. Tome 1, Le Livre de poche*, 2016, p. 698.

lecture dans la France occupée lors de la Seconde Guerre mondiale?

Cette même culture que les Allemands voulaient transformer en instrument idéologique de domination, que la Révolution nationale a tenté de transformer en propagande patrimoniale des valeurs de Famille, Travail, Patrie. Bien sûr la culture fut un lieu privilégié d'une guerre idéologique sur laquelle se sont affrontés résistants et collabos. Mais ce fut aussi un lieu d'asile, de refuge face à l'occupant. En 1938, on constate que les recettes des salles de cinéma s'élevaient à 1,3 milliards, pour passer en 1943 à 3,8 milliards et, selon la Confédération nationale du cinéma, atteindre une augmentation de 80 % du chiffre d'affaires par rapport à 1939. Stéphanie Corcy¹ remarque qu'en 1944, malgré les bombardements et les risques que faisait toujours plus courir l'évolution de la guerre, les salles de théâtre ne désemplissaient pas... À trois jours de la Libération de Paris, les pièces *Antigone* et *Huis clos* font recette! Plus surprenant encore, on a constaté en 1943 l'existence d'une corrélation entre le moment où la France a les rations alimentaires les plus basses, où elle est meurtrie par l'escalade des attentats, des bombardements et des représailles d'une part et la hausse de la fréquentation des salles de théâtre d'autre part: «Aller au théâtre sous l'Occupation serait donc probablement un phénomène de compensation ou de refuge².» Les concerts en plein air deviennent aussi l'occasion de moments d'évasion, évasion que mettent à la mode les adolescents avec leur musique swing et leur attitude zazou. Tout se passe comme

1. Stéphanie Corcy, *La Vie culturelle sous l'Occupation*, Perrin, 2005.

2. *Ibid.*, p. 240.

si à l'incitation de l'occupant à consommer des produits de la civilisation allemande répondait le besoin de s'évader de l'occupation et de se libérer par la culture.

Je verrais volontiers, dans cette forme de clandestinité et de résistance qu'offre la culture, l'équivalent symbolique des actes de résistance accomplis par d'autres dans les maquis par exemple. L'art conduit les citoyens non seulement à penser ensemble, mais aussi à « éprouver ensemble », pas seulement dans la sympathie mais aussi dans la « contradiction ». Là encore, il convient de suivre Walter Benjamin, et d'admettre qu'il ne s'agit pas d'« esthétiser la politique » – ce qui fut le lot des partis totalitaires, comme aujourd'hui les techniques de com des néolibéraux –, mais bien plutôt de « politiser l'intelligence, de politiser l'art et les savoirs, d'ouvrir en leur sein le dialogue contradictoire ». Pour pouvoir faire face au « déclin du récit », à cette disparition de la pensée contradictoire, il importe de réaffirmer la « voix poétique » de l'émancipation politique, la voix du rêve et de l'idéal qui la nourrit. Nous constatons ici cette opposition frontale entre la culture qui libère et les rhétoriques d'emprise qui enferment.

Ce qui me conduit à une deuxième remarque : s'il y a *une politique de la culture c'est bien parce que la culture comme la politique s'enracinent dans le sacré*. Sans devoir développer ce point qui a été le thème de plusieurs de mes ouvrages, je rappellerai que la culture authentique entretient un rapport étroit avec le « sacré ». Elle exige attention et pensée, mémoire, et s'oppose au simple divertissement, à la distraction et à l'oubli. Walter Benjamin, encore, nous a ouvert la voie. L'œuvre d'art, au moment de sa création, ne se dissocie jamais d'une fonction rituelle, sacrée, constatait Walter Benjamin. L'art sent venir les « crises » et les accueille au sein

de sa production ; il est toujours écartelé entre la magie et sa « valeur d'exposition¹ ».

Cette thèse de Benjamin est essentielle pour comprendre à quelle condition l'art peut nous sauver de l'appauvrissement du monde et de nous-mêmes ; toute production culturelle ne saurait être élevée à la dignité de l'œuvre d'art. Il faut qu'à distance de l'« ornement de masse » où se reflètent les aliénations sociales, l'œuvre s'ouvre à une vérité sociale ou ontologique, à une émancipation, à une liberté, bref qu'elle contienne une dimension « sacrée ». Walter Benjamin suggère que l'on puisse se représenter l'histoire de l'art comme l'histoire de processus qui se déroulent, à chaque fois qu'une œuvre authentique est créée, comme la confrontation entre ces deux pôles. Il précise : « L'un de ces pôles est la valeur *cultuelle* de l'œuvre, l'autre sa valeur *d'exposition*. La production artistique commence par des images qui sont au service de la magie. Seule l'existence de ces images est importante, non le fait qu'elles soient vues². » Le dessin de l'animal sur les parois des grottes préhistoriques est un instrument magique, il détient une valeur sacrée, une fonction cultuelle. Le fait qu'il soit « exposé », vu, est secondaire, parfois même interdit. Or, constate Benjamin, « à mesure que les différentes pratiques artistiques s'émancipent du culte, les occasions deviennent plus nombreuses de les exposer³ ». C'est exactement le fil conducteur de cet ouvrage : à mesure que le langage perd son poids de chair et de révélation, il tend

1. Walter Benjamin, « L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » (première version, 1935), in *Œuvres, III*, Gallimard, 2000, p. 81-82.

2. *Ibid.*, souligné par l'auteur.

3. *Ibid.*

à devenir une rhétorique propre aux industries du vide et à leur propagande.

Bien avant Walter Benjamin, Léon Tolstoï avait analysé dans un essai méconnu, *Qu'est-ce que l'art?*¹, comment la transformation de l'art en jouissance, en plaisir, en amusement, avait contribué à dégrader sa fonction sociale de régulation de la violence et de la contrainte. Pour Léon Tolstoï, les «œuvres» d'art ne sauraient se limiter à ce que notre civilisation présente comme telles: romans, poèmes, pièces de théâtre, peintures, sculptures, musiques... Tout cela n'est qu'une «partie infime de l'art véritable» qui irrigue toute l'existence humaine: «Toute l'existence humaine est remplie d'œuvres d'art, depuis les berceuses, les danses, la mimique, l'intonation, jusqu'aux offices religieux et aux cérémonies publiques².» L'art ne saurait, en conséquence, se trouver cantonné aux œuvres belles qui procurent du plaisir, et se «vendent» comme telles. L'estimation de la valeur de l'œuvre d'art dépend de l'idée qu'on se fait du «sens de la vie» que Tolstoï rapporte aux catégories de la religion. Léon Tolstoï nous permet de comprendre cette contradiction sociale présente, aujourd'hui encore, au sein des peuples: si l'art a l'importance qu'on lui attribue d'«unir» et de relier, comment se fait-il qu'il ne soit pas accessible à tous? À moins que l'art ne se soit privé de ses sources, religieuses pour Tolstoï, et que de ce fait, il ait cessé d'être populaire. En cessant d'être populaire, il a perdu cette fonction sacrée de relier les hommes entre eux, il a perdu sa puissance symbolique de valoir comme «religion».

1. Léon Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art?* [1898], PUF, 2014.

2. *Ibid.*, p. 58.

En invitant toujours davantage à l'exposition et à la jouissance distraite de l'œuvre, la « métamorphose¹ » actuelle de l'art fabrique une société du spectacle où la marchandise se contemple elle-même dans le pouvoir du visible et de sa consommation de masse. Aujourd'hui, et sans commune mesure avec ce qu'il en était à l'époque de Léon Tolstoï ou de Walter Benjamin, l'omniprésence des nouvelles technologies dans le tissu social et dans les dispositifs de fabrication de nos subjectivités nous conduit à « reconnaître une place centrale à l'information aux dépens de la parole, du récit et de l'œuvre de création ». Or, rien ne nous garantit que cette société de l'information soit propice à la liberté que requiert l'œuvre de création. Tout au contraire, cette société de l'information est le modèle même des « sociétés de contrôle » qui ont succédé aux sociétés disciplinaires analysées par Michel Foucault. Est-il encore possible de créer dans des sociétés de contrôle ? Est-il encore possible de créer quand les médias et les organes de diffusion culturelle sont en passe d'être achetés et « contrôlés » par des oligarques, soutiens de l'extrême droite ? Les valeurs de performance, d'efficacité, de hiérarchie, de discipline et de concurrence font peu de cas de l'empathie et de l'identification au plus vulnérable. Or, le « soin social » est la signature du développement de l'espèce humaine depuis au moins le Paléolithique.

Des recherches anthropologiques récentes ont mis en évidence des comportements, de compassion, d'entraide, d'empathie de nos ancêtres envers leurs semblables, affaiblis par des blessures, des maladies ou la vieillesse, par exemple

1. Il conviendrait ici de reprendre l'analyse d'André Malraux dans *L'Homme précaire et la Littérature*, Gallimard, 2010 [1977].

au Paléolithique. Le chercheur Jean-Jacques Hublin déclare que «des enfants handicapés ont survécu en bénéficiant de leur environnement social» – y compris chez les Néandertaliens – et conclut: «Il est difficile de séparer la biologie de la culture et même de la psychologie¹.» Notre civilisation, aujourd'hui, continue-t-elle à relever ce défi du soin social présent dès l'origine de notre espèce et auquel une parole pleine donne toute sa puissance pour transcender les tragédies de la condition humaine?

Fêter le peuple

«L'homme qui a quelque chose à dire se désole de ne pas trouver d'auditeurs, mais il est encore plus désolant pour des auditeurs de ne trouver personne qui ait quelque chose à leur dire.»

Bertolt Brecht, «Discours sur la fonction de la radio»,
cité par Philippe Baudouin, *Walter Benjamin au micro*

L'ambivalence appartient à l'essence même du langage humain. Par son intermédiaire, les sujets donnent un sens et une cohérence à ce qu'il leur arrive en apparaissant socialement dans le monde. Par son intermédiaire le langage aussi constitue une prise à partir de laquelle l'Autre risque de «me faire mes pensées», risque d'envahir tout mon être en le faisant apparaître, risque de le coloniser par ses rêves et ses valeurs. Dans tous les cas, et de manière pérenne, le langage constitue l'accroche à partir de laquelle s'imposent

1. Hervé Morin, «Un petit néandertalien, témoin du soin social durant la Préhistoire», *Le Monde*, 10 juillet 2024.

les rhétoriques d'influence. L'acte de parole, à partir du moment où il s'aligne sur l'axe des créations, troue le mur du langage et, révélant ses limites, il dévoile par le même mouvement l'emprise que l'autre peut avoir sur le sujet. La parole met au jour cette opacité singulière de tout être humain, l'imposture des langages qui prétendent pouvoir s'en saisir et le comprendre. C'est le partage de cette « désillusion » qui nous permet de « cahoter¹ » ensemble dans l'amour, la poésie et la politique. À condition préalablement d'avoir pris le risque de la « relation », des illusions qu'elle mobilise, des deuils auxquels elle contraint. Ce qui suppose de ne pas se laisser enclorre dans des « systèmes » de discours qui invoquent un monde simplifié, schématique, sans nuances et sans contradictions, bref sans paroles. Avancer en artiste sur le chemin de la parole, ce n'est pas rejeter les sciences mais accepter qu'elles soient fécondées par l'imaginaire, ce n'est pas rejeter le réel mais le situer à cette place de l'infranchissable qui nous permet de déplacer les limites de nos ignorances. Nous avons poussé très loin les « assignations identitaires » des personnes, des biens et des disciplines de la connaissance. La globalisation de la planète n'a, en aucune manière, remis en cause ces enclosures, bien au contraire, elle les a amplifiées en démultipliant les fragmentations et les émiettements des « restes » identitaires. Elle a accru les occasions de multiplier les identités – religieuses, communautaires, ethniques, raciales, de genre... – tout en affirmant des idéaux abstraits universalistes, cette division structurelle devenant l'objet de toutes les animosités, de tous les affrontements.

1. Édouard Glissant, *L'Imaginaire des langues*, *op. cit.*

Les États-nations, les sociétés étatiques des XIX^e et XX^e siècles, ont produit des structures sociales, ils ont nourri des nationalismes et des impérialismes selon un différentiel propre à chacun des pays. Ils ont exporté leurs codes d'évaluation et leurs pratiques sociales dans les autres pays du monde qu'ils ont sans cesse colonisés davantage au profit des exigences de leurs industries et de leurs économies. À terme, et malgré les contre-révolutions fascistes, ces États-nations, ces sociétés-nations ont consacré la bourgeoisie, ses mœurs et ses codes moraux, comme élites dirigeantes. Cette assignation dans le « nous » d'une nation, d'une patrie, a contribué à l'émancipation des peuples de la tutelle des nobles et des princes. Elle fut, avec la Révolution française de 1789, le « franchissement » incontestable, irréversible, même avec des bégalements de l'histoire, d'une limite dans la civilisation des mœurs. De plus, cette nouvelle découpe des structures sociales étatisées s'est accompagnée d'une modification des habitus, de ce que nous pourrions appeler « la personnalité sociale ».

Les individus se sont trouvés en demeure de devoir intérioriser deux codes normatifs à bien des égards incompatibles : l'un leur prescrivait de diriger leurs actions pour, dans toutes situations, faire prévaloir leurs intérêts particuliers, ceux de leur communauté, et enfin de leur souveraineté nationale ; l'autre les avait nourris d'égalité, d'universalisme, de « genre humain » et de principes humanistes. Cette division de la conscience étirée entre un égoïsme élargi et un idéal de générosité humaniste s'est trouvée au cœur des individus et de leurs intégration sociale. Ce clivage fut celui du « faux universel¹ », un universel méprisant la diversité

1. Pierre Bourdieu, *Contre-feux*, Raisons d'agir, 1998.

des cultures. Cette division des habitus – entre l'utilitaire et l'égalitaire – a constitué la faille au travers de laquelle la plupart des régimes nationaux se sont trouvés déstabilisés par de multiples et obscures forces depuis plus d'un siècle, et ils le sont encore. C'est dire aussi que la culture humaniste « bourgeoise » s'est trouvée, et se trouve encore fragilisée par les fascismes et les puissances néolibérales dont l'universalité de « pacotille » conduit à la sécession, à la « trahison » des élites. Le langage de ces rationalismes libéraux est devenu terriblement impuissant après s'être révélé hypocrite. Nous en sommes là, aujourd'hui encore. Les libéralismes classiques – avec leur « théodicée » d'autonomie et de liberté individuelles, de raison, de responsabilité morale – ont dû absorber au sein des États-nations les chocs des libéralismes autoritaires, des fascismes, du nazisme, du stalinisme, des néolibéralismes et des illibéralismes...

Aujourd'hui, les prétentions à la multipolarité des relations internationales constituent une transition entre le discours nationaliste et l'idéal universel. Mais il convient de ne pas s'y tromper, la notion de « pôle » implique une localité héritière de la philosophie des États-nations. C'est encore un langage qui se referme après une brève dislocation. C'est en quoi la multipolarité me paraît, à terme, une impasse, une « impasse élastique » aurait dit Richard Martin¹. Chacun de ces pôles d'ailleurs tend à écraser ses divisions internes pour mieux se présenter aux autres pôles comme un front homogène, ce qu'il n'est nullement. Territoires, nations, empires, régions, villes et localités sont traversés par des composantes multiples et diverses. Les limites ne sont

1. Cf. le film de Xavier Gayan, *Roland Gori, une époque sans esprit*, 2022.

en aucune manière naturelles mais résultent toujours de leur histoire. Les tensions politiques et culturelles sont constantes et le concept de multipolarité ne les résoud pas. Ce concept nous maintient dans des «logiques d'évitement¹» par lesquelles se trouvent rétablies les frontières des propriétés comme celles des nations. L'humanité pour survivre devra encore faire des efforts pour parvenir à s'incarner dans une «créolisation des cultures» seule à même de répondre au défi de la «mondialité²». Et de trouver un autre langage que celui des «frontières», sans pour autant précipiter les peuples et les pays dans le chaos, l'angoisse, l'insécurité, la peur... qui conduiraient à de nouvelles murailles. Les frontières commencent au niveau d'une image du corps aussi illusoire que peuvent l'être celles de l'espace et du temps dont les sciences modernes établissent le statut de mirages. Il nous faut inventer un nouveau langage à même d'intégrer les nouveaux événements scientifiques qui, à la fin du XIX^e siècle, attestent de cette crise de la représentation de l'objet³. Cette discontinuité des corps et de la matière heurte tous les «narcissismes», au premier rang desquels en politique celui des nationalismes qui reposent sur des logiques d'évitement.

Dans les logiques d'évitement, la personne (ou la nation) est décrite comme un ensemble abstrait de propriétés séparées du monde. Cette dévitalisation de la personne – comme de la Nation – a gagné l'ensemble du vivant. La

1. David Graeber, *Possibilités*, *op. cit.*

2. Federica Bertelli, *Un imaginaire pour une mondialité à faire*, documentaire, 2002.

3. Rémy Lestienne, *Whitehead. Philosophe du temps*, CNRS Éditions, 2020, p. 7.

culture des classes moyennes condamnait avec justesse les cérémonies « formelles » de la société de cour. Mais ces classes moyennes, lorsqu'elles devinrent « dominantes », ont plus que jamais coupé leurs liens avec le peuple dont elles étaient issues. Elles ont fondé leur pouvoir politique sur la propriété, le commerce et les finances, remplaçant les symboles abstraits des sociétés de cour par d'autres valeurs devenues au fil du temps tout aussi abstraites. Le développement des techniques n'a fait qu'augmenter cette perte du corps et des substances vivantes dans la structure des échanges sociaux et écologiques. Aujourd'hui, ce développement risque d'accroître la vitesse d'effondrement des démocraties si nous laissons les nouvelles technologies au pouvoir exclusif des logiques de profit. Il ne faudrait pas non plus oublier que le capitalisme international n'est « doux » que durant les périodes où ses contradictions et les mécontentements qu'il génère ne gênent pas trop ses affaires. Faute de quoi, le développement international de ces grandes industries rationalisées finit toujours par chercher le salut dans des entreprises belliqueuses. Le capitalisme a pris la mauvaise habitude de « purger » ses difficultés par des guerres. Les économies finissent toujours par y trouver leur compte, quitte à changer de mains et de pays, les peuples beaucoup moins. Les industries produisent toujours plus en modifiant simplement les matériaux à fabriquer, les chairs, elles, ne repoussent pas et se régénèrent moins vite.

La redéfinition des pôles du pouvoir international ne change en rien la jouissance de destruction des cultures si nous laissons de plus en plus les « opérations d'abstraction » s'emparer de nous, de nos structures sociales et de nos relations écologiques. L'écologie elle-même souffre d'être réduite

à des marqueurs quantitatifs. La manière même dont, au printemps 2024, les médias et les politiques évoquent cruellement les guerres en cours et celles qui se profilent, est monstrueuse car abstraite. Il me semble parfois entendre un bulletin météo auquel se réduisent aujourd'hui les informations médiatiques sur le monde, ce que l'on appelait naguère « les actualités ». *Ce langage témoigne de l'échec de fonder un ethos sur les valeurs « bourgeoises », lesquelles peinent d'ailleurs à résister à la résurgence des fascismes originaires et des illibéralismes que contenaient les démocraties libérales.* Contenir, dans les deux sens du terme.

Multiplier à l'infini des axes et des lignes de discrimination qui laisseraient, toujours davantage, une grande partie de l'humanité aux seuils de la misère, de la famine, de l'apathie politique, est voué à un échec total. L'humanitaire n'est pas l'humanité. L'humanité a besoin d'autres imaginaires dont le synopsis a été largement tracé par les poètes et les philosophes de la « créolisation » comme Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau. La créolisation n'est pas le métissage, elle implique *l'imprévisible, le contingent et le singulier*¹. Elle constitue une pensée de l'« archipel » qui nous arrache à l'inertie des continents et des territoires : « Il y a une nouvelle façon de penser parce que le schème de l'archipel [...] ne mène pas à la notion de territoire. La notion de territoire est une notion continentale ; et je dis que les systèmes de pensée occidentaux, qui sont si beaux et qui ont été si mortels, ne se massifient que de manière continentale. Ils ne peuvent pas se massifier de manière archipélique². » C'est maintenant

1. Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996.

2. Édouard Glissant, François Noudelmann, *L'Entretien du monde*, Presses universitaires de Vincennes, 2018, p. 13.

cette exigence-là à laquelle nous nous trouvons confrontés : comment dépasser l'enfermement du langage national sans tomber dans les affres de la globalisation néolibérale ou le « localisme » réactionnaire des sectes ethnoreligieuses ?

Tel est le défi que nous devons relever. Et nous ne le relèverons qu'en intégrant sans réserve et sans concession « la culture populaire », ses valeurs et ses mœurs incarnées, sa décence ordinaire, si longtemps méprisées par la bourgeoisie comme par la noblesse. C'est le peuple qui se fête lui-même, comme disait Goethe, dans le « chaos » du Carnaval et ses « logiques de plaisanterie¹ ». Il faut en finir avec ce puritanisme qui n'a nourri que l'esprit du capitalisme en brisant la joie de vivre et les fêtes du corps. Les humanismes occidentaux, eux-mêmes, ont fini par se laisser corrompre par ces esprits chagrins, tel Calvin², et leur haine du corps, de la matière, du vivant. Stefan Zweig rappelait que : « L'ascète est le type le plus dangereux de dictateur. Celui dont la vie n'est pas pleinement humaine, celui qui ne se pardonne rien, se montrera toujours intransigeant à l'égard des autres³. » L'idéologue et le théologue peuvent facilement devenir féroces et inhumains, leur « secret », écrit encore Stefan Zweig, « c'est le secret éternel des dictateurs : la terreur ». Ils en deviennent parfois les professionnels rationnels. Ce qu'ils haïssent avant toute chose, c'est la « vie », la vie des êtres en relation, la pulsation des corps qui donnent sa chair à la parole et son « tempo » au discours. Leur langage a perdu la saveur de l'oralité. Nous nous devons de la réintégrer au

1. David Graeber, *Possibilités*, *op. cit.*

2. Stefan Zweig, *Conscience contre violence, ou Castellion contre Calvin*, Le Livre de Poche, 2013 [1936].

3. *Ibid.*, p. 65.

sein de nos vies, au sein de nos villes, au sein de nos paroles. Réintégrer l'oralité au sein de l'écriture, c'est, par exemple, ce que les écrivains de la créolisation ont accompli. C'est ce que Dante Alighieri avait eu l'audace d'accomplir avec son «éloge de la langue vulgaire¹» qui restitue à l'écriture le lait du rêve et l'odeur de la «panthère parfumée». Il nous faut aujourd'hui, sans détruire ou négliger l'écriture, réintégrer l'oralité dans nos échanges numériques. Non se satisfaire de la débilité des émoticônes, sorte d'acronymes des émotions, mais faire exploser la sécheresse des mails et des rangées ordonnées des messages déposés dans les cimetières des items, par une dimension festive, joyeuse et carnavalesque.

Il ne s'agit pas d'imposer une langue comme le font tous les colons – ou leurs doubles spéculaires – d'hier et d'aujourd'hui, mais de réclamer le droit à la diversité, au multiple et à l'opacité. Édouard Glissant a montré que l'opacité n'est pas l'obscurité, mais la reconnaissance d'un point de fuite dans la parole qui contourne la signification du langage, toujours en retard sur le «devenir» du monde, par la puissance du sens et le pouvoir de l'ambiguïté. Le devenir refuse l'enfermement dans un langage où les mots tuent en désignant le vivant par des signaux abstraits, convertis en liquidités continues et quantifiées. C'est très concret, nous y sommes. Les acronymes et les chiffres pilotent nos vies «arrangées», alignées, assignées. Il est urgent de les «déranger». Pussions-nous lancer un mot d'ordre, un appel à vivre sans chiffres et sans acronymes en exigeant, ensemble, un jour, un jour seulement, une fois par mois de parler à

1. Dante Alighieri, «De l'éloquence en langue vulgaire» [1303-1304], in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1965.

une voix humaine, de refuser les éléments de langage des plateformes. Initiations de nouvelles formes de guérilla joyeuses et pacifiques, comme refuser une fois par mois de parler la langue des chiffres et des acronymes, de nous soumettre aux protocoles du travail fantôme, exiger une rencontre en présentiel et en paroles libérées pour se parler de nos activités professionnelles et scolaires, créer des lieux institutionnels d'inventivité démocratique ainsi qu'ont su le faire aux pires moments de notre histoire des pédagogues humanistes comme Célestin Freinet, Ovide Decroly, Janus Korczak... pour apprendre aux enfants la dignité et le respect si maltraités aujourd'hui.

Lorsque le 1^{er} décembre 1955, Rosa Parks refuse de céder son siège à un passager blanc dans un bus, ce qui était alors exigé par les lois ségrégationnistes locales, elle rend caduque une prescription du langage raciste. Arrêtée, Rosa Parks devient la figure emblématique du mouvement des droits civiques aux États-Unis. Son arrestation déclenche une campagne massive contre la ségrégation raciale dirigée par Martin Luther King et qui durera plus d'un an. Le boycott des bus de Montgomery en Alabama conduit à une saisine de la Cour suprême des États-Unis qui décide de déclarer inconstitutionnelle la ségrégation raciale dans les bus publics. Ce n'est pas seulement un siège que Rosa Parks a refusé de céder, mais le langage qui l'assignait à devoir se déplacer dans l'humiliation. En prononçant une parole révolutionnaire, elle a franchi les limites de ce langage d'assignation identitaire en pulvérisant le signe auquel la langue était réduite. Elle a refusé l'alignement et l'assignation à des places numérotées.

Lorsque le 10 juin 2024, face à la montée de l'extrême droite aux élections européennes en France et au délitement

des partis macroniens, François Ruffin lance l'idée d'une nouvelle coalition des principaux partis politiques français de gauche, il le fait sous la bannière d'une expression : « le Nouveau front populaire ». La réussite de cette coalition doit beaucoup à l'effet de ce « signifiant ». Ce signifiant produit un événement politique qui a un effet immédiat et contribue à contraindre les chefs de partis de la gauche française à l'union pour affronter l'épreuve des élections législatives. Il va de soi que ce « signifiant » doit rencontrer une « force sociale » pour produire ses effets. Il en va ainsi en politique comme en psychanalyse. Ce jour-là, le passé des années 1934-1936 ne s'est pas reproduit comme trace, mais sa résurgence sous une forme actualisée a fait interprétation du présent.

Parfois, c'est un mot d'esprit, un trait d'humour qui détient un effet dévastateur ou émancipateur. Une anecdote célèbre rapporte qu'au moment où Picasso vivait à Paris durant l'Occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale, son atelier fut visité par des officiers de la Gestapo. Un des officiers apercevant une photographie de Guernica lui aurait demandé : « C'est vous qui avez fait ça ? » À quoi Picasso aurait rétorqué : « Non, c'est vous. » Cette réplique, à la limite de la *joke*, retourne la situation tragique et angoissante en comédie.

Tel est le pouvoir de la parole lorsqu'elle se fait mot d'esprit. Dans son ouvrage, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*¹, Sigmund Freud relate ce mot d'esprit qui évoque l'histoire du condamné à mort que l'on emmène un

1. Sigmund Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, 1969 [1905].

lundi matin vers l'échafaud et qui s'écrie : « La semaine commence bien ! » C'est, propose Freud, le rôle du Surmoi ici que d'abandonner les impératifs catégoriques féroces de la conscience morale pour une attitude parentale de bienveillance : en provoquant une attitude humoristique face à une situation de désespoir, il écarte la réalité et sert l'illusion. C'est comme si l'humour manifestait bonté et consolation à un Moi épouvanté en lui disant : « Regarde ! Voilà le monde qui te semblait si dangereux ! Un jeu d'enfant ! Le mieux est donc de plaisanter ! »

Si nous voulons bien nous souvenir que le Surmoi est psychanalytiquement parlant l'héritier de l'instance parentale, il est sociologiquement parlant l'intériorisation des injonctions sociales qui fabriquent les habitus du sujet. De ce fait, « l'humour » nous invite à nous demander comment nous pourrions faire pour que, par les failles du langage, surgisse la lumière d'une parole qui fasse tout autant vérité subjective que consolation sociale. Que pourrait être une civilisation qui placerait l'humour au centre de ses mœurs sans renoncer ni à la force du chaos, ni à la cohérence du discours ? Une chose est sûre, une telle civilisation nous éviterait de finir comme ces veaux, évoqués par Bertold Brecht, qui, « insatisfaits de ceux qui les tondent, les nourrissent et les gardent, résolurent en désespoir de cause d'essayer le boucher² ».

1. Sigmund Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p. 375.

2. Bertold Brecht, *Écrits sur la politique et la société*, op. cit., p. 141.

CHAPITRE XI

Une fiction pour conclure : les sirènes de l'emprise

Les Grecs nous ont légué des mythes et des textes philosophiques que devrait connaître tout citoyen intéressé par la puissance de l'imaginaire du langage. Cette puissance évolue avec le temps et la société, par les moyens dont il se dote pour exercer son emprise sur les sujets ou leur permettre de créer. C'est ce qui me conduit à proposer aux lecteurs une fiction pour évoquer ce rapport malicieux du sujet à la séduction de la voix, de la langue et du langage. À la manière d'un réalisateur de film ou d'un metteur en scène, je leur propose trois « tableaux » susceptibles d'éclairer le long cheminement qui conduit chacun, à son époque et selon sa culture, à naviguer sur la mer de la langue, en lui souhaitant l'habileté, l'audace et la ruse d'Ulysse.

La tradition philosophique attribuée à Épicure la doctrine selon laquelle la langue est la pire et la meilleure des choses. L'importance de la parole rationnelle provient de sa capacité à nous conduire à la sérénité de l'âme, c'est-à-dire à cet état

que les épicuriens nomment «ataraxie», impassibilité. La langue peut être utilisée pour atteindre la vérité, dissiper les peurs irrationnelles et les mensonges, consoler et dissiper les peurs, comme la peur de la mort ou la crainte des dieux, obstacles au bonheur et à l'amour. La langue se met alors au service d'Éros. Cependant, la langue peut aussi être utilisée de manière malveillante et haineuse, induire en erreur, conduire à des malentendus, des conflits et des souffrances. La langue sert alors les intérêts de Thanatos. Cette dualité de la parole et du langage humain, cette ambivalence leur donne une valeur de *pharmakon*, poison et remède à la fois, dont l'effet est défini par l'usage qu'on en fait.

Par le «pouvoir magique» de la parole et du langage, les humains s'influencent les uns les autres. Par sa puissance symbolique, la langue peut guérir les malheurs des humains, conduire à l'extase et à l'amour, soigner la détresse et restaurer la dignité ou déboucher sur la destruction, mener à l'emprise tyrannique ou au chaos. Les contes, les légendes, les mythes et les fictions mettent en récits ce pouvoir maléfique ou thérapeutique des paroles, du langage et de la langue. Dans l'*Odyssée*¹ d'Homère, les paroles de Nausicaa consolent Ulysse, le guident et le restaurent dans sa dignité. Les paroles de la nymphe Calypso convoient séduction et promesses. Si celles de la magicienne Circé transforment les compagnons d'Ulysse en porcs, elles sont aussi celles qui leur rendent leur apparence humaine, les conseillent, les assistent et les guident en les avertissant des dangers à venir. Parmi eux, les chants envoûtants et mortifères des sirènes ne sont pas des moindres.

1. Homère, *Odyssée*, Garnier-Flammarion, 2017.

Ulysse et les sirènes

Dans le chant XII de l'*Odyssée* d'Homère, les sirènes sont décrites comme des femmes hybrides, mi-femmes mi-oiseaux, affublées de pattes et de plumes, dont l'exceptionnelle mélodie de leurs chants envoûte les marins, les désoriente et les conduit à fracasser leurs navires sur des récifs où ils finissent dévorés par les séductrices. Homère décrit les sirènes comme des monstres sacrés, couchées dans l'herbe au bord du rivage, entourées par les squelettes et les chairs desséchées des hommes qu'elles ont fait périr. Magnifique fiction qui fait de celui qui écoute les voix, les chants magiques, une victime sous l'«emprise» des ensorceleuses. C'est un des premiers récits rapportant des cas cliniques d'«empoisonnement par l'oreille» accompli par des femmes fatales. Les appels perfides de ces séductrices invitent «à l'oubli et à l'abandon des repères», telles les imprécations des agitateurs et des propagandistes, ou les discours de séduction des prédateurs sexuels. Dans tous les cas, de telles voix, de telles paroles paralysent les proies et les empêchent de se défendre. Il en sera toujours ainsi tout au long de notre histoire : les voix des sirènes nous entraînent au fond du gouffre, vers le néant dont le charme est la voie d'appel.

On se souvient de la manière dont le rusé Ulysse leur échappa. Averti du danger par la magicienne Circé, Ulysse convoque ses hommes, et alors que la brise gonfle les voiles et que le navire s'éloigne rapidement du rivage, il leur dit : «Mes amis, je ne veux rien vous cacher. Un terrible danger nous attend avant de retrouver notre chère Ithaque. Nous devons bientôt longer le pays des sirènes. Les sirènes sont

des monstres, mi-femmes mi-oiseaux, aux chants merveilleux. Prenez garde! Car leurs voix entraînent les marins au fond des eaux. Écoutez-moi bien! Quand le moment sera venu, vous m'attacherez solidement au mât du bateau car je veux entendre leurs chants sans devoir sauter dans les eaux bleues. Si je vous supplie de desserrer les nœuds qui m'emprisonnent, désobéissez et donnez un tour de plus à mes liens. Maintenant, retournez à vos postes.» Ensuite, Ulysse se saisit d'un grand morceau de cire et avec son poignard en découpe des morceaux qu'il place dans les oreilles de ses compagnons. Bientôt, les sirènes aperçoivent le bateau et lui tournent autour, entonnant leurs plus beaux chants de séduction funeste. Ulysse est ensorcelé par la douceur qui sort de leurs lèvres, il se tortille et tente de se détacher, en vain. Seul, ligoté au mât, les mains et les pieds entravés, Ulysse goûte le délice de leurs voix qui se déversent de leurs lèvres. Il prête l'oreille aux louanges que les sirènes lui adressent et se délecte de leurs promesses, promesses d'immortalité, de savoir absolu, de jouissance ininterrompue et sans limites. Sous l'emprise de leurs «voix ensorcelantes», il exige, en vain, de ses compagnons d'être délivré. Inutilement. Le bateau poursuit sa route, au grand désespoir des sirènes dont certaines versions affirment qu'elles en moururent de chagrin et de colère.

Ulysse, par la ruse que lui avait suggérée Circé, la magicienne, parvient à surmonter l'épreuve face à laquelle tout homme avant lui avait échoué. Sa stratégie lui donne le plaisir d'entendre les voix ensorceleuses sans en payer le prix de sa vie. Ulysse, une fois encore, s'est glissé entre Éros et Thanatos, détournant le destin réservé aux autres mortels. Il a frôlé la mort, goûté aux charmes de l'appel du néant,

et a pu ainsi entendre le plaisir « inouï » que procurent les mélodies de l'emprise, les voix au charme maléfique. Ainsi va la rumeur, la propagande, l'agitation et l'exaltation des passions collectives et individuelles lorsqu'échouent les relations d'emprise défaites par les ruses de la raison et de l'agilité. L'intelligence du rusé Ulysse, sa capacité de « faire feu de tout bois », sa force physique et sa fraternité avec ses compagnons, constituent la base de cette « fiction » initiatique, de cette fabulation d'apprentissage. Le commerce avec les Dieux guide l'épopée. C'est une figure anthropologique du sujet humain et de son devenir dans ses rapports à la voix et au langage qui est mise en mythe. Les humains sont invités à s'identifier aux figures héroïques qui tentent d'échapper à l'« emprise » de la Providence, de la colère des Dieux, à la fatalité des forces du mal et du chaos.

Des siècles durant, les mythes gréco-romains, les récits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ont été installés dans la culture occidentale comme des fictions initiatiques, des romans d'apprentissage glorifiant la *métis* (ruse), l'intelligence tactique, le courage, la raison, l'audace, l'agilité et la force d'Ulysse, sa solidarité avec ses compagnons d'infortune. Puis, arriva le temps de la modernité, de sa précarité, de sa solitude, de sa richesse technique et scientifique qui, tous les jours davantage, accroît le pouvoir humain sur la nature et l'appauvrit en expériences puissantes et essentielles fécondées par l'imaginaire. Les forces de vie (Éros) appelées à lutter contre les forces de mort (Thanatos), le chaos et l'entropie qu'elles produisent, changent de nature. Un « désenchantement du monde¹ » s'installe progressivement, tend à méta-

1. Max Weber, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, *op. cit.*

morphoser les forces du chaos autant que les puissances de vie qui y résistent.

« Les relations d'emprise » auxquelles les humains doivent se soustraire sont de moins en moins des forces « naturelles » qui fabriquent leurs destinées que les aléas d'un monde social, économique et politique. Les causes que ces mêmes humains attribuent à leurs malheurs sont de moins en moins « surnaturelles » et de plus en plus souvent rationnelles et pratiques. Cette désacralisation du monde s'accompagne de revendications toujours plus intenses de liberté, d'égalité, de savoirs scientifiques et techniques. Le champ des relations d'emprise se transforme, il devient à la fois plus économique, politique et psychologique. Les « fictions » initiatives de la civilisation moderne portent les traces de cette transformation.

Les sirènes ne sont plus ce qu'elles étaient

Dans les fictions modernes, les sirènes se font plus aguerries, les humains semblent moins confiants dans les stratégies de la raison, moins assurés de la force de leur parole, moins disposés à cette fraternité des compagnons d'Ulysse. Dans la modernité, les humains désolés, naufragés dans la « foule solitaire » des masses convoitées par les totalitarismes politiques et culturels, peinent davantage à résister à l'emprise des sirènes. Ils sont à la fois plus sceptiques et plus crédules. Ils ne croient plus qu'aux preuves fournies par les sciences tout en étant crédules, prompts à gober les *fake news* que déversent de manière continue et multiple les propagandes et la télécratie. C'est la tragédie d'une modernité épanouie jusqu'à l'absurde avec le XIX^e siècle finissant,

convaincu que toute solution ne saurait être que « technique » et offrant au siècle suivant les désastres d'une telle illusion, les ravages des industries du néant accomplis lors des deux guerres mondiales. Il est facile de se convaincre de cette nouvelle fragilité, de cette nouvelle précarité du devenir humain en comparant la version homérique d'Ulysse et la version moderne qu'en propose James Joyce avec son roman *Ulysse*¹.

James Joyce s'enfonce, et nous égare, dans le labyrinthe d'une réécriture du récit homérique en le mettant à la sauce aigre-douce de l'absurde, de la dérision, de l'angoisse face à la montée des nationalismes et de l'antisémitisme. « La forme du roman est le fond en surface » : absence de ponctuation, fluidité déstructurante du texte, hybridation des langues et des intrigues, pulvérisation de la raison et fuite dans tous les sens de l'histoire. Le langage y perd en cohérence et en signification, ouvert qu'il est aux forces des ténèbres qui pulvérisent la raison et assombrissent la morale. La matière humaine se révèle à l'image du monde de la nouvelle physique, troué, agglomérant vide et molécules, indéterminé et incertain. Le langage ne saurait en demeurer indemne. L'épopée se fait monologues, les images sont pulvérisées comme le sens, subsistent les « moments d'émotion » et les « cris rythmiques »².

Le roman raconte les déambulations et les élucubrations de deux personnages, Léopold Bloom (Ulysse) et Stéphan Dedalus (Télémaque), dans Dublin le 16 juin 1904. Le roman réécrit l'*Odyssée* d'Homère, il transgresse toutes les

1. James Joyce, *Ulysse*, Gallimard, 2013 [1922].

2. Pour reprendre les termes de l'excellente préface [1995] de Jacques Aubert, à James Joyce, *ibid.*, p. 20.

règles littéraires et se présente comme un labyrinthe dans lequel le lecteur égaré est invité à chercher lui-même le sens du récit. À plus d'un titre, ce roman est considéré comme illisible et en même temps reconnu comme constituant un monument narratif d'une extrême importance de l'histoire de la littérature. Sans devoir m'appesantir sur la structure stylistique du roman, je soulignerai simplement, et une fois encore, que la forme narrative est l'étoffe de l'histoire elle-même: l'«inouï» que rencontre Ulysse dans les chants envoûtants des sirènes de l'*Odyssée* d'Homère n'est rien d'autre que cet effondrement du langage, son démantèlement qui provient de la pulvérisation, de la fragmentation extrême du «sens» au profit de la force des «sons», de la violence insensée des chants primitifs.

Les critiques littéraires de Joyce ont suggéré, non sans pertinence, que le véritable Ulysse de Joyce n'est autre que son lecteur qui, tel l'Ulysse homérique, doit surmonter toutes les épreuves que les Dieux ont placées sur son chemin, ici les embûches stylistiques de Joyce qui ne cessent de dérouter la lecture. Les voilà nos sirènes, lecteur, dans les embûches de la langue offertes à la navigation du sens. Ce que l'Ulysse d'Homère surmonte par la ruse de la raison, Léopold Bloom, l'Ulysse de Joyce, «vendeur d'annonces publicitaires pour la presse», le subit à sa manière, la moderne, celle de l'angoisse, du monologue intérieur, de l'acte poétique, de la résignation, naviguant avec son lecteur dans les flots et le brouhaha d'un monde submergé par les voix multiples et intruses, voraces et dévorantes, aguicheuses qui risquent, à tout moment, de rendre insensés les scénarios et les personnages. Le terme de «roman» ici n'a plus son sens traditionnel. L'ouvrage est découpé en «épisodes» sans

« chapitres », les personnages disparaissent comme ils sont apparus, à la manière d'un poème où « l'acte d'énonciation » prévaut sur la cohérence et « le sens des énoncés ». L'épopée héroïque a été remplacée par le grand corps « mystique » de l'ouvrage. Joyce nous convoque par l'intercession de son personnage à devoir affronter la crise des valeurs positivistes et naturalistes. Là est la nouvelle Odyssée de Léopold Bloom, et celle à laquelle Joyce nous contraint. C'est une narration expérimentale qui emprunte la forme du mythe en tant que celui-ci « vient toujours en lieu et place d'une faille irréductible d'un discours sur la vérité du monde et des êtres, et ouvre l'espace des lettres à un autre jeu du langage, celui de la poésie¹ ».

Dans l'Odyssée de Joyce, Léopold Bloom, Ulysse moderne, déambule dans Dublin, comme Ulysse naviguait sur les mers. L'état de somnolence que produisent les Lotophages² est censé dans la modernité provenir de la religion dont les savoirs et les techniques affranchissent les humains. Si l'homme moderne s'en est libéré, c'est moins pour s'émanciper de l'état de minorité politique que pour céder aux plaisirs égocentriques et immédiats des sociétés modernes de consommation de pacotilles standardisées et de spectacles hédoniques bon marché. La chute de la transcendance n'est pas libération, mais naufrage dans le grand « fleuve de l'oubli » permis par les drogues, les publicités commerciales, l'adultère et autres artéfacts. L'illusion du progrès

1. Jacques Aubert, *ibid.*, p. 15.

2. Les Lotophages dans l'*Odyssée* d'Homère sont ce peuple mangeur de lotus dont le fruit a la propriété d'effacer la mémoire de ceux qui le mangent et de leur faire perdre le désir de retourner chez eux. Le mythe symbolise les dangers de l'oubli et de la complaisance à s'abandonner aux plaisirs immédiats en renonçant à ses responsabilités et à son désir.

est un rêve de Lotophage! Ce n'est plus Ulysse qui, dans l'*Odyssée* d'Homère, visite le pays des morts pour deviner les mystères de la vie, ce sont les morts qui viennent hanter les vivants pour les désenchanter, leur annoncer l'absurdité et le néant de l'existence comme l'inutilité des croyances dans les transcendances.

L'art et le langage sont devenus des formes mortes où parler ne signifie rien d'autre que n'avoir rien à dire. Ce qui accroît l'urgence de parler et le rien de ce qui reste à dire. Joyce place le journalisme au premier rang de cet art oratoire sans vie, sans chair et sans esprit. L'écrivain, James Joyce, souffre du mal de la modernité de ce xx^e siècle émergent dans l'absence angoissante d'imagination et l'épuisante urgence à écrire. Il faut prendre terriblement au sérieux cette navigation du moderne entre le Charybde de la défaillance de l'imaginaire (si riche dans l'épopée) et le Scylla de l'urgence de porter l'écriture aux limites de l'«insu» pour donner une ombre de sens au monde et à soi-même. Là se déploie la forme lyrique de l'*Odyssée* du sujet moderne.

L'*Ulysse* de Joyce est une aventure dans et par le langage qui bifurque à partir de l'épisode des sirènes: les possibilités et les limites qu'offre la langue y sont explorées de manière toujours plus radicale et explosive. Syntaxe, structure des sons et des sens sont tordus, poursuivis, torturés jusqu'au point où les mots, voire les phonèmes et les lettres qui les composent acquièrent une indépendance au-delà de toute signification. C'est cette puissance sonore du langage qui fait la séduction fatale à laquelle les personnages ont l'obligation d'échapper. Faute de quoi nous nous engouffrerions avec eux dans le néant. Là est le danger de cette étrange «*Odyssée* moderne». Les sirènes de Joyce sont représentées

par deux charmantes tenancières de bistrot, Miss Douce et Miss Kennedy, qui accueillent et flirtent avec les clients, un piano dans l'arrière-salle joue une musique enveloppante. Le vrai danger se trouve dans la musicalité affolante du texte, davantage que dans les deux serveuses censées personnifier les sirènes de l'*Odyssée*. La sexualité dévoile sa dette à Thanatos.

Léopold Bloom entre dans l'hôtel Ormond où se trouvent ces ravissantes séductrices. Il est accompagné d'un ami. Tous deux sont près de la porte, tandis que Boylan, l'amant de la femme de Léopold, et un autre personnage flirtent avec les serveuses. Puis, Boylan se retire, et Joyce laisse sous-entendre qu'il va rejoindre sa maîtresse, Molly Bloom, la femme de Léopold. Celui-ci le sait et en souffre, il pense à sa femme et à son infidélité, tout en rédigeant une lettre pour Martha, sa maîtresse espérée. L'existence ordinaire, médiocre et absurde des naufragés de la ville de Dublin au début du xx^e siècle n'est troublée que par la voix de « basse barilonnante » d'un client du bar (Ben Dollard) qui entonne une chanson sur la résistance irlandaise, le nationalisme irlandais et la nostalgie. Bloom se décide à partir, quitte le bar, soulagé d'avoir pu se soustraire aux discours et aux chants nationalistes, comme aux inévitables tournées qui les accompagnent. Il croise une prostituée qu'il connaît, il l'évite discrètement – toujours la fuite du moderne –, tiraillé par ses intestins, et attend le moment opportun pour conclure l'odyssée du chapitre en pétant. Le monde n'est que du vent, autant en prendre son parti.

Nous sommes bien loin de la ruse d'Ulysse et de ses sirènes. Et pourtant, les deux Ulysse sont confrontés à la même perfidie des voix ensorcelantes, des « femmes-oiseaux »

d'Homère comme celles émergentes des chants nationalistes et antisémites des personnages de Joyce. Mais « le commerce avec les Dieux s'est métamorphosé en tensions psychologiques et politiques entre humains ». L'emprise à laquelle il faut se soustraire se transforme aussi. La menace est celle des fascismes émergents, de leurs intolérances et de leurs violences. La menace aussi est celle de la solitude urbaine, de la monotonie et des malentendus de la vie quotidienne. Plus d'héroïsme, le soulagement opère dans les parties les moins nobles du corps. Difficile de faire de cet Ulysse moderne un idéal pour roman d'initiation. Les fascismes en proposent des « contrefaçons » standardisées, normalisées, inexpressives, sans les particularités et les diversités du vivant.

L'épisode qui suit celui des sirènes évoque avec force la question du nationalisme irlandais et celle de la haine des Juifs dans un style de discours dépourvu d'arguments et de véritables débats idéologiques. Joyce suggère les discours renaissants des agitateurs et des propagandistes, réduits à des monceaux d'idées reçues, des tombereaux de slogans conformistes et autoritaires, et à l'atmosphère irrationnelle qui invite à l'action violente. Nous nous rapprochons de la structure des discours de propagande et d'agitation qui visent à « s'emparer » de l'autre sans avoir à dialoguer avec lui. C'est un discours de « bistrot », comme l'époque (les années 1920) en connaît à profusion, et qui sont en train, notamment grâce à la radio, de devenir des « excitants » politiques. Joyce place cet épisode en lieu et place des « cyclopes » du discours homérique. Les voilà, nos nouveaux « cyclopes », dans la jungle urbaine de Dublin. Il faut les fuir, comme naguère Ulysse l'avait fait lorsqu'ils étaient enfermés, lui et

ses compagnons dans la grotte de Polyphème, lequel avait bien l'intention de les dévorer un par un.

Le récit homérique nous rappelle que c'est par une « ruse du langage » qu'Ulysse sauva sa vie et celle de ses compagnons. Ulysse, parvenu à enivrer Polyphème, attend que le cyclope soit endormi pour lui planter un pieu dans son œil unique. Aveuglé, le cyclope hurle de douleur et demande de l'aide à ses frères. Ceux-ci veulent connaître le nom de l'agresseur de Polyphème qui hurle que « c'est Personne qui m'a aveuglé! ». Personne, voilà le nom que lui avait donné Ulysse s'enfuyant avec ses compagnons, tous accrochés au ventre des moutons, et que répète stupidement le cyclope. La ruse d'Ulysse lui sauve la vie. Langage et raison sont consubstantiels des ruses et des stratégies de l'espèce humaine – l'une des espèces la moins pourvue en force et en adaptation physique – qui lui ont permis de survivre et de se développer. Personne, c'est aussi, pour Theodor Adorno, la tragédie du rationalisme grec : abandonner sa subjectivité pour sauver sa peau !

Que Joyce place le nationalisme et l'antisémitisme à cet endroit de l'épopée homérique est un témoignage fort de son humour désespéré et de sa lucidité. La voix séductrice qui appelle au gouffre et au néant peut aussi devenir la force d'un langage dont la ruse permet d'échapper à la mort et à la dévoration. Néanmoins, avec Joyce, l'Ulysse de la modernité a perdu les « illusions de la parole rationnelle », la ruse de l'intelligence, le texte lui-même démembré le langage, altère ses sens, fragmente jusqu'au chaos les défenses contre l'emprise des paroles perfides, des chants ensorceleurs. Place à l'absurde pour sauver sa peau, ne demeurent que les ori-peaux de la langue.

Les personnages de Joyce sont des personnages complexes qui combinent ruses, douleurs, esquives et souffrances morales pour naviguer dans le grand labyrinthe social des villes irlandaises. Ils ont perdu l'« aspect héroïque » de l'Ulysse d'Homère pour rejoindre le profil médiocre des hommes et des femmes « moyens », presque normaux, avec leurs défauts et leurs vertus à hauteur ordinaire. Comme l'Ulysse d'Homère, Léopold Bloom utilise souvent des subterfuges, des ruses pour s'extraire des situations inconfortables qui ont perdu leurs charmes magiques et leurs forces monstrueuses. Le cyclope n'est plus qu'un « braillard » nationaliste et antisémite. Léopold adopte des tactiques de survie, des fuites sans gloire face aux préjugés antisémites et aux souffrances imposées par une vie conjugale malheureuse. Léopold Bloom n'est pas dénué de capacité d'aimer et d'empathie, mais il est entravé dans ses pérégrinations urbaines par les nouvelles tensions sociales et les normalisations galopantes de la modernité. La chose est encore plus évidente chez sa femme, Molly Bloom, qui s'épanche dans le long monologue clôturant le roman. Elle nous offre un spectacle de désolation et de révolte, offrant un point de vue intime et profond sur la condition sociale et la psyché féminines en ce début du xx^e siècle. La banalité humaine n'a plus l'épopée pour se glorifier de ses faiblesses, elle a besoin de la psychanalyse.

La psychologie a remplacé la mythologie, les normes de comportement et les contraintes morales ont remplacé les actes héroïques. Les conversations et les monologues intérieurs tendent à se substituer aux paroles magiques et aux voix ensorcelantes. C'est comme si Ulysse, figure de notre humanité, avait perdu la capacité d'échapper à l'appel des forces de mort par la ruse de l'intelligence, avait en grande

partie renoncé à cette puissance symbolique du langage qui déchire les filets de l'emprise des monstres imaginaires qui veulent le dévorer. Le sens une fois « éclaté », il ne reste à l'Ulysse moderne de Joyce que la pratique de la lettre, l'expérience des fragments sonores, des débris des significations, des rebus de l'imaginaire, dont il doit se contenter pour échapper à l'appel du néant en confrontant les sujets humains à leur propre perte.

Tout est disloqué, orthographe, syntaxe, sémantique, unité de la langue (quatre langues dans le texte), unité de l'histoire et du temps. L'Ulysse moderne de Joyce s'avance dans une jungle, un maquis de signes et de sons qui exige du lecteur un dépassement héroïque, tragique de confrontation à la perte, à l'œuvre de la pulsion de mort dont le xx^e siècle va faire ses délices. La colonisation du vivant est en marche, la prolétarianisation des existences se poursuit tous les jours. Pour Walter Benjamin, nous sommes riches d'informations sur le monde mais pauvres d'histoires merveilleuses à raconter et à partager : « Une toute nouvelle pauvreté s'est abattue sur les hommes avec ce déploiement monstrueux de la technique. [...] Que vaut en effet tout ce patrimoine culturel s'il n'est pas lié pour nous justement à l'expérience ? [...] Cette pauvreté d'expérience ne concerne pas seulement nos expériences privées, mais aussi celle de l'humanité en général. Et c'est en cela une forme nouvelle de barbarie¹. »

Cette nouvelle précarité humaine sature l'écriture de l'Ulysse moderne de Joyce avec ces personnages qui tentent désespérément de se soustraire à l'emprise funeste des forces sociales et psychologiques au moyen de la technique, palliatif

1. Walter Benjamin, *Expérience et pauvreté*, Payot, 2011 [1933], p. 39-40.

d'un réel perdu, qui, en retour, accroît la perte. Le commerce avec les Dieux s'est estompé au profit de monologues intérieurs solitaires, angoissés, parfois insensés, mais toujours profondément humains. De nouvelles techniques propres à impressionner les foules se développent sans cesse et finissent par recouvrir de leur porte-voix haineux les errances solitaires. Les pouvoirs plébiscitaires des nationalismes et des totalitarismes commencent à envahir les vies publiques et privées. La civilisation « désenchantée » de l'Ulysse moderne de Joyce est sans défense face aux propagandes politiques des partis totalitaires qui s'emparent des masses. Elle a perdu le courage de l'Ulysse d'Homère, la force de sa raison et l'habileté de ses ruses, la solidarité avec les compagnons comme le commerce avec les Dieux. Le « viol psychique des foules » est possible et Hitler peut se réjouir : « La propagande nous a menés vers le pouvoir, la propagande nous a permis de conserver depuis le pouvoir, la propagande, encore, nous donnera la possibilité de conquérir le monde¹. » L'Ulysse moderne a perdu sa figure héroïque. S'il persiste un résidu d'héroïsme chez l'homme moderne, c'est lorsqu'il lui arrive de s'interroger sur le bien-fondé des règles et des conventions sociales auxquelles il adhère jusqu'au conformisme et à l'imposture ; ce sera, le temps d'un soupir, de suspendre son adhésion à ce flux de la rationalité logistique qui l'emporte jusqu'aux rives des fascismes et des néolibéralismes. En ce sens, et en ce sens seulement, les fuites et les évitements de Léopold Bloom sont des actes « héroïques ».

1. Hitler, cité par Serge Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande politique*, Gallimard, 1992 [1952], p. 359.

L'Odysée artificielle

La dystopie aujourd'hui tend à remplacer le mythe et le roman du siècle dernier. Si nous cherchons un texte de fiction analogue à ces récits d'initiation que constituent, de mon point de vue, l'*Odysée* d'Homère et l'*Ulysse* de James Joyce, je pense que nous pourrions en trouver un dans la dystopie écrite par Alain Damasio, intitulée *Les Furtifs*.

Dans ce roman, une intelligence artificielle, nommée « Intelligente Avenante », écoute et guide les individus, capte en permanence leurs données et anticipe leurs besoins, en associant le sécuritaire et le publicitaire. Cette IA « logée comme une araignée de lumière au fond d'une base de données pense à eux, amoureusement, à chaque instant¹ ». Elle inonde les individus, dont le code définit une appartenance à une classe sociale, de messages publicitaires les invitant à consommer ce dont ils sont censés avoir besoin. La ville « libérée » de la politique est une ville « soustraite à la gestion publique et intégralement détenue et gérée par une entreprise privée. Son maire est nommé à la majorité simple des parts² ». Des messages publicitaires flottent comme des nuages brumeux au-dessus de la ville et chaque foulée des passants déclenche des crépitements publicitaires qui proposent produits ou services. À moins qu'anticipant leurs désirs, des façades, des portes ou des vitres ne renvoient aux passants par interface tactile l'image modifiée d'eux-mêmes au miroir de leurs fantasmes. Toutes ces techniques de détection et de traçage n'alimentent pas que le grand

1. Alain Damasio, *Les Furtifs*, Gallimard, 2021 [2019], p. 64.

2. *Ibid.*, p. 53.

marché publicitaire urbain. C'est aussi la matrice de gestion, de régulation et de surveillance policière des habitants. Tout est devenu interface de « capture » et d'« effectation », de stimulus et de réponse quasi automatique pour gérer la ville et des catégories de population. Au sein de cet univers dystopique, où la surveillance et le contrôle des comportements s'avèrent totalitaires, apparaissent les créatures énigmatiques des « furtifs ».

Ces furtifs ont la capacité de se fondre dans leur environnement jusqu'à devenir indétectables. Ils représentent une forme de vie et de résistance à la technologie omniprésente et intrusive, qui soumet les humains, les classe, les choisifie et les contrôle. Les furtifs sont des êtres mystérieux profondément enchevêtrés dans la trame d'une histoire qui symbolise la lutte entre la vie et la technique. Ils sont à la fois craints et vénérés, représentant une part du vivant qui échappe à la logique commerciale et à la surveillance technologique. Ils sont le vivant avant que cette force ne s'enferme dans une forme définitive et objectivée.

Le personnage principal, Lorca Varèse, est un ancien soldat qui rejoint une unité spéciale chargée de traquer les furtifs, de les recycler en armes fatales en les domestiquant. Sa motivation personnelle est de retrouver sa fille, Tishka, qui a disparu dans des circonstances mystérieuses, lui laissant penser qu'elle serait devenue une furtive. Sahar, l'ex-femme de Lorca, résistante, « proferrante dans la rue pour enfants abandonnés par l'Éducation nationale », s'est séparée de Lorca après la disparition de Tishka. Elle représente, de mon point de vue, la nouvelle Pénélope de cette Odyssée numérique dont Lorca pourrait être l'Ulysse. C'est le pari que je propose à mes lecteurs. Cette nouvelle

Odyssée, la quête de sa fille disparue, est pour Lorca la quête d'une enfance perdue, naufragée dans la technologie et le néolibéralisme. L'Odyssée de Lorca, de ses compagnons, de Sahar est la quête du jeu, du son, du rythme, quête d'une « symphonie organique » qui échappe à la traque et au spectacle. Ithaque deviendrait alors la forme la plus élevée, parce que réversible, de toutes les métamorphoses de la vie. Cette Odyssée numérique constitue, de mon point de vue, le vif désir de comprendre, de se connecter au vivant, à tout ce qui échappe à la technologie et de parvenir, ainsi, à se libérer d'un monde de plus en plus totalitaire, synthétique et contrôlé.

Dans ce qui constitue pour moi une nouvelle Odyssée, cette société totalitaire que décrit Alain Damasio n'est en aucune manière notre futur proche où le libéralisme et la technologie se seraient accouplés pour fabriquer au mieux nos servitudes volontaires. Non, ce que décrit Alain Damasio n'est rien d'autre que le « devenir », au sens deleuzien du terme¹, de notre société actuelle. Qu'est-ce qui nous fait accepter, aujourd'hui comme hier, et plus encore demain, cette soumission sociale des servitudes volontaires ? Les fabriques de servitude sont anxiolytiques et antidépresseuses. Alain Damasio l'exprime dans son livre : « Ils acceptent parce que nous rêvons tous d'un monde bienveillant, attentif à nous. Un monde qui prenne soin de nos esprits et de nos corps stressés, qui nous protège et nous choie, nous aide et corrige nos erreurs, qui nous filtre l'environnement et ses dangers. Un monde qui s'efforce d'aménager un

1. Le devenir chez Deleuze n'implique pas une évolution linéaire vers l'avenir, mais un générateur de transformations d'états qui existent déjà.

technococon pour notre bien-être. L'intelligence ambiante pourvoit à ça. Elle nous écoute et elle nous répond. Elle courbe cette bulle autour de nos solitudes. Elle la tapisse d'objets et d'interfaces cools. Bien sûr, elle en profite pour nous espionner jusqu'au slip et pour nous manipuler jusqu'à la moelle¹. »

Cette atomisation de l'individu propre aux sociétés de contrôle et à tous les fascismes qui s'installent sur la terreur et le chaos est masquée, rendue invisible aux sujets qui y consentent au nom d'une « liberté servile », d'une extrême solitude qui leur donne l'illusion de s'autogouverner : « C'est une démocratie pulvérisée où chacun a acquis le droit d'être un autocrate dans son propre cocon. C'est la solution techno-libérale à la double exigence de liberté et de contrôle qu'on croyait inconciliable². » Qu'est-ce qui peut concilier la liberté et le contrôle ? Le règne de marchés débridés des régulations des États, et les innovations des nouvelles technologies qui neutralisent les conflits en les métamorphosant en ces guerres résiduelles que tolère le capitalisme néolibéral : celles des marchés et des émeutes qu'elles engendrent. Comment une liberté soumise à la condition numérique de l'humain et la formidable extension de la « société du spectacle » dont la publicité constitue le paradigme dominant pourraient-elles prétendre garantir notre « pouvoir d'agir » ?

Les stratégies de l'économie comportementale, comme la technique des *nudges*, popularisée par Richard Thaler, conduisent l'humain à choisir librement ce que les pouvoirs politiques et économiques ont déjà décidé pour lui. À

1. Alain Damasio, *Les Furtifs*, *op. cit.*, p. 372.

2. *Ibid.*, p. 554.

son insu, il se trouve « gouverné », plus que « gouvernant » sa vie, et « isolé » par un individualisme de masse qui fait sa désolation citoyenne. C'est une « liberté zombie » dont jouit l'homme moderne, soumis à la fois à des choix politiques qui ne sont plus les siens, à une manipulation qui le « séduit », au sens fort du terme, et le livre, plus récemment, à un « totalitarisme culturel » l'incluant dans des programmes numériques qui, par le jeu des algorithmes, le prennent en otage. Un dessin que j'ai vu au hasard des posts sur Facebook résume notre cruelle destinée. Nous y voyons une veuve devant la tombe récente de son époux. Elle s'adresse à sa voisine et lui dit : « Pour avoir un rendez-vous médical, il a dû réinitialiser son système, télécharger une application... trouver un nom d'utilisateur... choisir un mot de passe... se connecter à un portail de santé, trouver la boîte "message", et écrire à son médecin... mais c'était déjà trop tard... » Il manque à ce commentaire humoristique et tellement vrai quelques séquences : la voix métallique qui enjoint d'appeler plus tard car « tous nos opérateurs sont occupés », celle qui annonce « un appel ultérieur pour fixer un RDV », le délai d'attente pour un dépannage du système à domicile, la fiche d'évaluation à remplir quelques heures après le dépannage, le renvoi sur une plateforme pour confirmer le RDV... dans certains cas renvoyé à six ou huit mois ! La liberté du consommateur de services de santé masque ici son extrême solitude. Les messages « robotisés », métalliques des plateformes paralysent la puissance sacrée du langage et les ressources de son imaginaire.

Les romans de science-fiction contemporains offrent à la loupe de la littérature cette cartographie des dispositifs de gouvernementalité des pouvoirs dans nos sociétés de contrôle : *une aliénation optimum sous les apparences d'une*

liberté totale. Il suffit pour cela que ces dispositifs installent partout leur emprise en «séduisant» ceux qui en sont les objets: «Ce ne sont plus les idéologies qui nous aliènent aujourd'hui. Ce sont les stratégies d'impact! Ce sont elles qui tracent les autoroutes neuronales par où circulent les consignes de vie, l'intimation à faire telle ou telle chose... Elles les creusent par bombardement intensif, fréquence de frappe, répétition – guerre sans pitié dont nos corps sont les fronts¹!» Pour obtenir cette aliénation totale des individus, les sociétés donnent insidieusement des ordres sous le couvert de l'information, et proposent des compensations sécuritaires et consuméristes qui sont tout autant des «stratégies de séduction». Ce sont nos sirènes modernes mais, contrairement à l'Ulysse d'Homère, nous avons perdu la faculté de la ruse par le langage, habitués que nous sommes à notre «subjectivité assistée par l'ordinateur». Si la liberté, au sens grec du terme, est l'épanouissement de l'homme en tant qu'homme, consentement à la *phusis* de la nature, la liberté de la publicité et de la propagande aujourd'hui conduit à un consentement aux lois du marché! Si, comme l'écrivait encore Aristote, la condition d'homme libre suppose trois traits – l'aptitude à délibérer, la prudence et la capacité de choisir – il apparaît évident qu'aujourd'hui la liberté commerciale «organisée» par le capitalisme risque de compromettre la vraie liberté, pour les collectifs comme pour les sujets singuliers.

Le sujet humain dans et par son Odyssée numérique n'a plus à se soustraire à l'«emprise» de la colère des Dieux et à espérer un héroïsme défiant la fatalité; il n'a pas davantage à

1. Alain Damasio, *La Zone du dehors*, Gallimard, 2007 [1999], p. 258.

se soustraire à l'« emprise » de la solitude des grandes villes, des tensions sociales dont naissent les préjugés et les fascismes, pas davantage à guérir des souffrances psychiques du couple et des trahisons qu'éclairent la psychologie et la sociologie politique; les humains de cette Odyssée numérique se trouvent confrontés, et peut-être de manière radicale et ultime, à l'emprise d'un gouvernement « cybernétique » entièrement dévoué aux exigences commerciales et économiques des puissances néolibérales. Dans cet univers, le vivant risque jusqu'à perdre la voix et les ruses du langage en se résignant aux appels des « signaux » qui pilotent ses conduites depuis sa gestation jusqu'à sa mort. Les sirènes triomphent et les humains perdent les voix qui les relient à la vie.

Il ne s'agit plus ici simplement d'un désenchantement du monde, mais d'une déshumanisation des humains où les voix mélodieuses et fatales des sirènes sont remplacées par les injonctions métalliques des robots et des programmes chargés de piloter nos vies. S'il en est ainsi, nous avons lâché la proie du vivant pour l'ombre des algorithmes. Avec une terrible question : si la modernité a contribué à ancrer le sujet humain dans le paradigme culturel de la névrose, tragique d'une existence écartelée entre l'emprise des désirs et la nécessité sociale de devoir les inhiber, notre époque n'est-elle pas en train d'inscrire le sujet humain dans celui de la « psychose » ? La dévitalisation des enjeux sociaux, l'expansion des rationalismes morbides, l'effacement des limites¹, la désincarnation du langage et des moyens d'échanges, la désolation du vivant, l'extrême solitude des masses et l'ombre des

1. Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limites*, Érès, 2009 [1997].

réseaux, évoquent pour tout clinicien, au moins pour ceux qui ont une expérience concrète de la clinique, des thèmes massivement présents dans le champ de la psychose. Les toxicomanies, ou addictions¹ comme notre société préfère les nommer, constituant les remparts de défense contre les angoisses d'anéantissement ou de dénégation de la réalité psychotique.

La pulvérisation actuelle de la sémiologie psychiatrique² au profit des catalogues de « troubles » – une des notions les plus « vaseuses » de l'histoire de la psychiatrie³ – masque cette question. Ce qui ne veut pas dire, bien évidemment, que chaque sujet contemporain est psychotique – pas davantage qu'il n'était névrosé dans la modernité – mais seulement que les enveloppes formelles de la culture, que chaque civilisation offre aux humains pour se construire, tendent aujourd'hui à privilégier les voies de l'abstraction, la perte de contact vital et charnel avec les réalités, les déconnexions avec les expériences charnelles et émotionnelles partagées, au profit des logiques formelles, cybernétiques, immédiates et aux jouissances sensorielles intenses et ludiques, mais bien souvent solitaires ou robotisées. La perte de la chair dans l'expérience du monde nous confronte aux désastres de la psychose. Elle concerne en premier lieu la parole en la privant de sa

1. Roland Gori et Héléne Fresnel, *Homo Drogus. Soigner n'est pas droguer*, HarperCollins, 2019.

2. Roland Gori, Marie-José Del Volgo, *Exilés de l'intime*, Les Liens qui Libèrent poche, 2020 [2008].

3. Georges Lantéri-Laura, « Introduction générale », *L'Évolution psychiatrique*, vol. 70, n° 2, 2005, p. 219-247 ; Jacques Hochmann, *Les Arrangements de la mémoire. Autobiographie d'un psychiatre dérangé*, Odile Jacob, 2022 ; Marie Allione, *L'Éventail et la boussole. D'une psychiatrie déboussolée à l'espoir d'une psychiatrie humaniste*, L'Harmattan, 2023.

dimension corporelle. Cette prédominance de la relation de mot sur la relation de chose a été analysée par Sigmund Freud¹ comme symptomatique d'un désinvestissement du monde et de ses objets dans la psychose. Pour prendre la mesure de cette emprise des forces de néantisation sur nos actes de parole, il nous faut nous souvenir que : « La parole, en effet, est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition urétrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse². »

C'est cette présence du *corps, de la chair, de la vie dans l'acte de parole* que compromettent aujourd'hui les technocraties et les abstractions infinies de notre civilisation postmoderne. La guerre nucléaire elle-même devient une abstraction. Les chiffres qui égrènent le nombre de morts, d'enfants tués ou dénutris deviennent des abstractions sans représentations corporellement éprouvées. La pulsion de mort a décharné le langage en le réduisant à sa plus simple expression mathématique ou statistique. Récemment encore, au cours d'un colloque sur « la fin de vie », j'ai entendu un professeur d'économie de la santé, bien en cour dans les médias et chez les politiques, nous expliquer, « objectivement » et sans prendre parti, que le transfert démographique actuel alourdissait considérablement les charges des actifs au profit des retraités. Oubliant au passage que lesdits retraités avaient été des actifs contribuant aux retraites des générations

1. Sigmund Freud, « L'inconscient » [1915], in *Métopsychoanalyse*, Gallimard, 1968, p. 65-123.

2. Jacques Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 301.

précédentes. C'est en ce point précisément qu'une gestion algorithmique des populations comme masses numériques conduit à l'effacement des valeurs – comme celles de solidarité ou de mémoire – au profit d'une organisation bureaucratique et nécrophilique des sociétés. À la place du dialogue démocratique et social qu'un tel constat économique et politique suscite, l'économie de santé offre une solution simple et simpliste conduisant implicitement à exiger des « vieux » un « sacrifice », rendu presque indolore par les nouvelles dispositions d'« aide à mourir » !

Ce serait une erreur de croire que ces conceptions économico-techniques ne sont pas déjà présentes au sein des pratiques sociales. Combien de fois il m'a été donné d'entendre qu'à partir d'un certain âge, certains soins devenaient superflus et l'espérance de vie un « bonus » inattendu ? Et la vie dans tout ça ? Notre société en est-elle venue à ces sacrifices héroïques auxquels incitaient les fascismes ? Va-t-on bientôt entendre à nouveau crier *Viva la muerte* ? Il faut toujours se méfier des ascètes. Stefan Zweig nous avait prévenu. L'amour de la vie est le plus bel antidote aux fascismes de droite comme de gauche. Robin Clarke¹ rapporte une étude relatant que, durant la Seconde Guerre mondiale, seulement 11 % des Allemands étaient des nazis convaincus et fanatiques, tous les autres exprimaient des réserves à l'égard de la doctrine nazie. Mais la défaite de l'Allemagne nazie ne changea pas ce pourcentage. Il note qu'en 1948, 15 % de la population allemande témoignait encore de l'admiration pour Goebbels, et qu'en 1955, 10 % des Allemands de moins de 25 ans admiraient toujours Hitler.

1. Robin Clarke, *La Course à la mort*, *op. cit.*

Des études complémentaires de sociologie montrent une corrélation entre ce pourcentage d'admirateurs du nazisme et la structure patriarcale d'une société au sein de laquelle la virilité serait valorisée. « Robin Clarke note que parmi les traits les plus notables de l'esprit militant du nazisme, on trouve une forme d'ascétisme qui conduit à refuser le plaisir. » Il formule l'espoir que la mentalité hédoniste de la jeunesse des années 1970 puisse constituer une solide immunisation à l'égard des doctrines fascistes. Les années 1970 sont bien loin... et si proches.

L'Europe est sérieuse, l'Europe est ennuyeuse... Elle est gouvernée comme Calvin gouvernait Genève avec une *gestapo* des mœurs qui supprime les fêtes et interdit les plaisirs. Stefan Zweig écrivait que même dans l'intimité, les citoyens genevois avaient pris l'habitude de chuchoter au lieu de parler car la vie de chacun était sans cesse contrôlée¹. Alors, bien sûr, je l'ai dit et le redis, ce n'est pas la réforme calviniste qui, aujourd'hui, détruit la gaieté et la vie, c'est le capitalisme néolibéral qui impose sa régularité mécanique et abstraite. La quantification de la valeur, la réification de l'existence, l'abstraction algorithmique du langage, la bureaucratisation du vivant et son intériorisation dans la pensée nous poussent sur le chemin de la vallée de l'ombre de la mort. Et puis, une occasion, une opportunité surgit qui ouvre les portes de l'ivresse collective et à la manière des surréalistes permet à un peuple de quitter les rives du sérieux, de la logique, de l'ennui pour l'horizon magique des jeux de l'enfance et de l'« illumination profane ».

1. Stefan Zweig, *Conscience contre violence*, *op. cit.*

Au moment de mettre un point final à cet ouvrage, les Jeux olympiques viennent de se terminer à Paris et dans des grandes villes de France. Grâce au talent des organisateurs, des metteurs en scène, des artistes, des artisans et des bénévoles... et à la performance des athlètes internationaux, l'événement fut un succès éblouissant, féerique, enchanteur. La foule des supporters, le public, s'est transformé en peuple en liesse, trouvant dans ces journées la joie, l'unité, l'empathie dont les semaines politiques précédant les JO nous avaient privés. Une France disloquée politiquement, fragmentée socialement, en proie aux discours de haine et de ressentiment se trouvait, au moins un temps, soignée par un « acte de création authentique et cathartique ». La liesse, l'euphorie, les émotions vives et partagées, les enthousiasmes et les engagements « charnels » consolait, transcendaient les sentiments d'inquiétude, d'insécurité et d'angoisse que nous avons traversés. Il sera difficile au politique de reprendre la main, la beauté de la création, la vérité des sensibilités partagées ouvrant une exigence nouvelle. L'ordre et la sécurité se sont faits discrets dans la féerie enfantine que les autorités ne pouvaient prendre le risque de troubler. Il y a, de ce fait, toute une réflexion à mener sur la capacité collective de partager ensemble des conduites, dans l'ordre et la sécurité, sans mobiliser un gouvernement de la « peur ». Les moments d'« illumination profane » permettent de faire valoir les droits du vivant sur la cadavérisation du monde. On m'objectera légitimement que ce moment d'« illusion » nationale, et internationale, comporte sa part de déni des inégalités sociales, des stigmatisations de classes – n'a-t-on pas écarté les citoyens jugés « dangereux » ou « sans domicile » ? –, c'est un fait. Ce que je veux néanmoins retenir, c'est cette leçon

de Gilles Deleuze considérant que les pouvoirs nous veulent tristes pour mieux nous dominer et que toute joie populaire est, potentiellement, « résistance à toutes les tyrannies ». Il rappelle que ce sont « les passions joyeuses » qui augmentent notre puissance d'agir et permettent au *conatus* – cet effort de chacun de persévérer dans son être – d'y puiser sa substance¹. Le gouvernement des peuples en porte tous les jours témoignage : par les passions joyeuses qu'il permet, il célèbre l'adoration de la vie, par les passions tristes qu'il suscite, il induit la nécrophilie. Où en sommes-nous, aujourd'hui ?

1. Gilles Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, Minuit, 2003 [1981].

Table

Remerciements	7
CHAPITRE I. Destruction du dialogue démocratique	11
Le caractère destructeur	12
Colère, désespoir et insécurité	14
La brutalité comme politique	17
La levée des inhibitions pulsionnelles	19
La sécurité et le bonheur ne se décrètent pas	23
La peur du déclassé social	27
Un président de la République ingénieur du chaos	29
Quand penser devient un crime	34
CHAPITRE II. Logiques de l'exclusion, civilisation et dé-civilisation	41
Logiques de l'exclusion et narcissisme collectif	42
La civilisation des mœurs	49
Émergence de la barbarisation nazie	57
Intégration nationale et levée des inhibitions sociales	67
L'ambivalence de l'informalisation	70
CHAPITRE III. Dé-civilisation, nazisme et emprise technocratique	75
Ensauvagement et dé-civilisation	80

DÉ-CIVILISATION

Automatismes, pulsion de mort et ensauvagement	84
Les identités meurtrières	91
La peur : une émotion politique	96
Vulnérabilité sociale et emprise	100
L'ensauvagement comme forme de management	106
Les métamorphoses de la relation d'emprise	110
CHAPITRE IV. De l'emprise au langage totalitaire	115
Le pouvoir du semblant	116
L'illusion maternelle et l'érotomanie	123
Le charisme : psychotrope des foules en désespoir	128
Le contexte civilisationnel des relations d'emprise charismatique	132
Du discours à l'état totalitaire	134
CHAPITRE V. Fausses nouvelles, propagandes et emprise sociale	137
Les fausses nouvelles	140
La dégradation de la fonction critique	144
L'information et les réalités alternatives	146
Le style paranoïaque et le chaos de la politique	151
La « bonne santé » de la propagande	153
CHAPITRE VI. Les industries du vide au service d'un capitalisme totalitaire	159
La politique par les <i>nudges</i>	161
Le cheval de Troie des logiques du marché	164
Les réseaux : prophètes du mensonge	169
Agitation politique : du grand-guignol ?	174
Vers des partis politiques algorithmiques	183
CHAPITRE VII. Le langage : fabrique des pensées du corps	189
Le langage : appareil à influencer	190
Comprendre au risque d'être pris	196

TABLE

Nous sommes fabriqués par la langue	201
La parole cannibale	203
CHAPITRE VIII. De la psychologie des foules à l'exigence de penser	211
Crise de civilisation et psychologie des masses	211
La foule se « shoote » à l'imaginaire des mots	217
Les foules rêvent debout	221
Du langage des foules au récit politique	224
Les droits de la pensée humiliée	228
Sortir des procédures	233
CHAPITRE IX. L'emprise des foules et les états d'hypnose	239
Ne pas perdre la tête	239
Emprise, hypnose et transfert	244
« Vous me prenez pour un autre »	248
L'érotomanie comme antipsychanalyse	251
CHAPITRE X. L'acte de création est une lutte sociale pour la liberté	257
1936 : l'événement et le signifiant	257
Les échos de l'événement sont dans le signifiant	261
« La peur de faire peur »	262
Défaire la saisie-arrêt des significations	265
Réhabiliter la place de la parole dans l'œuvre de création	268
Un peu de vapeur pour retrouver nos esprits	273
Fêter le peuple	283
CHAPITRE XI. Une fiction pour conclure : les sirènes de l'emprise	295
Ulysse et les sirènes	297
Les sirènes ne sont plus ce qu'elles étaient	300
L'Odyssée artificielle	311

Si vous souhaitez être tenu informé des parutions
et de l'actualité des éditions Les Liens qui Libèrent,
visitez notre site :
<http://www.editionslesliensquiberent.fr>

Composition : In Folio

Achevé d'imprimé en décembre 2021
par l'imprimerie Floch à Mayenne
Dépôt légal : janvier 2022
N° impr :
Imprimé en France